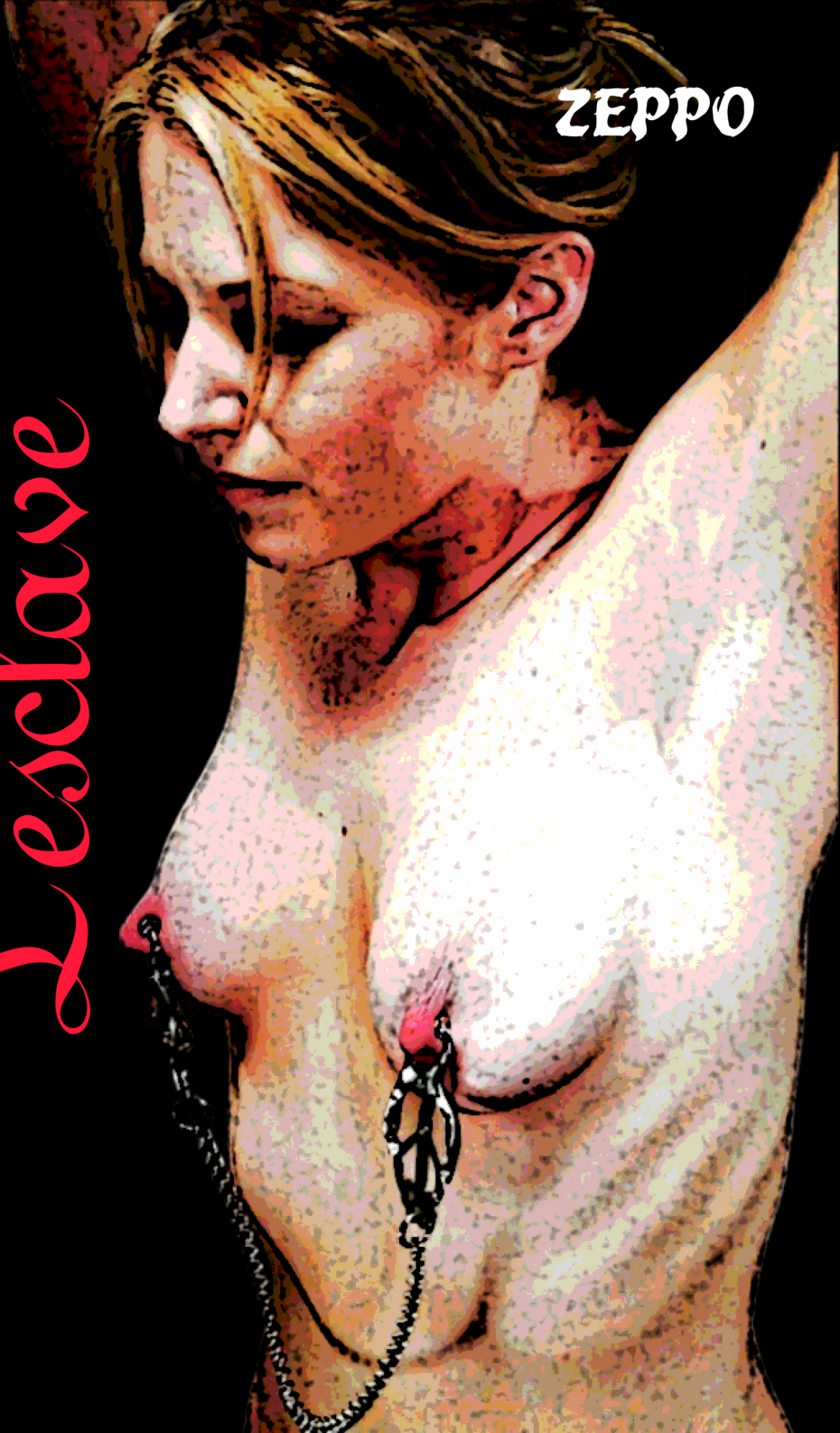


ZEPPO

L'esclave



ZEPPO

L'esclave

Couverture et texte :

@Zeppo, tous droits réservés

Avertissement

Cette fiction porte bien son nom !

Tout d'abord, il s'agit d'un texte destiné aux personnes majeures, de par les scènes de sexe, mais aussi la violence, psychologique et/ou physique. Il est donc important que les mineur.es et personnes sensibles ne s'en approchent pas !

Ensuite, je tiens tout de suite à préciser une chose : il ne s'agit en rien d'une histoire de BdsM. Les scènes décrites, les relations entre les personnages n'ont rien à voir avec cette pratique basée sur le respect et le consentement mutuel entre personnes adultes. Si les objets, et un certain vocabulaire (comme « esclave ») peuvent faire penser au monde BdsM, il n'en va pas de même dans les scènes : la plupart des choses ne seraient pas faites telles quelles dans le cadre d'une relation BdsM.

Il va de soi, pour citer une amie chère, qu'on ne peut que souhaiter que ce genre de lieu n'existe pas ! Mais l'humain est ainsi fait que certaines situations qui seraient insupportables en réalité nous excitent énormément dans la fiction... Peut-être justement parce qu'en réalité, elles seraient insupportables. Peut-être sommes-nous toutes et tous un peu pervers...

1.

La descente aux enfers

— Plus jamais je ne pourrai le regarder en face, ce moins que rien, cette pourriture, cette... couille molle !

Margot était en colère et elle avait de quoi. La situation dans laquelle elle se retrouvait était due entièrement à son mari. Nicolas et Margot étaient mariés depuis deux ans maintenant. Cinq ans qu'ils se fréquentaient et onze qu'ils se connaissaient. Leur appartement dans le seizième arrondissement de la capitale était signe pour elle d'une vie bien tranquille, bien rangée, sans houle et sans scandale. Exactement comme avaient vécu ses parents et ceux de Nicolas !

C'était bien sûr sans compter sur les vices cachés de son mari. Elle se doutait bien qu'il rejoignait d'autres amis et qu'ils se retrouvaient dans des lieux aux mœurs bien plus légères que leur environnement, et elle ne s'en faisait pas trop. Il revenait toujours de ces soirées avec un appétit qui la comblait !

Ce qu'elle avait appris ce soir-là, c'est que son Nicolas s'était acoquiné avec de vraies crapules. Jamais elle n'aurait cru ça de lui ! Pour des... des putes, en plus !

Il l'avait emmenée dîner, et comme d'habitude, il était aux petits soins avec elle. Nicolas savait rendre Margot heureuse, lui préparer des surprises, non pas par obligation en tant que mari, mais parce qu'il avait vraiment plaisir à partager ces moments avec elle. Ils riaient, se bécotaient, et il l'écoutait toujours avec des oreilles grandes ouvertes. Ça cachait forcément quelque chose, se disait maintenant Margot.

La soirée avait mal tourné en sortant du restaurant. La capitale a cela d'extraordinaire que l'on y croise de tout. Et si parfois, des énergumènes l'insécurisaient, Margot avait toujours une petite pointe d'excitation, mêlée à la peur, en croisant des groupes de personnes qu'elle considérait comme patibulaires. Que pouvait-il lui arriver, de toute façon, aux bras de Nicolas ? Elle sourit donc, bien qu'un peu timidement, aux deux hommes croisés sur le trottoir, qu'ils avaient dû laisser passer devant eux pour pouvoir sortir sur le béton de la capitale. Ils portaient des vestes en cuir et des jeans, les cheveux rasés à la militaire.

Elle eut un temps d'hésitation, avant de s'avouer que les choses tournaient au vinaigre. Le temps d'un croisement de regard. Ils la matent sans trop insister, avant de passer à son cavalier. Elle sentit la crispation de Nicolas, les deux hommes s'arrêtèrent deux pas plus loin, leur tournant le dos.

— Pu-tain, fit l'un en se retournant. Mais c'est ce petit enulé !

Ce n'est qu'une fois qu'elle se retrouva dans le dos de son mari qu'elle comprit que c'était grave. Il la protégeait de son corps, et cela voulait dire que le danger était réel. Elle vit le visage de Nicolas se tourner vers elle, l'index sur ses lèvres pour lui signifier de se taire.

— Salut les mecs, fit-il sur un ton que Margot ne lui connaissait pas. Je sais ce que vous pensez. Mais je vous promets que je serai là la semaine prochaine pour qu'on mette les choses à plat.

Margot sentait déjà son monde s'écrouler. Elle n'arrivait même pas à essayer d'oser imaginer la raison pour laquelle son mari pouvait connaître ces deux clampins. Elle sentait le sol se défilier sous ses pieds, ses muscles faiblir, ses genoux flancher. Son cœur accéléra et sa tête lui tourna, au point qu'elle s'accrocha au dos de la veste de Nicolas, de peur de tomber.

— Mais non, mon pote, répondit le deuxième. On va vous inviter à boire un verre, vous allez nous suivre, toi et ta petite femme. Hein, Steph ?

— Bien sûr, qu'on va aller tous les quatre boire un verre, répondit ledit Steph. Puis on est tellement sympa qu'on fait le taxi, hein ? Ça vous dit ?

Margot en était incapable, cachée derrière son mari, mais Nicolas vit très bien la lueur sous la veste quand Steph l'ouvrit rapidement. Il était armé, et n'hésiterait sûrement pas à s'en servir. Assis devant sa télé, il aurait su que justement, il fallait un maximum rester là, au milieu de tout ce monde. Il était encore tôt et les rues étaient pleines. Ces gens, tout insensibles, inconscients, de ce qui se jouait près d'eux, étaient une protection pour eux. Mais tout ce que Nicolas voyait depuis une seconde, c'était l'image tenace du revolver sous la veste de Steph. Et il prit donc la mauvaise décision :

— D'accord, d'accord, les gars. Mais je viens tout seul.

— Putain, mais regarde-le, ce merdeux ! s'exclama l'ami de Steph. Il planterait sa nana là, pour aller boire des coups avec ses potes. Remarque, ça m'étonne pas trop, pour un mec qui laisse bobonne à la maison une fois par semaine pour aller se taper des putes de luxe avec ses potes.

Margot se réveilla d'un coup. Elle ne pouvait pas les laisser dire ça. Elle se redressa et s'apprêta à ouvrir la bouche, quand elle vit la mine déconfite de son mari. Ça ne pouvait vouloir dire qu'une chose : ils disaient la vérité. Comment était-ce possible ? Et au fond d'elle-même, elle savait que ce n'était pas fini. Elle voulut le tuer sur place. Elle voulut le défigurer, lui griffer le visage jusqu'à ce qu'il soit obligé d'avoir recours à la chirurgie esthétique pour retrouver un semblant d'image de lui-même. Mais elle n'en eut pas l'occasion. Steph la prit par le bras et commença à marcher, vers là d'où ils venaient.

— Je comprends ce que ça peut te faire d'apprendre ça. Mon pote Max n'est pas très fin, des fois.

— Lâchez-moi, lui dit-elle fermement.

Elle remarqua que même si certains passants les croisaient en se demandant ce qu'il se passait, personne ne pensa à intervenir.

— Non-non, reprit Steph en continuant de marcher. Je préfère rester avec toi. Avec la violence avec laquelle t'as appris ça, tu pourrais faire des bêtises et nous abîmer ton homme. Et on veut pas qu'il lui arrive quoi que ce soit. Hein, Max ?

— Oh non ! On l'aime trop, ce petit pourceau !

Avant qu'elle ne comprenne quoi que ce soit, ils étaient dans

la voiture. Steph appela quelqu'un, parla très peu, précisa simplement qu'ils avaient Nicolas et sa femme, puis acquiesça avant de raccrocher. Ils roulèrent en direction du périphérique pendant un moment, avant de s'aventurer dans des quartiers que Margot ne connaissait pas et n'aurait jamais voulu connaître. Dans la voiture, Max ne s'arrêta pas de parler, en insultant Nicolas. Elle rassembla tous les morceaux de l'histoire, distribués dans le désordre par le nerveux de la bande.

Nicolas n'allait plus à des réunions politiques. Ou plutôt avaient-elles bien dérivé. Depuis quelques mois maintenant, ils terminaient leurs réunions en allant aux putes, pensant que l'argent donné aux macs pouvait leur permettre de faire ce qu'ils voulaient des femmes vendues ainsi. Et plus les semaines passaient, plus ils semblaient aller loin. Jusqu'à deux semaines auparavant. Nicolas et ses amis avaient "loué" trois femmes en avance.

— Dix-neuf ans max, qu'ils nous ont précisé, les mecs ! Il a fallu qu'on leur précise qu'on faisait pas dans les mineures, nous ! Mais ils voulaient de la chair fraîche !

Et ils l'avaient eue, leur chair fraîche. Trois gamines de 18 ans les avaient rejoints et ils les avaient attachées, baisées par tous les trous, et cravachées jusqu'au sang.

— Y en a même une qu'il a fallu qu'on recouse nous-mêmes. T'aurais vu la balafre dans son dos. Elle était prometteuse, pourtant. Ils nous l'ont saccagée, mais ils veulent pas nous rembourser l'investissement qu'on avait fait sur elle. Tu comprends ? C'est comme si tu vas dans... je sais pas, moi ! Une arcade, tiens ! Tu mets ta pièce dans la fente... Hey ! Elle est pas bonne, celle-là, Steph ? Bref ! Tu joues aux jeux, tu te gaves comme jamais, tu fais des scores de ouf, des parties gratuites en veux-tu en voilà, puis avant de te barrer, tu mets des gros coups de latte dans l'écran de la machine. Ben là, c'est pareil, il nous a pété notre jeu d'arcade qui nous avait coûté une blinde !

Margot pleurait en silence. Les larmes coulaient sans qu'elle ne puisse les retenir. Ses yeux allaient de cet homme, qui racontait l'histoire de ces jeunes femmes avec un détachement effrayant, à son mari. Son piteux mari, qui ne faisait que regarder ses pieds

en chouinant comme un bébé, n'osant même pas la regarder elle. Elle sentait déjà que tout était fini entre eux, mais c'était bien pire que ça. Il l'avait brisée, elle se sentait se vider de toute la joie qui la caractérisait depuis sa plus tendre enfance. Et maintenant ? Qu'allait-il se passer ?

Ils s'arrêtèrent dans une arrière-cour, où trois hommes, visiblement des sortes de gardes du corps, ou videurs, gardaient l'entrée d'un immeuble. Elle se laissa traîner par Steph, alors que Max s'occupait de pousser Nicolas jusqu'à l'intérieur.

— Vous allez faire la connaissance de Madame Solange. Si ça tenait qu'à moi, je t'aurais bousillé ta petite tronche de premier de la classe et t'aurais laissé dans la boue, pour que tu comprennes le respect. Mais bon... Elle a sûrement d'autres projets ! s'exclama Max joyeusement.

On les fit attendre dans une petite pièce sans chaise, sans aucun meuble. Nicolas sortit un peu de sa stupeur et tenta de s'approcher de Margot :

— Je suis vraiment désolé, je sais pas ce qui m'a pris... C'était pour suivre les autres...

— Ne me touche pas, lui répondit Margot avec froideur. Ne m'approche pas, ne m'approche plus. Ne me regarde plus.

Et Nicolas n'eut d'autre choix que de se taire, les yeux rivés sur le sol. Margot, elle, le regarda. Il était d'un coup devenu si pitoyable. L'homme qu'elle chérissait encore en poussant la porte du restaurant n'était plus rien. Pendant tout ce temps, elle se sentait en sécurité à ses côtés, alors qu'il l'avait envoyée en enfer. Elle se redressa, sécha ses larmes et lui tourna le dos.

Un homme d'une carrure incroyable ouvrit la porte et les invita aimablement à le suivre. Margot eut cette pensée ironique qu'ils n'étaient peut-être pas obligés de faire cette mise en scène presque risible de film de série B. Il les emmena dans un bureau où était assise une femme qu'une cinquantaine d'années, les cheveux bruns légèrement grisonnants. Ses vêtements exclusivement noirs faisaient ressortir ses lèvres carmin. Son visage était parfaitement maquillé, ses yeux bleus perçant aussitôt l'âme des invités forcés.

L'homme les assit chacun sur une chaise, et la femme les regar-

da longuement sans qu'aucun des deux ne réussisse à soutenir son regard.

— Je suppose que vous êtes désolé, maintenant, Nicolas, dit-elle enfin d'une voix rude qui trahissait pourtant une habitude plus douce.

— Je vous jure que je comptais venir régler cette affaire, balbutia-t-il.

— Vous comptiez venir me déposer 20 000€ ? Pourquoi ne l'avez-vous pas fait plus tôt, alors ? Steph et Max peuvent être parfois si... embarrassants. J'espère qu'ils ne vous ont pas brusquée, Madame... Madame ?

— Margot, répondit-elle par réflexe. Et je n'ai rien à faire ici. Ce ne sont pas mes affaires, je n'ai plus rien à voir avec lui.

Madame Solange lui sourit, derrière son bureau. Le regard qu'elle posa sur elle était presque enjoué, comme si elle était ravie qu'elle lui dise ça.

— Votre alliance me dit l'inverse, Margot. Pour le meilleur et pour le pire !

Elle laissa un petit temps de pause, voyant Nicolas se raidir, mais à peine eut-il un geste pour se lever et protester que le gorille appuya une main sur ses épaules et le fit taire par la même occasion. Madame Solange reprit donc, d'une voix plus douce :

— J'espère que le meilleur était vraiment bon... Parce que ma belle, le pire est à venir.

Puis tout se passa rapidement. D'un simple regard vers son gorille, Madame Solange donna son ordre. Sans qu'il n'ait le temps de réagir, Nicolas se retrouva menotté à sa chaise. Aussitôt, il tenta de se lever, mais Margot remarqua que les chaises étaient soudées au sol.

— Qu'est-ce que... ?

D'un geste, Madame Solange fit taire toute protestation de la part de Margot.

— Déshabille-toi.

— Que... ?

— Laissez-la tranquille ! Je vais vous trouver votre fric ! cria Nicolas.

— Ah mais j’y compte bien, Nicolas ! s’exclama-t-elle. Tes 20 000€, ainsi que ceux de chacun de tes copains. Et vous étiez douze. Je te laisse faire les comptes, petit merdeux. En attendant, les choses seront claires. Ta femme se présentera tous les soirs chez moi. Elle passera ses nuits nue, loin de toi. Mais je te rassure, Margot, le jour, tu auras tout loisir d’aller travailler et préparer ton divorce. Je serais même assez d’accord pour t’aider à le mettre sur la paille ! Mais maintenant, déshabille-toi, ou mon ami Thierry ici présent va se fâcher pour de bon.

Margot avait rapidement fait le compte. Douze personnes qui lui devaient 20 000€, cela faisait 240 000€. Même pour eux, c’était une somme énorme. Bien trop énorme pour une cicatrice dans le dos ! Mais elle n’eut pas le cœur de pinailler sur le montant du préjudice. Elle se recroquevilla sur elle-même en l’entendant répéter son ordre. Il était hors de question qu’elle le fasse, hors de question qu’elle vienne ici tous les soirs jusqu’à une hypothétique date où la somme serait remboursée. Même si elle ne comptait pas retourner dans leur appartement, il n’était pas non plus envisageable de finir ici, parmi les putes.

Mais rapidement, Madame Solange s’impatiente. Margot tourna la tête vers Nicolas en entendant un déclic sur sa droite. Elle vit avec horreur ce Thierry braquer une arme sur l’arrière de son crâne. Nicolas se remettait à pleurer. Une partie d’elle eut envie que le doigt sur la gâchette appuie sur la détente. Ce qui mettrait peut-être fin à ses tourments à elle. Mais que deviendrait-elle après ça ? Elle ne put se résoudre à cette fin tragique, et commença, tremblante, à déboutonner son chemisier en reniflant.

— D’accord, d’accord, mais ne tirez pas... Je vous en supplie, ne tirez pas.

— Mets-toi debout, lui dit Madame Solange sur un ton doux-reux qui pourtant ne laissait aucune place à la négociation.

Margot se leva, sur des jambes flageolantes. Elle posa sa veste de tailleur sur la chaise, puis son chemisier. Aussitôt, elle passa ses bras sur sa poitrine pour la cacher.

— Tu apprendras à être moins pudique, Margot, lui dit Madame Solange. Pour cette première fois, je suis d’accord de t’aider.

Margot s'efforça d'oublier les couinements de son mari près d'elle. Madame Solange se leva et passa derrière elle pour dégrafer son soutien-gorge. La jeune femme serra encore plus fort ses bras pour qu'il ne tombe pas. Madame Solange passa devant elle et lui releva le visage en lui souriant.

— Laisse tes bras, ma belle. Ne m'oblige pas à te forcer.

Mais pour seule réponse, elle eut un regard plein de panique, des yeux exorbités par la peur et la honte, et une tête qui lui fit signe que non, elle ne voulait pas. Madame Solange n'était pas arrivée là où elle en était à force de caresses et de gentilleses. Elle lui asséna une gifle magistrale qui fit perdre l'équilibre à Margot. Elle réussit à se rattraper avant de s'effondrer, mais le soutien-gorge était maintenant au sol. Dès qu'elle put, elle remit ses bras sur ses seins. Madame Solange, un sourire en coin, la laissa faire, et s'attela à sa jupe, dont elle ouvrit le zip sur le côté. Elle tira dessus et elle se retrouva à ses pieds. Elle lui retira ses chaussures, ses bas, puis enfin son string. Margot cacha son intimité d'une main, gardant son autre bras sur sa poitrine, même si la taille de son bras n'arrivait pas à cacher la générosité de ses formes.

Madame Solange retourna s'asseoir sans un mot. Elle la regarda un instant avant de soupirer d'agacement.

— Attache-lui les mains dans le dos.

Margot essaya bien de se débattre, mais l'homme était bien trop fort. Il utilisa des Rislans, dont le plastique lui rentrait dans la peau et lui faisait mal.

— Quand même, Nicolas. T'as pas honte ? Une femme si belle, et tu vas aux putes ? Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'il y a des choses que ta bourgeoise se devait de ne jamais connaître ? Qu'on ne peut enculer qu'une pute parce que c'est pas assez classe pour ta bourgeoise ? Jette-moi ça dehors, fit-elle à Thierry. Et sache une chose, Nicolas. Plus tu mettras de temps à me rembourser, plus elle aimera ça, venir ici. Parce que crois-moi, elle finira par aimer ça. Et il suffit qu'elle rate un soir, et non seulement on s'occupe de toi, mais aussi de vos familles, parents, frères et sœurs, neveux, nièces. Peu importe. Alors protégez-les et faites ce que vous avez à faire.

Une fois Nicolas envoyé dehors par Thierry, Madame Solange appuya sur un bouton. Aussitôt, une voix grave répondit :

— Oui, Madame Solange ?

— Nous avons une pensionnaire. Veuillez l'envoyer auprès de Valérie.

Margot était résignée. Elle avait bien pensé à s'enfuir, partir loin, dans de la famille en Angleterre, ou même celle qui était partie aux États-Unis. Mais cela voulait dire condamner quelqu'un d'autre. Elle ne pourrait jamais demander à sa famille de tout quitter. Elle se rendait compte qu'elle n'avait pas d'autre choix que celui d'accepter son sort. Elle ne dit rien, n'opposa aucune résistance lorsque qu'un nouvel homme vint la chercher et la traîner dans les couloirs, jusqu'à descendre au sous-sol, où se trouvait apparemment le stock d'un bar. Là, il ouvrit une lourde porte, la poussa à l'intérieur, puis referma la porte.

Il faisait froid, elle était seule. Elle se mit à pleurer, essaya de rouvrir la porte, mais en vain. En entendant des claquements de talons s'approcher, elle se blottit dans un coin. La femme qui vint la chercher, Valérie sûrement, avait tout de la prostituée. Elle était sexy, habillée de façon aguichante. Elle devait avoir dans la trentaine, à peine plus âgée que Margot. Elle était belle et désirable, et pourtant, elle donna la nausée à Margot.

— Tu t'appelles comment ? lui demanda-t-elle sur un ton rustre.

— Ma... Margot.

— Alors Margot, bienvenue dans ton nouveau chez toi ! Du moins pour la nuit. T'as de la chance, la soirée ne fait que commencer, tu vas pouvoir être présentée. Suis-moi. Allez, fais pas ton emmerdeuse. Tu veux vraiment pas emmerder qui que ce soit, ici, crois-moi.

Valérie la prit par le bras et la tira dans d'autres couloirs où toutes les portes étaient fermées.

— J'ai fait revenir ta copine de chambrée, comme ça, elle va pouvoir t'expliquer.

Elle ouvrit finalement une des portes et la poussa dedans. À l'intérieur, il y avait deux lits, qui avaient l'air plutôt confortables. Au pied de chaque lit, une armoire, et c'était tout.

— On y retourne dans 5 minutes, Géraldine.

Géraldine était l'autre femme qui logeait dans cette chambre. Elle aussi était nue. Ses gros seins pointaient, mais Margot remarqua aussitôt leur rougeur. Elle la prit dans ses bras :

— Je sais ce que c'est. Je m'appelle Géraldine. Et toi ?

— Margot.

— C'est à cause de ton mari, aussi ?

Margot hocha la tête et repartit dans un sanglot.

— Il ne faut pas pleurer, lui dit Géraldine. Tu ne dois pas leur montrer que tu es faible. Ils aiment trop ça, les femmes faibles. Nous devons leur être agréables, mais toi, ce soir, tu seras tranquille. Les présentations se font en cage.

— En... ?

Margot ne réussit même pas à prononcer ce mot. Elle eut préféré mourir dans l'instant plutôt que de se retrouver dans une cage comme un animal.

— Oui, oui, je sais... Mais c'est moins impressionnant que ça n'en a l'air, je t'assure. Tu devras en profiter pour observer et apprendre. Il n'y a qu'un moyen de faire de cet enfer un endroit plus agréable : obéir.

La porte se rouvrit, et Géraldine lui essuya les larmes sur sa joue en lui souriant.

— Tout va bien se passer, tu vas voir. Viens.

Margot se laissa guider par la douceur de Géraldine, se demandant ce qui l'avait conduite ici. Elles remontèrent dans le bâtiment et bientôt, Margot entendit des éclats de voix, de la musique, un ronronnement de discussions de gens heureux.

Géraldine les quitta en entrant dans la salle par une petite porte discrète, après un geste d'amitié et d'encouragement pour la nouvelle arrivée. Valérie la conduisit à une autre entrée. Celle-ci la faisait arriver directement dans une pièce toute noire. Pourtant, le bruit était tel qu'elle avait le sentiment d'être parmi les invités. La porte se referma derrière elle et elle resta figée, jusqu'à entendre la voix qu'elle n'oublierait jamais : celle de Madame Solange, qui demanda le silence.

— Mes chers amis, rebonsoir. Comme vous avez pu le constater, une affaire urgente m'a obligée à vous quitter un moment. Mais je peux vous assurer que ce n'était pas en vain. Pour votre plus grand plaisir, veuillez accueillir parmi nous Margot !

Aussitôt, la lumière se fit. Margot comprit alors qu'elle était dans la cage qui avait simplement été recouverte d'un tissu opaque. Elle ferma d'abord les yeux, agressée par l'intensité des lumières, mais eut le temps de remarquer que sa prison était longue de deux mètres maximum, et à peine plus d'un mètre de largeur.

L'assemblée applaudit, s'exclama, et tous les regards se tournèrent vers elle. Tout le monde portait un masque, ou un loup, afin de cacher son identité. Seules Madame Solange, Valérie et celles que l'on nommait Esclaves, apprendrait-elle plus tard, étaient à visage découvert.

Les personnes les plus proches de la cage s'approchèrent encore. Elle entendit des hommes et des femmes lui souhaiter la bienvenue, d'autres grogner de plaisir en la reluquant, et d'autres encore se moquer d'elle, par son attitude. Margot ne supportait pas ces regards posés sur elle et s'était retournée, afin de cacher sa poitrine et son sexe.

— Regardez-la ! Elle nous présente déjà son cul ! s'exclama un homme en le lui caressant.

Margot sursauta, lâchant un cri aigu et se plaqua contre la porte. Mais la main était toujours là. Elle se décala sur la droite et sentit la main se retirer, mais aussitôt, une autre prit sa place.

— Laissez-moi, je vous en supplie, couina-t-elle d'une petite voix.

Mais c'était Géraldine qui avait raison. Elle venait de montrer sa faiblesse, et un nombre de mains incalculables se posèrent sur son corps, alors que des voix continuaient de lui souhaiter la bienvenue. Elle se trémoussa, pleura, chouina, mais elle ne put rien y faire. Les mains la caressaient. Les fesses, les cuisses, le dos, la nuque. Par le côté de la cage, certains atteignaient ses seins, même si elle les gardait plaqués contre la porte. Et ses jambes serrées n'empêchèrent pas des doigts de s'insinuer contre son sexe.

Parmi toutes les voix, elle entendit celle de Madame Solange,

trop proche à son goût. Les mains se retirèrent puis une autre l'attrapa par les cheveux et la tira en arrière. Elle se retrouva plaquée le dos contre les barreaux et elle vit les regards de ceux qui pouvaient maintenant admirer son corps entier.

— Écarte les jambes, lui dit-elle d'un ton rieur. Allez !

Margot ferma les yeux et grimaça sous la douleur sur son cuir chevelu. Elle s'exécuta à contre cœur, reniflant pour ne pas se remettre à pleurer. Aussitôt, elle sentit la main de Madame Solange se plaquer sur son sexe et y insérer un doigt. Margot se crispa, ressentant ce doigt fin comme un véritable camion qui lui ouvrirait les chairs.

— Non, s'il vous plaît...

— C'est ça, crispe-toi, Margot, lui souffla Madame Solange en remuant son doigt en elle. Ça te fera mouiller encore plus... Malgré toi, tu vas mouiller, malgré la honte et le déshonneur, tu vas couiner comme une petite chienne.

Elle retira son doigt et lui claqua la fesse droite avant de déclarer :

— Messieurs-dames ! Vous avez 5 minutes pour souhaiter la bienvenue à cette nouvelle Esclave !

L'assaut fut aussi désordonné que virulent. Des mains lui attrapèrent les seins pour la garder plaquée contre les barreaux, d'autres lui caressaient le ventre, le sexe, l'anus, les cuisses, même les mollets et les pieds. Seul son visage était épargné. Et Margot perdit pied rapidement. Son clitoris était branlé avec virulence, pincé, claqué, ses tétons tirés, et ses trous... Elle se faisait violer par un nombre de doigts impressionnant, ne pouvant s'en défaire, ne pouvant les retenir. Ils la fouillaient, jusqu'au col de l'utérus, s'insinuaient dans son cul. Et Margot criait, pleurait, se débattait.

Mais le pire, ce n'était peut-être pas tout ça. Le pire était sûrement de sentir son corps réagir d'une manière qu'elle ne contrôlait pas. Sa cyprine se mit à couler, son sphincter se dilater. Son bouton frictionné lui lançait des messages de plaisir et chaque mouvement qu'elle tentait pour se défaire de cette emprise semblait augmenter les signaux de plaisir dans son corps.

Bientôt, ses cris prirent une nouvelle teinte, et les doigts s'alter-

naient, accéléraient. Elle ne savait plus qui elle était, ne voulait plus le savoir, ne voulait plus penser, ne plus réfléchir, juste laisser passer, en mode défensif, jusqu'au moment où une partie des mains se retirèrent.

C'est alors qu'elle sut qu'elle allait jouir malgré elle. Une main virile la plaqua contre les barreaux et deux doigts la pénétrèrent. Elle fut doigtée comme jamais personne ne l'avait doigtée. Elle fut doigtée, même, comme jamais personne ne l'avait baisée. La puissance de ces doigts dépassait de loin celle des quelques queues qui l'avaient pilonnée dans son existence de bourgeoise bien rangée.

Elle lâcha un râle puissant, voulut retenir, mais ces doigts, cette main, étaient impitoyables. Son corps entier fut traversé de secousses sous les applaudissements de la foule en délire.

Margot s'écroula au sol et la soirée reprit son cours. Plus personne ne faisait trop attention à elle. Elle pleurait à chaudes larmes et personne n'en avait rien à faire, pas même les autres Esclaves qui passaient à proximité. Seule Géraldine eut un regard compatissant pour elle. Au bout d'un temps, les larmes et les sanglots se tarirent.

Elle put alors observer ce qui se passait. Tout avait l'air d'une soirée mondaine tout à fait normale comme elle en avait vécue des centaines. Au détail près que les serveuses étaient nues et devaient apprécier chaque attention à leur égard : caresses, pincements, claquements, doigts insérés. Il y eut même un homme qui fit jouir une d'elles en riant à gorge déployée. Et elle semblait vraiment y prendre du plaisir, se donner à l'homme qui la baisait avec une bouteille de vin en faisant rire ses amis, alors que la pauvre Esclave portait toujours son plateau de petits fours et qu'à chaque perte, une femme lui assénait une virulente fessée.

Après ce passage, l'Esclave dut reprendre son service comme si de rien n'était. Assise en boule dans le fond de sa cage, Margot comprit alors que celles qu'elles appelaient « putes » avec dédain depuis le début de soirée étaient sûrement plus respectées qu'elle ne le serait ici. Même si elle devait bien admettre que certaines de ces Esclaves, dont Géraldine, semblaient radieuses et heureuses.

2.

L'habitus : dressage et débouillage

Chaque soir le même rituel. Margot arrivait à 19h30, directement de son travail de vendeuse dans une bijouterie qui faisait aussi prêt-à-porter. Pas aussi chic que ce qu'elle aurait aimé, mais elle avait pour projet d'intégrer l'équipe d'une bijouterie de luxe dans le futur. Bien que maintenant, elle ne faisait plus aucun projet pour le futur.

En arrivant dans la cour, un des videurs lui tendait un sac où elle devait déposer tous ses vêtements, ses bijoux, éteindre son portable et y laisser son sac à main. L'humiliation commençait avant même qu'elle passe la porte. À l'intérieur, Valérie l'accueillait en lui passant un collier d'esclave et la traînait en laisse jusqu'à sa chambre. Elle ne faisait jamais le même trajet, passait par des pièces où hommes et femmes s'affairaient ou discutaient en buvant un verre. Tout ce temps, elle ne devait pas cacher son corps et se taire, sous peine de recevoir des coups de cravache de la part de Valérie. Même si les personnes croisées posaient les mains sur elle, bien qu'elles soient limitées à ses fesses et ses seins. Tous les soirs, elles passaient par le bureau de Madame Solange, qui la détaillait de la tête aux pieds, vérifiait que ses aisselles, son pubis et son anus étaient bien dépourvus de poils. Puis, d'un geste de la main, elle les renvoyait sans un mot.

La honte qui envahissait Margot était telle que chaque soir, arrivée dans sa chambre, libérée du collier, elle s'effondrait en larmes sur son matelas jusqu'à ce que Géraldine arrive à son tour et la prenne dans ses bras pour la consoler. Et à chaque fois, sentir le

corps de Géraldine contre le sien finissait par l'apaiser, le temps que Valérie vienne les chercher.

Elle savait qu'elle devait rester plusieurs soirs dans la cage, exposée comme un animal, livrée aux mains des hommes et femmes masqués qu'elle n'osait de toute façon pas regarder. Chaque soir, des mains inconnues la caressaient, la pinçaient, la giflaient, des rires éclataient, des insultes fusaient. Et chaque soir, ces doigts s'insinuaient en elle, dans son antre et dans son anus, la faisaient mouiller malgré elle, malgré ses pleurs.

Au bout de cinq jours, les pleurs étaient pourtant moins présents. Margot se faisait une raison : cette torture allait durer encore. Ils auraient pu faire appel à leurs parents, aux familles des amis de Nicolas, mais cela aurait voulu dire avouer les activités extra conjugales de son mari, mais pire encore : il faudrait révéler ce qu'elle vivait, et elle savait que toute victime qu'elle était, leur regard sur elle changerait. Alors elle subissait, soir après soir.

Et soir après soir, les nombreuses mains finissaient par se retirer, pour que celles, puissantes, viriles, implacables, ne viennent l'achever et la fassent crier d'un plaisir aussi douloureux que honteux. Ensuite, elle restait recroquevillée sur elle-même, à observer les gens et les autres Esclaves. Elle en avait compté sept en tout, toutes relativement belles, bien que différentes. Elle savait que c'était pour contenter tout le monde. La plupart étaient jeunes, comme Margot, et avaient des seins encore bien ronds et musclés. Mais il y avait aussi ces deux femmes, plus âgée, l'une quarantenaire, l'autre cinquantenaire, d'après Margot. Elles étaient les plus à l'aise, et au fond d'elle, Margot les admirait, de réussir à faire bonne fortune de leur situation.

Vers minuit, Margot regagnait sa chambre, où elle pouvait dormir. Mais elle en était incapable jusqu'à ce que Géraldine la rejoigne. En arrivant, Géraldine se blottissait dans le noir contre Margot. Celle-ci posait sa tête sur la petite poitrine de son amie d'infortune, qui lui caressait les cheveux pour l'apaiser.

Elles discutaient peu, et Margot s'endormait rapidement. Mais un soir, Géraldine commença à parler.

— C'était ton dernier soir en cage, lui dit-elle sur un ton désolé.

— Ça veut dire que demain, je devrai servir avec vous ?

— Ça veut dire que demain, tu vas commencer ta formation.

— Ma... ?

Margot n'osait pas imaginer les implications de ce mot.

— Ne t'en fais pas. Je serai là, avec toi. Demain soir, tu vas être amenée à la campagne, et je t'y rejoindrai pour le week-end après la soirée.

— Le week-end ? Mais je croyais que...

— Madame Solange fait ce qu'elle veut, Margot. Il y a même des fois où tu te devras te faire porter malade à ton travail pour venir ici, sur simple demande de sa part. Une fois, Béatrice a refusé. Tu vois, la rouquine ? Elle était une rebelle. Elle a eu deux week-end de formation, contrairement à toutes les autres qui n'en ont eu qu'un. Elle a prétexté qu'elle avait une réunion importante pour son travail, et ne s'est pas présentée. Son frère s'est fait renverser par une voiture en sortant de son bureau. Il n'y a rien eu de très grave, juste quelques os cassés. Mais depuis ce jour, Béatrice est une des plus dociles.

— Vivement que nos maris aient remboursé leur dette, sanglota Margot dans le cou de Géraldine.

— Oui, Margot... Vivement qu'ils aient remboursé...

Le lendemain, vendredi soir, Margot arriva dans la cour, se déshabilla, entra, laissa Valérie lui passer le collier et la traîner dans les pièces, en annonçant à tout le monde qu'elle allait être dressée à sa nouvelle condition. Elle reçut des caresses et des fessées d'encouragement, et fut obligée de remercier chaque personne.

Le cœur lourd, empli de stress, et le corps tremblant, elle fut emmenée dans le bureau de Madame Solange. Celle-ci l'inspecta comme d'habitude, mais ne les renvoya pas, cette fois. Elle lui sourit, d'un sourire mauvais :

— Margot, tu es une bien belle acquisition. Je dois avouer que tu vaux bien la petite que ton Nicolas nous a foutue en l'air.

— Je n'attends plus qu'une chose de lui, répondit Margot en reniflant. C'est qu'il vous rembourse et que je sois libre. Libérée de vous et de lui.

— Ahah ! Oui-oui, bien sûr ! D'ailleurs, à ce propos...

Madame Solange alla jusqu'à son bureau et sortit un tas de feuilles de son tiroir qu'elle posa devant les yeux de Margot.

— Ceci est un dossier de divorce. Je t'avais dit que je t'aiderais, non ? Je tiens toujours mes promesses. Toutes mes promesses. Ce soir, tu vas être amenée ailleurs. Géraldine a dû t'en parler. Ta formation va commencer. Ce week-end, tu ne rentreras pas. Puis tu auras deux jours de repos. Tu seras tout de même ici, mais tu n'auras pas à te présenter aux soirées. La formation des Esclaves est assez éreintante et je m'en voudrais de proposer à mes invités une Esclave sur les rotules. Ce seront les deux seuls jours de repos que tu auras. Même pendant tes règles, tu devras servir. Avec la ficelle qui dépasse, ajouta-t-elle en ricanant.

Margot rougit et baissa les yeux. Elle se sentait incapable de supporter tout cela. Et même l'idée de la présence de Géraldine ne l'aidait pas. Valérie tira sur la laisse et la fit sortir de là pour la diriger directement vers la cour, où l'attendait un camion de déménagement. Un homme lui ouvrit le hayon arrière et lui passa un bandeau sur les yeux, avant de la charger, comme du bétail. Ses mains furent attachées dans le dos, sûrement pour l'empêcher de retirer le bandeau, puis on lui passa un gagball, bien serré, avant d'être saucissonnée dans un coin du camion. Elle était debout, mais ne pouvait rien bouger d'autre que ses doigts. Pendant de longues minutes, elle entendit plusieurs hommes remplir le camion. Elle se doutait qu'il ne s'agissait que de la cacher, au cas où quelqu'un ouvrirait les portes pendant le transport.

Puis le trajet. Elle était ballotée dans tous les sens. Les liens irritaient sa peau, sensibilisaient ses muscles. Elle ne sut dire combien de temps avait duré le voyage. Une éternité. Lorsque le moteur s'arrêta, après un chemin cabossé, elle respira un peu mieux. Les hommes vidèrent le camion, au moins en partie, et la détachèrent sommairement, avant de la décharger.

Elle fut trimbalée sur un chemin pierreux et boueux, grelotait de froid en marchant dans l'herbe humide. Une porte en bois s'ouvrit et l'odeur de la paille emplit ses narines. On lui retira le bandeau et la boule dans sa bouche.

Elle vit Valérie, habillée comme une cavalière, les cheveux tirés

en une tresse stricte, la cravache à la main. À ses côtés, il y avait quatre hommes qui la reluquaient avec envie. Valérie prit la parole :

— Ici, tu n'es plus rien. Margot n'existe plus. Alors qui es-tu ?

— Je... Je ne sais pas, Valérie... Comment dois-je m'appeler ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante, les yeux fixés sur la cravache qui lui faisait déjà peur.

Mais elle eut beau prendre cette attitude soumise qui lui était si étrangère, elle reçut cinq coups de cravache sur chaque cuisse. Dès le premier, ses jambes faillirent. Un des hommes passa derrière elle et la maintint debout sans ménagement. Elle se mit à crier, à pleurer, à supplier, mais rien n'y faisait. La cravache s'abattait sans relâche.

— Qui es-tu ? Qu'es-tu ?

— Une esclave ! hurla Margot en gémissant de douleur autant physique que psychologique.

L'homme la relâcha aussi rudement qu'il l'avait tenue et Margot s'effondra au sol, les genoux dans la paille fraîche et rêche, en pleurant à chaudes larmes.

— Bien, tu apprends vite, au moins, toi. Pendant ces deux jours, tu seras Esclave Lubrique. J'ai vu ta façon de jouir, petite traînée. Tu crois que personne n'a remarqué que tu attendais toujours de retrouver les mêmes doigts experts, chaque soir, pour jouir comme une truie ?

— Je...

Elle s'arrêta net de parler en sentant le cuir de la cravache se poser sur sa joue. Heureusement, Valérie ne l'avait pas frappée cette fois.

— Arrête un peu tes simagrées, Esclave Lubrique. Tu as aimé ça, quoi que tu en dises. Une partie de toi a aimé ça. Je suis sûre que même avec sa queue, ton soi-disant homme ne t'a jamais fait jouir comme ça. Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que pas une once de ton être n'a aimé jouir sur ces doigts.

Margot ne sut pas vraiment si c'était la peur de la cravache qui la fit se taire, mais elle l'espérait. Il ne pouvait en être autrement. Valérie, elle, fut satisfaite de son silence. Elle caressa sa poitrine de sa cravache et lui décocha un petit coup sur un téton tendu. Mar-

got lâcha un cri aigu et se plia en deux, prête à s'étaler de tout son long dans la paille, mais Valérie la retint par les cheveux et la remit à genoux.

— Aujourd'hui et demain, Esclave Lubrique, tu apprendras à servir. Servir nue, ça veut dire quoi ?

— Plaire ? demanda-t-elle en reniflant, ses larmes ne semblant plus vouloir arrêter de couler.

— Mais encore ?

— Être agréable ?

— Et comment tu peux être agréable, si tu cries à chaque fois qu'on touche ton corps, Esclave Lubrique ?

— Je...

— Servir nue, Esclave Lubrique, ça veut dire savoir servir tout en étant touchée, caressée, griffée, claquée, et recevoir chaque geste comme un cadeau. Le tout sans faillir. Servir nue, Esclave Lubrique, c'est être solide, séduisante, excitante, et hospitalière. Et bien sûr, tout ça à la fois. Et jusqu'ici, Esclave Lubrique, qu'as-tu montré de ces qualités ?

Les yeux baissés pour ne pas voir le visage sévère de Valérie, ni ceux moqueurs des hommes qui l'accompagnaient, Margot prit un moment pour peser le pour et le contre. Répondre quelque chose prouverait sûrement un certain orgueil. Ne rien répondre passerait peut-être pour de la fausse modestie. Il lui semblait que quoi qu'elle dise, elle allait recevoir à nouveau la cravache. Alors elle se lança, pour ne pas que Valérie s'impatientie :

— Séduisante, peut-être ?

— Séduisante ? s'esclaffa Valérie. Parce que tu trouves séduisant une chose insignifiante qui tourne le dos aux personnes qui la caressent, et qui se recroqueville dans un coin en pleurnichant une fois qu'elle a pris son plaisir ? Tu n'as montré aucune de ces qualités, Esclave Lubrique ! Montre-moi comme tu peux être séduisante, si tu crois l'être ! Lève-toi !

Valérie la menaçait de la cravache. Margot se releva difficilement, les mains toujours dans le dos. Elle aurait aimé sécher ses larmes, se recoiffer. Mais rien de tout ça ne lui était possible. Alors elle se redressa. En essayant de ne penser à rien, elle se cambra,

bomba le torse, tendit la croupe en arrière. Elle ne put voir le petit sourire de satisfaction en coin sur le visage de Valérie uniquement parce que celle-ci lui releva, à l'aide sa cravache, la tête qu'elle gardait penchée vers le sol.

— Beaucoup mieux, Esclave Lubrique. C'est cette attitude que je veux voir désormais lors des soirées que Madame Solange donne. Il y en a tous les jours. Ce sont les V.I.P. qui ont le privilège d'être servis par les Esclaves de Madame Solange.

Valérie parlait en lui tournant autour, caressant ses courbes de sa cravache, tapotant à certains endroits pour que Margot retende sa jambe, garde sa cambrure, le ventre rentré, le menton haut. Elle claqua des doigts et un des hommes se rendit un instant dehors, puis revint avec un plateau.

— Nous allons commencer par un exercice très simple. Tu vas te promener dans le domaine avec ce plateau. Il n'y a pas de verres dessus, mais tu dois faire semblant. À aucun moment tu ne perds cette cambrure, à aucun moment je ne veux voir tes épaules retomber. Pas de faux pas. Ces messieurs viendront te voir de temps en temps et lorsqu'ils te parleront, tu leur répondras, lorsqu'ils te toucheront, tu les remercieras.

L'exercice semblait simple, mais il dura des heures. À chaque erreur, Valérie tenait les comptes. Elle lui précisa que chaque erreur compterait comme une fessée à la fin de l'exercice. Il faisait nuit noire et Margot était congelée, les pieds noirs de terre, lorsque Valérie lui dit qu'elle en avait fini.

— Trente-sept fautes. C'est pas si mal, lui dit-elle. Demain matin, tu feras mieux. Messieurs, veuillez me laver cette souillon et amenez-la-moi pour sa punition.

— Bien Madame ! répondirent-ils en chœur.

Quelle ne fut pas son horreur lorsqu'elle découvrit que ladite douche était dehors, qu'on lui donna un simple savon, et que les hommes l'arrosèrent avec un tuyau. Elle dut supporter l'eau gelée, et les rires des hommes, avant d'être séchée par eux, qui en profitaient pour la peloter. Puis ils l'amènèrent à Valérie. Elle l'attendait, assise sur un fauteuil sans accoudoirs. Elle lui fit simplement signe d'approcher, puis tapota ses cuisses pour lui dire de s'installer.

Margot ne voulait pas. Pas une humiliation de plus. C'était, lui semblait-il, au-dessus de ses forces. Elle sentit ses larmes se remettre à couler. Elle renifla, mais sous le regard impatient et autoritaire de Valérie, elle céda une nouvelle fois, en espérant que depuis ce soir maudit où il l'avait emmenée au restaurant pour jouer les maris modèles, Nicolas ne trouvait plus le sommeil.

Dès qu'elle s'approcha de Valérie, celle-ci l'attrapa par les cheveux et l'installa en travers de ses jambes. Trente-sept fautes. Trente-sept fois, Valérie fit claquer sa main sur les fesses de Margot. Et à chaque fessée, la tortionnaire lui demandait :

— Qui es-tu ?

— Une esclave ! devait répondre Margot inlassablement.

Ses fesses lui brûlaient, ses larmes brûlaient ses joues. Et pourtant, après la trente-septième fessée, Margot se rendit compte qu'elle n'avait même pas essayé de s'échapper. Elle n'était pas attachée, elle n'était pas maintenue. Elle avait laissé cette femme la fesser sans broncher, si ce n'étaient les gémissements de douleur et de honte.

Pour terminer, Valérie lui caressa son arrière-train, comme pour la féliciter.

— Elle marque bien, dit-elle en direction des hommes. Cela plaira, lors des soirées.

Puis elle lui écarta les jambes. Margot sentait la présence des hommes qui posaient leur regard pervers sur son sexe. Elle sentit aussi les doigts de Valérie s'y poser.

— Elle mouille comme une chienne en chaleur. J'étais sûre que Madame Solange avait vu juste.

Elle glissa deux doigts en elle, ce qui la fit à la fois se crispier, geindre, et lancer une boule de chaleur dans tout son corps. Valérie en ressortit des doigts poisseux de cyprine et les remua devant les hommes, s'amusant à faire des petits filets avec ce liquide. Les hommes se mirent à ricaner, et c'est pourtant la voix de Valérie qui fit tressaillir Margot :

— Et qu'est-ce qu'on fait des chiennes en chaleur ?

Margot ne connaissait que trop bien la réponse. Elle en fut même au point d'espérer qu'elle se trompât et qu'elle allait dire

qu'on les fessait. Mais l'un des hommes fit entrer Margot dans le monde de l'esclavage par la grande porte :

— On les défonce... l'un après l'autre !

— Alors à la queue-leu-leu ! s'exclama Valérie.

Margot n'eut pas à bouger. Elle s'agita, refusa, mais Valérie claqua à nouveau ses fesses avec véhémence, et la brûlure la maintint sur place aussi sûrement que des liens. Elle resta sur les genoux de Valérie, qui écartait déjà ses fesses pour accueillir le premier d'entre eux. Elle l'entendit défaire sa ceinture, laisser son pantalon tomber au sol. Elle comprit qu'il bandait déjà en le sentant appuyer son gland contre sa vulve. Elle se crispa, mais il la prit sans presque forcer.

La honte. Toujours cette honte. Malgré toutes ces humiliations, elle mouillait. Elle était trempée, et maintenant encore plus que lorsque Valérie y avait enfoncé ses doigts. L'homme allait et venait, encouragé par Valérie qui maintenait Margot, afin qu'elle ne tombe pas.

— Tu n'as pas avoir honte, lui dit-elle alors que l'homme la limitait comme dans un sprint. On est entre nous, ici. Le plaisir que tu ressens, la honte que tu ressens. Tout ça, je l'ai connu avant toi. Tu dois l'accepter...

Margot n'en revint pas. Alors que l'homme accélérât en râlant entre ses cuisses, Valérie était en train de lui avouer qu'elle aussi avait été Esclave. Mais elle n'eut pas la possibilité de se concentrer sur cette révélation. Elle sentit l'homme cogner furieusement au fond de son ancre et elle se mit à crier.

— Concentre-toi sur le plaisir, je sais que tu en as...

L'homme se retira et éjacula sur ses fesses endolories. Mais elle n'eut pas le temps de reprendre son souffle que déjà le deuxième la pénétrait à son tour. Elle le reçut, les yeux exorbités. Son gros gland lui écarta les chairs et vint cogner contre son col de l'utérus sans ménagement. Aussitôt, il se mit à la pilonner en grognant, malgré qu'elle se crispât de tout son être. Et dans le même temps, Valérie lui caressait les cheveux et lui soufflait à l'oreille :

— Tu es belle, Esclave. Sexy à souhait. Sens comme tu les rends durs, sens le pouvoir que tu as sur eux. Viens, dit-elle alors au troi-

sième homme qui attendait son tour. Viens lui montrer comme elle t'excite.

Agrippant Margot par les cheveux, Valérie lui releva légèrement la tête pour qu'elle regarde le sexe durci de ce tortionnaire.

— Avoue, lui dit Valérie sur un ton plus rude. Avoue que t'as déjà rêvé de te faire défoncer à la chaîne par d'aussi belles bites, salope...

Et la honte qui monta cette fois en Margot était comme un déjà-vu. Elle grimaçait, en râlant, les larmes coulant sur ses joues, alors que lui revenait ces moments de rêverie. La plupart du temps, il s'agissait de réveils, ces quelques minutes avant d'ouvrir les yeux, où l'on est pris entre rêve et réalité, et où l'on veut continuer de rêver. Oui, elle avait déjà rêvé de se faire prendre par des hommes à la chaîne. Elle se souvint de ce mélange d'excitation et de honte d'imaginer de telles scènes, la honte de se réveiller le sexe dégoulinant d'envie, qu'elle faisait toujours passer en offrant une fellation à son mari qui dormait près d'elle. Mais même pendant qu'elle le suçait, elle ne pouvait s'empêcher, en fermant les yeux, de voir ces hommes la prendre, sans aucun sentiment, si ce n'est celui du désir, par tous les trous.

Valérie ne rata pas ce petit temps d'hésitation et la força à approcher son visage de ce membre dressé. Elle pouvait sentir son odeur. Il lui aurait suffi de sortir la langue pour le goûter.

— Réalise ton fantasme, Esclave, lui dit Valérie.

Puis elle plaqua sa bouche à son oreille, pour lui susurrer, de manière à ce que personne d'autre ne puisse l'entendre terminer.

— Tu pourras toujours dire aux autres que tu y as été forcée...

Margot ferma les yeux. Elle fut aussitôt assaillie de ces images, celles de ses rêves presque éveillée qui la rendaient si chaude, si gourmande, qu'elle enfonçait le pieu de Nicolas au fond de sa gorge et le ressentait jusque dans ses tripes. Chaque fois qu'elle avait rêvé de ça, elle avait joui ensuite en pompant son mari, tout en sachant que c'était sa façon à elle d'expier ces pensées qu'elle considérait comme déviantes. Mais elle devait bien se l'avouer : cette envie d'être baisée comme la dernière des salopes lui revenait dans ses rares moments de plaisirs solitaires.

Et sa réflexion était brouillée, déviée. La fatigue, la douleur, la honte, les larmes, toute cette situation faisait qu'elle ne pensait plus comme à son habitude. Valérie et ces hommes avaient réussi à lui faire oublier toutes ses barrières, tout ce qu'elle avait appris depuis son enfance sur ce qu'est être une femme respectable.

Après tout ! Qu'avait-elle encore de respectable ? Valérie ne pouvait qu'avoir raison. Elle ne pourrait jamais s'esquiver à son nouveau statut, jusqu'à ce que Nicolas et ses soi-disant amis n'aient remboursé Madame Solange. Alors autant que ça se passe le moins douloureusement possible. Et en cet instant, elle ne vit qu'une solution pour y parvenir.

Hésitante, Margot ouvrit la bouche, les yeux toujours fermés. Aussitôt, l'homme avança son gland. Elle le sentit sur ses lèvres et commença à le suçoter, alors que l'autre ralentissait, observant sûrement la scène. Valérie lui caressait à nouveau les cheveux en lui chuchotant :

— C'est bien, ma fille... Tu es une bonne Esclave... Avale-le, tu en as tellement envie...

D'une main douce, elle poussa son visage le long du chibre qui s'engouffra dans sa bouche, obstrua sa gorge. L'homme râla d'un plaisir intense, alors que Valérie la forçait à rester là. L'air lui manqua rapidement, sa gorge se mit à brûler, et pourtant la voix de l'homme lui parvint avec une violente clarté :

— Elle aura pas mis longtemps, celle-là... Une belle salope...

Un haut-le-cœur la fit tousser et Valérie lui tira les cheveux pour qu'elle reprenne son air. Les larmes coulaient toujours, la bave se joignit à la fête. Entre ses cuisses, l'autre avait repris un rythme effréné, et elle se sentit se détendre lorsque Valérie vint plaquer sa bouche contre la sienne. Presque par réflexe, elle s'agrippa au sexe devant elle et le branla, tout en recevant les assauts au fond de son con, et en mêlant sa langue à celle de Valérie.

Margot ne pensait plus, ne réfléchissait plus. Il ne fallait pas le faire, il ne fallait plus le faire. Elle rouvrit la bouche et la queue s'y engouffra sans aucun scrupule. Sa tête se mit à tourner alors qu'elle se sentait baisée par les deux bouts. Ce n'est que lorsque celui de derrière se retira pour gicler sur son dos qu'elle se rendit compte que la pièce était plus remplie qu'au départ.

Comme promis, Géraldine était arrivée. Elle était entourée de deux hommes qu'elle branlait en même temps, tout en la regardant. Margot réussit à lui sourire, alors qu'elle se retournait pour voir le quatrième homme se planter en elle avec empressement. Géraldine lui sourit à son tour, et sans vraiment s'en rendre compte, Margot se sentit fière d'elle-même.

Elle reprit la verge en bouche, tout en sentant les doigts de Valérie étaler le sperme sur son dos et ses fesses remuées par les coups de boutoir de l'homme. Elle pompait cette queue comme jamais elle n'avait pompé une queue. Elle n'était plus Margot. Elle était celle qu'elle avait si souvent rêvée, celle qu'elle avait imaginé pouvoir être sans jamais l'oser. Et maintenant qu'elle savait qui était réellement Nicolas, elle se dit qu'elle était celle que lui avait sûrement parfois espéré.

Repenser à Nicolas dans ce moment la rendit encore plus vorace. Elle se mit à remuer sa croupe à en faire claquer ses fesses sur le bas-ventre de l'homme tout en serrant les bourses pleines de l'autre dans sa main en aspirant son gland qu'elle sentait prêt à gicler. Oui, elle pouvait devenir la femme avide de plaisirs en tous genres qu'elle avait parfois fantasmé être, mais une chose était sûre : jamais son mari n'en profiterait. Et ce serait là sa punition à lui.

Le foutre chaud et épais envahit sa bouche, et elle aspira de plus belle, jusqu'à la dernière goutte. Elle sentait les jambes de l'homme se ramollir sous la jouissance, et – chose qu'elle n'avait jamais faite – elle l'avalait aussitôt. Déjà, le dernier se retirait et sans calculer vraiment, elle descendit des genoux de Valérie qui n'eut même pas le temps de réagir, pour se mettre devant lui à genoux et recevoir ses puissantes projections de sperme.

Puis la honte revint, mais moins violente. Géraldine s'était elle aussi agenouillée pour faire jouir ses deux accompagnateurs. Valérie la fit se lever et lui sourit, alors que les râles des deux hommes emplissaient la pièce. Les autres se rhabillaient en silence.

— Tu as compris, lui dit Valérie en prenant ses mains dans les siennes. Tu vas aller te reposer, et demain, nous t'apprendrons tout le reste. Tu as fait le plus dur, je te félicite.

Margot ne répondit rien. Dans son dos, elle entendit les deux

hommes jouir ensemble. Sûrement sur le visage ou les seins de Géraldine. Elle baissa les yeux et voulut se nettoyer le visage, voulut se purger, oublier tout ce qui s'était passé dans cette pièce.

Mais alors qu'elle se sentait partir dans le sommeil, enlacée contre Géraldine sans qu'elles n'aient eu le droit de se toiletter, même un minimum, Margot acceptait. Elle n'avait de toute façon pas d'autre choix que celui-là.

Le lendemain, il n'y eut pas de jouissance, pas de plaisir. Elle enchaîna les exercices de service, apprit à se tenir droite, à remercier, à tenir un plateau en se faisant fesser ou claquer les seins. Chaque geste était une humiliation, même lorsqu'elle devait laisser des doigts s'insinuer en elle. Elle devait sourire sans prendre trop de plaisir et ce n'était pas bien difficile.

Mais durant toute cette journée, Margot ne pleura presque pas. Les encouragements de Valérie qui s'était adoucie depuis la veille, et les regards plein de fierté de Géraldine posés sur elle, elle tint le coup. Malgré les muscles courbatus, malgré la fatigue, les ordres incessants et contradictoires, les fessées qui accompagnaient les fautes, les réponses qu'elle devait brailler de façon automatique : « Merci Madame ! » « À votre service, Monsieur ! » « Je suis une Esclave ! »...

Pour lui montrer sa satisfaction, Valérie appela Madame Solange devant elle, alors qu'elle tenait la position d'attente apprise le matin même. Margot se surprit à être remplie de fierté par les mots que Valérie utilisa :

— Madame Solange ? Je vous appelle pour vous faire un compte-rendu de ces deux jours de formation. Vous aviez bien lu en elle. Je ne sais pas comment vous faites ça. Margot est une Esclave qui apprend vite. Hier soir déjà, elle a accepté sa condition et s'est entraînée toute la journée avec entrain et ténacité. Nous pouvons être frères d'elle. Je vous demande l'autorisation de la laver et la rapatrier dès ce soir pour qu'elle puisse dormir dans son lit.

Quelques secondes passèrent, Margot était debout face à Valérie, les jambes écartées, les mains derrière la nuque, les coudes tirés vers l'arrière, qui tremblaient de fatigue, la poitrine en avant et le dos creusé. Valérie écoutait la réponse de Madame Solange en relu-

quant Margot, ce qui l'aida à maintenir la position. Puis elle raccrocha après avoir remercié sa patronne.

— Elle a accepté ! s'exclama-t-elle joyeusement. Tu vas monter dans le camion et rentrer immédiatement. Une fois là-bas, tu prendras une douche... chaude. Puis tu te présenteras pour la dernière fois dans la cage.

Margot perdit son sourire un instant. Cette cage lui faisait peur, la répugnait, au point qu'elle osa demander, d'une voix geignante :

— Mais pourquoi ? J'ai fait tout ce que vous vouliez... Même plus !

— Ne t'en fais pas, lui répondit Valérie. C'est uniquement pour te féliciter. Tu sais, ça fait longtemps qu'une femme n'a pas passé un week-end aussi joyeux que le tien. Crois-moi... Même Géraldine avait fini fouettée contre un arbre pour lui apprendre la politesse, et pourtant, elle était déjà du genre belle salope avant de connaître Madame Solange ! Ce soir, tu entreras dans la cage, et tu en sortiras du côté public. Normalement, nous faisons ça après les deux jours de repos, mais là... Tu as réussi à épater Madame Solange. Tu n'auras pas à servir, mais elle tient à ce que tout le monde sache que la nouvelle Esclave est... spéciale. C'est un cadeau qu'elle te fait, tâche de ne pas la faire regretter.

— Bien, Valérie. Merci Valérie.

D'un geste de la main, elle la renvoya aux mains des mêmes hommes qui l'avaient baisée la veille et l'avait touchée et claquée toute la journée, jouant les clients de Madame Solange pendant les soirées. Géraldine était déjà repartie pour être présente à la soirée qui avait commencé. Elle fut attachée de nouveau dans le camion, parmi les meubles et s'assoupit pendant le voyage.

Elle fit durer la douche plus que de nécessaire et ne fut pas réprimandée. Elle fut guidée jusqu'à la cage et eut envie de se recroqueviller dans un coin à peine entrée dedans. Mais rapidement, elle entendit la voix de Madame Solange :

— Voici notre nouvelle Esclave M ! Comme la plupart d'entre vous le savent, nous faisons une petite entorse aux habitudes. Nous attendons que les Esclaves se reposent de leur formation avant de les faire sortir de la cage. Esclave M n'est pas une Esclave habituelle,

alors c'est ce soir qu'elle en sortira. Nous pouvons tous et toutes la féliciter.

Margot entendit un clic et une porte dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence s'ouvrit. Toute l'assemblée applaudissait. Et si elle n'avait pas été nue comme un ver, elle aurait aimé ça. Timidement, elle sortit de là et Valérie l'accueillit dans ses bras. Elle l'embrassa sur la joue et la guida jusqu'à l'estrade où se trouvait Madame Solange. Celle-ci la présenta aux invités après lui avoir intimé de prendre la position d'attente.

Margot s'exécuta sur le champ et les applaudissements s'arrêtèrent. Elle les voyait tous. Ils étaient bien plus nombreux que ce qu'elle avait soupçonné depuis sa cage. Elle estima à deux cent le nombre de convives, se disant que ce n'était qu'un dimanche soir.

— Voyez comme elle est belle et docile, reprit Madame Solange en la faisant tourner sur elle-même. Et à ce que Valérie m'a dit, elle est assez gourmande, la petite chienne !

Elle accompagna ces mots d'une petite fessée qui résonna dans le micro et les invités rirent en chœur. Mais cette fois, ce ne fut pas la honte que ressentit Margot. Elle ne vit qu'une chose, ou plutôt deux cent : toutes ces paires d'yeux qu'elle devinait derrière les masques qui la regardaient avec envie. Chaque homme et chaque femme présent se faisait déjà une joie de poser la main sur elle... voire plus.

Margot se sentit mouiller, et sourit à l'assistance.

3.

Esclave : théorie et pratique

La première soirée de Margot en tant que serveuse s'était relativement bien passée. Il faut dire qu'il y avait eu une animation imprévue. Émilie, une des Esclaves de Madame Solange, la quarantaine, avec de gros seins "lactés", comme disaient certains, avait eu 17 minutes de retard pour son arrivée. Malgré elle, elle était donc devenue l'attraction de la soirée. Son excuse d'un enfant tombé en panne d'essence n'avait rien changé. Elle fut montée sur scène et fouettée par Madame Solange avec un martinet sous les rires de l'assistance, une trentaine de personnes seulement. Puis elle fut amenée dans une pièce attenante, où allaient et venaient les invités de Madame Solange, à chaque fois apparemment ravis de leur passage dans cette salle.

Margot n'eut même pas l'occasion de demander à qui que ce soit ce qu'était cette salle avant de se retrouver dans sa chambre avec Géraldine :

— La salle latex, qu'ils l'appellent. Plutôt une salle de torture, si tu veux mon avis. On peut prendre du plaisir à faire le service, à se faire toucher, même à se faire baiser devant tout le monde. Mais dans cette salle, le plaisir n'a pas sa place. Même les jouissances sont horribles.

Margot s'endormit ce soir-là avec des images de fouet qui lacèrent la peau. Son imagination l'entraînait dans des chemins plein d'angoisse, de douleur et de pleurs. Mais à son réveil, elle se surprit elle-même à repenser aux différentes caresses, aux petits

pincements. Elle devait bien s'avouer que les invités de Madame Solange étaient des gens plutôt gentils. Tout le monde lui disait merci lorsqu'elle servait un verre, remerciements presque toujours accompagnés d'une caresse sur ses fesses. Si les premières avaient été humiliantes, elle n'en avait rien montré, et à force de ne pas le montrer, elle en avait retiré un certain plaisir.

Mais Madame Solange l'avait prévenue : les invités sont toujours plus conciliants avec les nouvelles, à leurs débuts. Margot avait pu constater que cela ne durait pas. Les autres prenaient des fessées en guise de remerciement, voire des gifles. Alors qu'elles se penchaient pour ramasser quelque chose qu'une personne avait fait tomber délibérément, elles recevaient encore des fessées, ou des doigts dans leurs orifices, ou encore quelque objet approprié. Et non seulement elles devaient se laisser faire, mais devaient remercier ces personnes. Comme à l'entraînement. Sauf que là, il y avait plusieurs dizaines de personnes à satisfaire constamment.

Après cette expérience, la journée de travail avait été une parenthèse, un rêve. Elle avait bien pensé à s'en aller, à fuir ce lieu et ces gens. Une larme avait coulé sur sa joue en se rappelant ce que Madame Solange lui avait dit si elle faisait cela, et elle s'était empressée de la sécher avant qu'une collègue ou une cliente ne s'en aperçoive.

Le soir-même, Margot arriva dans la cour encore plus stressée que d'habitude. Elle se déshabilla et donna ses vêtements au garde de service puis se dirigea jusqu'à sa chambre en saluant tout le monde le plus agréablement possible.

— Il va être là ce soir, lui dit Géraldine.

— Qui ça ?

— L'homme qui te faisait jouir dans la cage.

Margot marqua un temps d'arrêt, ne sachant ce que cela voulait dire. Son stress monta en flèche et son cœur accéléra, en repensant à la fuite... et aux conséquences que cela aurait. Elle était piégée. Par son mari. Elle pouvait bien ressentir des petits moments de plaisir comme la veille au soir, et il lui arrivait même de penser qu'elle pourrait s'y faire. Mais cette sensation d'être emprisonnée, même dans la rue, même à son travail, même lorsqu'elle était avec

sa famille ou ses amis. Sa vie était devenue une prison où elle n'avait plus qu'un destin : celui de servir, dans tous les sens que pouvaient prendre ce mot.

Elle eut alors un haut-le-cœur. La nausée monta le long de son tube digestif et elle rendit de la bile en comprenant seulement maintenant que son statut d'Esclave n'était pas un vain mot. Il ne s'agissait pas d'un jeu... Et à force de discussions avec Géraldine, elle commençait à se demander si cette situation était vraiment temporaire.

Géraldine l'aïda à nettoyer sans lui promettre que tout allait bien se passer. Margot se dépêcha de se brosser les dents, et elles furent appelées pour le début de soirée.

Les Esclaves se mettaient en ligne et Madame Solange les passait en revue. Elles devaient être rasées, sauf avis contraire de Madame Solange elle-même. Elle s'appliquait à faire pointer les tétons qui ne l'étaient pas et caressait les vulves pour les rendre légèrement humides, avant d'ouvrir les portes aux invités.

Les Esclaves les accueillait avec de grands sourires. Les invités aimaient que les Esclaves se souviennent de leur nom, s'il leur avait été dit. Alors déjà, les fessées et les claques fusaient, si elles se trompaient ou oubliaient. Margot elle-même reçut cinq fessées et deux claques sur les seins. Mais elle devait continuer de sourire, d'apprendre les noms qui n'en étaient pas, elle le savait très bien. La plupart étaient même des pseudonymes sans grand sens. Car toutes ces personnes étaient continuellement masquées, alors pourquoi iraient-elles donner leur vrai nom ?

Puis elles se mettaient à déambuler parmi les invités avec leur plateau, servant verres et amuse-bouches. C'est seulement ce soir-là qu'elle remarqua que s'ils étaient masqués, certains semblaient bien se connaître en-dehors de ce lieu de perdition. Elle faisait de son mieux pour paraître heureuse d'être là, mais elle évoluait, nue, offerte à tous et toutes, avec une boule au ventre. "Il" était là, et elle ne l'avait jamais vu. À chaque doigt qui se posait entre ses cuisses, elle espérait et redoutait de le reconnaître.

Ce qui arriva fatalement. L'homme arriva par-derrière, comme lorsqu'elle était en cage. Elle se crispa de tout son être et en perdit

le plateau des mains. Heureusement, le dernier verre venait d'être pris, mais la sentence ne se fit pas attendre. L'homme garda ses deux doigts en elle, et l'attrapa par les cheveux.

— Je... Je suis désolée, bafouilla-t-elle.

Mais la première gifle lui fit comprendre que c'était le genre d'erreur à ne pas faire. Un petit attroupement se fit autour d'elle et chacun, chacune, la corrigea à sa manière. Ses seins reçurent moult claques, ils furent tirés, elle reçut d'autres gifles, des crachats accompagnés d'insultes.

— Sale Esclave inutile ! lui lança une femme qu'elle jugea de la soixantaine, tout en lui plantant ses longs ongles dans la chair de ses joues.

— Petite empotée ! enchaîna celui qui semblait être son mari (ou du moins son compagnon de la soirée) en lui pressant les seins comme des citrons.

Finalement, Madame Solange apparut devant elle, un large sourire malsain aux lèvres.

— Je vois que vous avez trouvé votre nouveau jouet, Monsieur Grimm.

Celui-ci ne répondit qu'un petit ricanement, remuant ses doigts dans le sexe de Margot qui lâcha un petit gémissement malgré elle.

— Tu sais pourquoi il se fait appeler ainsi, Esclave M ? Non ? En allemand, cela signifie "rage", ou "courroux". Dans une langue germanique plus ancienne, on le traduirait plutôt par "cruel".

Elle marqua un petit temps d'arrêt en lui souriant, lui caressant une des joues striées. Margot tremblait de peur, les yeux presque révoltés.

— Monsieur Grimm n'est pas du genre à sauter sur toutes les nouvelles. Mais toi, tu lui as tapé dans l'œil dès ta première apparition en cage. Je sens que tu vas passer une soirée mémorable. Enfin... J'espère que tu t'en souviendras.

Elle ricana et fut suivie de l'homme derrière elle, ainsi que de tous les invités qui assistaient à la scène.

— Dans tous les cas, continua Madame Solange, ton petit weekend à la campagne va te paraître le club Med... Ne t'en fais pas ! Géraldine va ramasser ton plateau !

Aussitôt, l'homme retira ses doigts et lui claqua les fesses avec virulence. Margot lâcha un cri aigu mais elle se rendit compte d'une chose, malgré la douleur : il n'avait pas semblé forcer sa claque. La tirant par les cheveux, il la dirigea vers la porte tant redoutée, derrière laquelle se trouvait la salle Latex.

Ils passèrent par un sas qui semblait insonorisé. Elle comprit pourquoi elle n'avait rien entendu la veille, lorsque les gens allaient et venaient. La deuxième porte les conduisit dans une pièce relativement chaude. Pourtant, Margot se mit à greloter.

— Non, je vous en supplie...

L'endroit était chaleureux. Le sol était doux sous les pieds. Le rouge et noir qui régnait là était un véritable appel à la luxure. Mais tout le reste... Des chaînes pendaient d'une poutre au milieu de la pièce. Il y avait une croix, des sortes de sièges, un pilori. Elle vit une petite cage où la soumise ne pouvait tenir qu'à quatre pattes, recroquevillée sur elle-même. À sa droite, tout un pan de mur était un miroir. Et sur celui opposé étaient disposés nombre d'objets de torture : fouets, martinetes, matraques, sticks de différentes matières, cordes, chaînes, menottes, bâillons, blindfolds, des muselières... Dans une armoire ouverte, elle vit des ceintures de chasteté, des godes en tous genres, des pinces aussi diversifiées, des masques en latex qui semblaient recouvrir tout le visage...

Margot sentit sa tête se mettre à tourner, les larmes couler.

— Non, non, non... Je vous en supplie... Je... Je ne suis pas prête...

Elle tenta de rester sur place mais l'homme la poussa sans mal jusqu'au milieu de la pièce. C'est à cet instant qu'elle le vit pour la première fois, dans le miroir. Il était grand, très grand, et tout en muscles. Il portait un masque qui lui cachait le front et le haut du visage, jusqu'au nez ainsi que ses pommettes. Le bas était couvert d'une barbe dense poivre et sel. Sous sa veste de costume grise, il portait un t-shirt bleu qui moulait ses pectoraux impressionnants.

Elle n'opposa qu'une piètre résistance lorsqu'il lui tendit les bras pour enfermer ses poignets aux menottes qui terminaient les chaînes pendantes. Il prit son temps pour faire le tour de l'esclave, posant ses mains ici et là, appréciant ses formes, soupesant ses seins.

— Docilité, douceur, et abnégation, dicta l'homme en se pla-

quant derrière elle, les mains sur les seins. Voilà les trois règles que tu devras atteindre ce soir. J'ai tendance à en aimer une quatrième, mais qui n'est pas à la portée de toutes. Tu veux savoir laquelle ?

Margot fermait les yeux, pleurait à larmes chaudes sans gémir, et tremblait de tout son corps. Par réflexe, elle secoua la tête de gauche à droite mais il semblait que la réponse n'arrêta pas Monsieur Grimm :

— L'endurance... J'aime tellement quand ça dure...

Pendant que Margot vivait un enfer, Nicolas ne devenait plus que l'ombre de lui-même. Il avait eu beau contacter ses amis et collègues, leur expliquer la situation sans fard, tout ce qu'il avait gagné, c'était la solitude. Après tout, ils n'étaient pas vraiment amis. Ils aimaient faire la fête ensemble, se défoncer, ramener des putes et s'amuser. Ce que proposait Nicolas n'avait rien d'amusant. Et ces gens ne les avaient pas contactés, eux. Alors qu'est-ce qui prouvait que Nicolas n'essayait simplement pas de la leur faire à l'envers ? Comme par hasard, il serait le seul qu'ils auraient contacté, pris sa femme en gage, en pensant que les autres allaient se mettre sur la paille pour elle ? En plus, c'était pas pour dire, mais vu ce que Nicolas leur racontait sur ses parties de jambes en l'air conjugales, ils auraient bien du boulot avant d'en faire une pute comme celles qu'ils avaient baisées !

Le pauvre mari avait bien réagi comme ce qu'il considérait comme viril. Il avait foncé dans le tas... et s'était pris une dérouillée. Ce soir-là, encore plus que les autres, il avait trouvé son appartement désespérément vide. Il avait sûrement mérité qu'elle se barre. Il l'aimait, pourtant. Il n'aimait qu'elle. Mais elle ne méritait pas ça. Par contre, les autres connards méritaient ce qui allait leur arriver.

En dix jours, il réussit à réunir les trois-quarts de la somme qu'il devait à Madame Solange. Enfin... Les trois-quarts de sa partie à lui, soit 15 000€. Toutes ses économies. Mais il n'avait aucun remords. Il devait tout faire pour la sortir de là.

Il se rendit donc au bâtiment d'où il avait été jeté comme le der-

nier des soulards quelques jours auparavant et prévint le garde qu'il voulait voir Madame Solange. Celle-ci le reçut seule, sans aucune crainte.

— Il déposa l'argent sur la table. Voilà 15 000€. Plus que 5 000 et je vous aurai remboursé ma part. Je peux vous donner les noms et adresses des autres qui étaient avec moi.

Madame Solange ne répondit rien. Billet après billet, elle compta la somme que Nicolas avait ramené, puis rangea le paquet dans un coffre-fort derrière son bureau. Enfin, elle regarda Nicolas et lui sourit :

— Regarde-toi. Tu es maintenant extérieurement la merde que tu étais déjà intérieurement. Tu vas m'écrire les noms et adresses. Mais sache une chose, mon petit Nicolas. Lorsque je charge quelqu'un d'une mission, je n'apprécie pas, mais alors pas du tout, que ce soit un échec. Et je t'ai chargé, toi, de me ramener ce que toi et tes potes merdeux me doivent. Et crois-moi... Nico... Nic... Je peux t'appeler Nic ? Je trouve que ça va bien avec le lieu, lui dit-elle avec un sourire. Donc crois-moi, Nic, quand je te dis que quand quelque chose me chiffonne, tout mon entourage a tendance à en être informé. Il m'arrive de me laisser aller à des... pulsions, quand quelque chose me chiffonne. Alors quand je suis en colère... Mais tu ne veux pas me mettre en colère, hein, Nic ?

Celui-ci baissa les yeux, tout en sortant un papier de sa poche, qu'il tendit fébrilement à Madame Solange.

— Laissez-moi la voir, s'il vous plaît. Je vous promets que je ferai tout ce que vous voudrez, mais laissez-moi la voir... Je vous en supplie.

Madame Solange ricana... puis pouffa de rire :

— Non, mais ! Elle est pas mal, celle-là ! Wow ! Le valeureux guerrier prêt à tout pour sauver sa princesse. Tu crois pas que c'est un peu tard pour sortir le grand jeu ? Quel jour on est, Nic ?

— Jeudi, répondit-il, les yeux écarquillés de surprise.

Madame Solange le regardait avec un sourire radieux, digne de celui d'une enfant le matin de Noël.

— Ooooooh... Que tu es chanceux, mon petit Nic ! Tu vas voir ta femme !

Elle se leva et alla ouvrir la porte. Le garde à la porte, Thierry, que Nicolas avait bien reconnu, sourit de toutes ses dents lorsque Madame Solange lui glissa quelques mots à l'oreille.

— Je vais te laisser avec mon ami Thierry, Nic. La soirée bat déjà son plein et je m'en voudrais de faire passer une raclure dans ton genre avant eux. Tu devrais pouvoir voir ta femme d'ici quelques minutes. Thierry va te conduire à l'endroit où tu pourras... la voir !

— Par ici, Nic, lui fit Thierry sur un ton ouvertement moqueur.

Tout penaud, Nicolas le suivit la tête baissée, pour ne croiser le regard de personne. Thierry le conduisit dans une petite pièce légèrement éclairée. Des fauteuils étaient posés face à ce que Nicolas devinait être un écran de cinéma, en plus petit. Thierry lui intima de s'asseoir et une fois fait l'attacha au fauteuil. Nicolas ne protesta pas, mais l'homme prit un malin plaisir à lui expliquer :

— T'as demandé à voir ta chérie, pas à la toucher...

Puis il repartit en ricanant, fermant la porte après avoir éteint la lumière. Nicolas se retrouva attaché dans le noir pendant de longues minutes. Il repensait à tout ça, espérait que Margot allait bien, qu'elle avait réussi à lui pardonner, ou au moins lui en vouloir un peu moins. Il espérait qu'il lui manquait. Il ne rêvait pas trop, cela dit. Il savait que leur histoire avait pris fin au moment où ils avaient croisé Steph et Max en sortant du restaurant. Mais il voulait lui dire qu'il faisait tout son possible pour la sortir de cet enfer.

Il fut sorti de ses pensées en entendant comme un petit bruit de moteur. Rapidement, il devina que l'écran était en train d'être levé. Une lumière assez vive était visible, venant de derrière. Mais ce qu'il vit ne l'apaisa pas. Il se mit à remuer de toutes ses forces en voyant un homme saisir les seins de Margot, entièrement nue et attachée par les poignets. Puis après l'image, vint le son :

— Docilité, douceur, et abnégation...

L'homme finit par la relâcher. Nicolas hurlait dans sa cage, mais il était clair que personne ne l'entendait. Margot ne savait pas qu'il était là. L'homme peut-être non plus. Celui-ci se dirigea vers le mur du fond et choisit un instrument avec patience. Il jeta son dévolu sur une cane en bambou et revient près de Margot :

— Comment t'appelles-tu ?

— Margot, répondit-elle en reniflant.

— Mauvaise réponse, dit l'homme calmement.

Aussitôt, il fit claquer la cane sur l'arrière des cuisses de Margot. Elle hurla, Nicolas hurla avec elle, le visage rempli de larmes. Il vit ses jambes défaillir, il la vit serrer les dents et se redresser du mieux qu'elle pouvait.

— Comment t'appelles-tu ?

— Esclave M, répondit Margot, la mort dans l'âme.

À cet instant, la porte s'ouvrit et Nicolas vit Madame Solange arriver avec une autre femme. Celle-ci pouffa de rire en voyant le pauvre Nicolas ligoté au fauteuil, et Madame Solange lui demanda avec politesse :

— Alors ? Ne suis-je pas une femme de parole ? Vous la voyez, votre femme !

Elle prit place à gauche de Nicolas, alors que l'autre femme s'assit à sa droite.

— Arrêtez ça, dit-il d'une petite voix. J'ai compris le message. Je vous promets de vous rembourser dans les plus brefs délais.

La femme à sa droite ricana, alors que l'homme, en face d'eux, caressait la vulve de Margot avec sa cane.

— Ah oui, dans les plus brefs délais ! Ça, j'y compte bien ! Pour ce qui est d'arrêter ça, je crains que ce soit impossible. Je suppose que tu as remarqué qu'ils ne peuvent ni nous voir ni nous entendre.

Puis en riant, elle se mit à crier :

— Monsieur Grimm ! Arrêtez ! Ça suffit !

Puis vers Nicolas, d'un air faussement désolé :

— Ils n'entendent rien. Je vais mieux t'expliquer le message, Nic. Ce que tu vois-là, ce n'est pas une mise en scène pour t'obliger à te presser dans ta mission. Ce n'est pas pour te faire peur. Ce que tu vois, Nic, c'est le quotidien de ta femme. Ce que tu as fait de sa vie. Parce que c'est toi, et toi seul, qui l'a mise dans cette situation. Mais tu as de la chance ! D'habitude, nous brisons les Esclaves lors de leur formation. Le temps d'un week-end. Ça nous suffit pour en faire de bonnes Esclaves dociles. Mais ta petite Margot chérie... Elle a tapé dans l'œil de Monsieur Grimm que voici. Je n'ai malheureusement pas l'occasion de suivre les Esclaves dans leur formation,

d'habitude. Alors quand il est venu me demander de la briser ici, je n'ai pas pu refuser. Et mon amie ici présente, Madame Gertrude Henry-Besnard... C'est un faux nom, hein... C'est parce que ça fait les initiales GHB. Elle adore droguer les hommes avant de les violer ! Bref ! Mon amie Gertrude, donc, n'avait jamais assisté à une telle séance. Et je n'avais jamais vu Monsieur Grimm dans cette situation non plus. D'habitude, il s'amuse avec des Esclaves déjà brisées. Là, ça va être pimenté !

Nicolas ne réussit à rien répondre. Il écoutait Madame Solange de loin, rongé par les remords, regardant ce Monsieur Grimm choisir un autre ustensile dans une armoire et poser des pinces, reliées l'une à l'autre par une chaîne, sur les tétons de sa femme qui se mit à geindre de douleur. Nicolas pouvait voir la panique dans les yeux de Margot, mais aussi sa combativité.

L'homme fit tourner une petite molette sur le côté d'une des pinces et Margot serra les dents.

— Vas-y, lui dit l'homme avec un large sourire. Résiste. Résiste contre la douleur. Résiste-moi...

Mais la pression se fit trop forte sur le téton meurtri de la femme et elle se mit à crier de douleur. L'homme relâcha aussitôt la molette, visiblement content de lui et tenta d'attraper la molette de la deuxième pince. Mais Margot se débattait comme une furie. Alors l'homme fit un petit pas en arrière et abattit la cane sur le bas du dos de Margot, avec une virulence qui fit hurler la femme, à s'en déchirer les cordes vocales.

— Docilité ! cria l'homme dans l'oreille de Margot. Docilité ! Douceur ! Abnégation ! asséna-t-il en accompagnant chaque mot d'un coup de cane sur les fesses de Margot qui finit par se laisser pendre par les poignets, le souffle court et les larmes coulant à flots.

— Ouch... fit Madame Solange près de Nicolas. On dirait qu'elle va prendre cher, ta petite femme. Tu en dis quoi, Gertrude ?

— Que c'est une petite chochette. Mais ses cris sont jolis. Ils m'excitent ! Hihi !

Elles ricanèrent en chœur alors que Monsieur Grimm attrapait Margot par les cheveux pour la redresser. Avec l'aide de la cane, il lui fit écarter les jambes, juste assez pour pouvoir y passer la main.

— Tu gardes cette position, Esclave M. Quoi qu'il arrive.

Il resta devant elle, sans un mot, puis tendit l'oreille vers elle :

— Hein ? J'ai pas entendu.

— D'accord, répondit Margot dans un sanglot.

— D'accord ? Tu crois que je t'ai demandé si t'étais d'accord, Esclave ?

Il accompagna son courroux de coups de cane sur les flancs de Margot qui se tortilla en criant, mais reprit rapidement la position demandée.

— Oui... Oui Monsieur... C'est bien compris...

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il à nouveau tout en tournant la molette de la pince sur le sein droit de Margot.

— Esclave M, Monsieur Grimm, répondit-elle en serrant les dents. Aaaaaahhhh !!!

Son cri fit retirer la main de Monsieur Grimm, satisfait.

— On commence à rentrer dans le vif du sujet. Alors dis-moi, Esclave M... Quelles sont les trois règles d'une bonne Esclave ?

— Docilité... Douceur... Abnégation... Je vous en supplie, Monsieur... Ces pinces me font horriblement mal.

— Et tu voudrais que je les retire ? demanda l'homme en jouant avec la chaîne, menaçant de tirer dessus.

— S'il vous plaît, Monsieur Grimm... Oui... Retirez-les... Je vous promets d'être docile, douce, et de faire preuve d'abnégation...

— Ouvre la bouche, Esclave.

Margot s'empressa de s'exécuter, ouvrit sa bouche le plus grand possible.

— Tire la langue.

Margot tira sa langue le plus loin possible, gémissant de douleur. Monsieur Grimm eut alors un sourire en coin, le sourire le plus malsain que Margot n'eut jamais vu, même à la télé... même dans le Silence des Agneaux ! Monsieur Grimm releva la chaîne des pinces et la posa sur sa langue.

— Si tu veux les enlever, fais-le toi-même. Je les ai posées, déjà... Et j'ai pas entendu de merci, quand j'y pense. Alors tu te démerdes, Esclave. Et fais-le en silence.

Enroulant sa langue autour de la chaîne, Margot réussit à la ser-

rer entre ses dents. Déjà, les pinces relevaient ses seins et tiraient sur ses tétons. Elle gardait les mâchoires serrées, geignait de douleur, pleurait encore, et ferma les yeux pour se donner du courage. Elle baissa un peu la tête, puis la releva le plus possible d'un coup sec.

De son fauteuil, Nicolas vit le visage de sa femme devenir rouge, tirer sur le violet. Ses yeux exorbités menaçaient de se faire expulser comme des bouchons de champagne. Même les deux femmes à ses côtés regardaient cette scène avec une certaine compassion. Nicolas releva même une forme d'admiration dans sa voisine de droite.

— Elle l'a fait, lâcha-t-elle comme pour elle-même, juste avant que Margot n'ouvre la bouche pour hurler de toute son âme.

Elle se laissa tomber, retenue par les poignets, cria encore, pleura, supplia que ça s'arrête... Mais Monsieur Grimm lui intima de reprendre la position. Une fois... deux fois... puis Margot s'exécuta.

Nicolas n'en pouvait plus. Il baissa la tête et ferma les yeux, pour pleurer avec elle. Mais Madame Solange ne le laissa pas s'en tirer à si bon compte.

— Regarde-la, Nic. Regarde bien ce que tu as fait d'elle. Mais surtout, Nic... Je veux que tu voies comment cette soirée va se terminer.

— Comment t'appelles-tu ? relança Monsieur Grimm.

— Esclave M, Monsieur, répondit Margot d'une voix lasse.

— La Trinité d'une Esclave ?

— Docilité... Douceur... Abnégation...

— Est-ce qu'une esclave docile se fait demander deux fois de reprendre la position ?

— Non, Monsieur Grimm... Veuillez m'excuser, cela ne se reproduira plus.

Arrivé devant elle, il lui sourit de ce sourire qui lui faisait froid dans le dos et une brûlure intense partit d'entre ses jambes. La cane n'avait qu'à peine percé l'air avant de s'aplatir sur ses lèvres, mais il savait, apparemment, d'un simple geste du poignet, faire claquer l'objet d'une façon des plus cinglantes. Margot se tordit de douleur, sentit la peau de ses poignets se déchirer, cria à nouveau, puis se redressa, reprit la position, regardant le miroir sans même se voir.

La vue floue, elle commençait à ne plus savoir où elle en était, ni qui elle était.

— Bien... fit Monsieur Grimm en s'approchant d'elle, posant une main sur son épaule. C'est très bien ce que tu viens de faire là. Je te félicite.

Sa main passa dans sa nuque et il serra contre lui. Elle posa sa tête sur son torse et les larmes coulèrent d'elles-mêmes.

— Tu promets de t'améliorer, Esclave M ?

— Oui, Monsieur Grimm, je vous le promets.

L'odeur de l'homme avait quelque chose de réconfortant pour elle. Il sentait un mélange de parfum et de sueur, le tout musqué comme elle aimait, et sa force, le ton de sa voix, lui donnaient un sentiment de sécurité.

— Connais-tu une Margot, Esclave M ?

— Non, Monsieur Grimm. Je suis Esclave M.

— Seras-tu docile avec moi ?

— Je vous le promets, Monsieur.

— Et avec tous les amis de Madame Solange et Madame Solange elle-même ?

— Avec tout le monde, Monsieur Grimm.

— Que ferais-tu si, dans la rue, un homme ou une femme te demandait de ramasser son portefeuille qu'il vient de laisser tomber par terre ?

— Je... Je ne comprends pas, Monsieur Grimm.

Margot releva la tête vers lui et regretta aussitôt. Il avait ce sourire malsain qui lui rappela qu'elle n'était aucunement en sécurité dans ses bras.

— Tu dois comprendre que tu es notre Esclave. Mais pas uniquement ici. Si je te croise dehors, tu m'obéis de la même manière. Parce que si tu ne le faisais pas, qu'est-ce que tu crois que je ferais, une fois arrivé ici ? Me venger. Esclave n'est pas un vain mot. Et sais-tu pourquoi nous portons des masques, ici ? Pour que les Esclaves ne puissent pas nous reconnaître. Alors à partir de demain, Esclave M, tu repartiras dans ton monde avec une chose en tête : n'importe qui que tu croises dans la rue, à ton travail, même parmi tes amis, tout le monde est potentiellement quelqu'un

qui est invité ici, et tu lui dois donc obéissance. Alors je te réitère ma question : que ferais-tu si un homme ou une femme, dans la rue, te demandait de ramasser son portefeuille par terre ?

— Je... Je le ramasserais, Monsieur Grimm.

Puis elle sanglota dans ses pectoraux, et il la serra contre lui en lui tapotant doucement le dos.

— Il est balaise, hein ? lança Madame Solange à Gertrude.

— J'avoue ! répondit-elle en ricanant.

— Tu vois, Nic ? Tu vois dans quel genre de merde tu l'as mise ? Mais rassure-toi... Elle sera une formidable esclave. Elle l'est déjà, en fait ! C'est un peu comme si... comme si... Tiens ! Un peu comme si tu nous avais préparé le travail !

Les deux femmes ricanèrent ensemble, d'autant plus que Nicolas se mettait à pleurer à chaudes larmes, alors que Monsieur Grimm détachait presque tendrement Margot.

— Maintenant, nous allons parler douceur, fit-il en la dirigeant vers un mur où il l'attacha à nouveau à des menottes, mais cette fois à genoux.

— Non... fit lamentablement Nicolas en voyant l'homme ouvrir son pantalon et en sortir un membre déjà tendu aux proportions dignes d'un étalon. Non, non, pas ça...

Il ferma les yeux, baissa la tête, mais Madame Solange se leva pour passer derrière lui. Elle lui releva la tête et de ses doigts, releva difficilement ses paupières.

— Oh que si, Nic...

Et sans même que Monsieur Grimm ait besoin de dire quoi que ce soit, Margot ouvrait la bouche, et accueillait le sexe de son tortionnaire. Elle se mit à aller et venir, sans broncher, doucement. Elle le suçait presque comme si elle aimait ça. Lorsqu'elle reprenait son souffle, elle lui léchait le gland. Nicolas crut devenir fou lorsqu'il la vit même utiliser sa technique d'enrouler sa langue autour de son gland, chose qui le rendait fou de désir, lui, et qu'il lui avait appris à faire.

L'homme grognait de plaisir, et caressa les cheveux de l'esclave à ses pieds. De quelques mouvements de reins, il força Margot à l'avalier toujours un peu plus. Nicolas vit sa femme commencer

à baver, prendre sa respiration en rythme avec les va-et-vient de l'homme qui lui imposait les gorges profondes les unes après les autres.

— Alors, Esclave M ? On aime ça, les grosses bites ? lança-t-il en lui tirant les cheveux pour qu'elle relève la tête vers lui.

— Oui, Monsieur Grimm, répondit-elle presque sans hésitation. Votre grosse queue est délicieuse.

Nicolas crut mourir. Combien de fois n'avait-il pas rêvé qu'elle lui parle ainsi ? Mais à cet instant, cela n'avait rien d'excitant. Madame Solange lui maintenait les yeux ouverts, et c'est ainsi qu'il put voir sa voisine de droite commencer à se caresser.

— Elle est douée, la petite garce, lança-t-elle pour Nicolas. C'est pas juste qu'elle soit la seule à bouffer de la queue.

Nicolas détourna le regard de sa femme qui se faisait baiser la bouche à grands bruits de succion et haut-le-cœur, pour regarder, apeuré, Madame Gertrude, une main sous sa jupe, et l'autre venant glisser sur l'entre-jambe de Nicolas.

— Ah non ! protesta Madame Solange. Je ne te laisserais pas te souiller sur un tel déchet ! Tu peux choisir qui tu veux parmi mes hommes. J'en connais pas un seul qui te dirait non.

— Et si j'aimais qu'on me dise non ? ricana Gertrude tout en retirant tout de même sa main.

— Ça, je le sais, Gertrude. Mais les seuls hommes que j'ai à te proposer, ce sont ceux payants, de l'autre côté. Et ils ne disent pas souvent non, non plus !

Elles furent interrompues par Monsieur Grimm qui laissa un instant à Margot pour reprendre son souffle, au bord du vomissement.

— Merci Monsieur Grimm, réussit-elle à prononcer avant de tousser et cracher sur le sol la bave en surplus qui de toute façon coulait abondamment.

— Tu vas me nettoyer ça, Esclave. On va recevoir des invités, pour l'abnégation.

Margot lui lança un regard d'incompréhension alors qu'il refermait difficilement son pantalon pour se diriger vers la porte. Avant de l'ouvrir, il lui désigna de l'index la bave au sol et lorsqu'il dis-

parut, Margot grimaça en comprenant. Elle se pencha du mieux qu'elle put et lécha le sol, ravalant sa salive de façon à ce qu'il n'y ait plus rien.

Lorsque la porte se rouvrit, elle n'avait pas tout à fait fini. Elle compta huit personnes, en plus de Monsieur Grimm : cinq hommes et quatre femmes.

— Un gang bang ! s'exclama Gertrude. Je crois que je vais attendre un peu, finalement.

Monsieur Grimm attrapa un cheval d'arçon et le plaça au milieu de la pièce. Puis il vint détacher Margot et la fit rejoindre l'objet à petits coups de cane sur les fesses qui lui firent lâcher de petits cris aigus qui amusèrent la galerie. Enfin, il l'installa, allongée dessus, face au miroir, et alla chercher des cordes. À l'aide de celles-ci, il la ligota au cheval, au niveau du ventre, des bras et des jambes, repliées sur elles-mêmes pour que la position soit la moins confortable possible.

Après ces longues de minutes de répit pour Margot et Nicolas, Monsieur Grimm la parole :

— Faites comprendre à cette empotée à quoi sert une esclave.

Tout le monde se mit à rire. Déjà, les mains se mirent en action. Ses seins qui pendaient de chaque côté du cheval furent assaillis, caressés, claqués, tirés. Sa croupe fut rapidement remplie de doigts qui la fouillaient. Une femme, pourtant, passa devant, un ustensile en main. Elle lui sourit derrière son masque et lui installa un gag anneau, qui l'obligeait à garder la bouche ouverte.

— Comme ça, tu fais vraiment garage à bites, lui dit-elle, avant de disparaître dans son dos, avec les autres.

Margot commençait à gémir de plaisir, tout en bavant déjà. Elle sentit quelque chose de nouveau la pénétrer et crut d'abord à un sexe, mais lorsqu'il se mit à vibrer, elle se crispa et rua sur le cheval, comme pour tenter de s'en défaire. Aussitôt, elle sentit une décharge électrique lui traverser le corps, qui partit de ses fesses. Elle cria comme elle put et vit le visage masqué et souriant de Monsieur Grimm apparaître devant elle :

— À chaque erreur, une petite décharge... Ou juste pour le plaisir.

Ce disant, il appuya le bout de sa baguette sous le menton de Margot et elle fut de nouveau traversée par une décharge. Le vibro en elle allait et venait, et elle sentait, bien malgré elle, la cyprine affluer et lubrifier le jouet.

Un homme passa devant elle, le sexe à l'air, déjà bandé. Il attrapa les cheveux de Margot sans un mot et enfonça sa queue dans sa bouche, puis sa gorge. Les haut-le-cœur reprirent de plus belle. Derrière elle, Monsieur Grimm s'amusait avec son engin et lui faisait ressentir des décharges qui, sans le gag, lui auraient fait serrer les dents sur le sexe de l'homme. Mais grâce à l'anneau, il continuait d'aller et venir, râlant de plaisir. Le vibro fut enfoncé dans son cul, sans ménagement, puis mit sur la plus grande puissance. Pendant ce temps, un autre sexe la pénétrait avec virulence.

Respirer. Il fallait juste penser à respirer. N'être plus qu'un bout de viande dans lequel ils allaient déverser leur plaisir. Le cheval remuait sous les assauts de l'homme qui la pilonnait, la bile lui montait à la gorge, mais elle respirait, pour l'instant. Comme de loin, elle vit Monsieur Grimm poser une main sur l'épaule de l'homme qui lui baisait la bouche et il se retira docilement.

— Il faut qu'elle reste consciente, lui précisa la marmule.

Puis il se baissa vers elle :

— Comment t'appelles-tu ?

— E... clave... M...

— La Trinité de l'Esclave ?

— -O-i... -ité... -Ou... -eur... A-... né... -ation...

— Et de l'endurance... Je suis sûr que tu es de celles qui sont endurantes...

Elle vit un clin d'œil derrière le masque de l'homme et eut comme un sentiment de déjà-vu. Mais lorsqu'il repartit rejoindre ses amis, Margot se retrouva face au miroir. Elle se voyait, vulgairement attachée, les cheveux en bataille, les joues écarlates, les yeux tout aussi rouges d'avoir tant pleuré, et la bouche ridiculement grande ouverte par le gag. Elle se trouva pitoyable et eut envie de pleurer à nouveau. Puis elle vit le groupe derrière elle. L'homme était aussi rouge qu'elle. Lui semblait ne pas être gêné d'être reconnu, car il ne portait qu'un fin masque sur les yeux. Il embrassait

goulument une femme tout en pilonnant le sexe de Margot. Deux femmes jouaient avec le gode dans son anus et ses fesses, alternant caresses et claques. Les deux autres branlaient et suçaient les quatre autres hommes.

De son côté du miroir, Nicolas n'était plus que l'ombre de lui-même. Il ne voulait pas regarder ça, mais Madame Solange l'y obligeait, et lorsqu'il croisa le regard de sa femme, il ne put s'en détacher. De son point de vue, c'était comme si elle le regardait, alors qu'il savait très bien qu'elle ne le voyait pas. Ce qu'il vit, dans ce regard, ne lui plut pas du tout. Il vit d'abord la peur, le dégoût, même. Le dégoût d'elle-même pour elle-même. Puis, petit à petit, le tout se changea. Une sorte de fascination. Elle balançait ses yeux de gauche à droite, scrutait, tout en recevant des coups de boutoir de plus en plus violents. Puis une femme commença à se déplacer vers l'avant de Margot, la jupe relevée, prête à lui présenter sa foufoune abondante bien que joliment entretenue. C'est à cette dernière seconde, avant que le visage de Margot ne disparaisse derrière cette femme que Nicolas comprit à quel point il l'avait perdue, car il l'avait souvent vu ce regard, mais dans bien d'autres circonstances : la détermination.

Margot tendit la langue et se mit à lécher difficilement la chatte poilue offerte. La femme lui retira le gag et dès que Margot put bouger les mâchoires, elle plaqua ses lèvres sur l'énorme clitoris de la femme et le suçait avec enthousiasme. Elle jouit en un rien de temps, et Margot la suivit, se laissant aller aux sensations que l'homme et le vibro lui offraient. Presque aussitôt, elle sentit une giclée en elle. Dans un râle profond, l'homme se vida les bourses et se retira d'elle.

La femme qui venait de jouir sur la bouche de Margot prit le temps d'un langoureux baiser pour la remercier.

— Merci Madame, lui dit Margot. Merci Monsieur pour votre sperme si chaud, dit-elle plus fort presque à la surprise générale.

Margot était déterminée, décidée. Si elle devait finir esclave, elle serait la meilleure des Esclaves ! C'était comme lui avait dit son père, alors qu'elle s'était inscrite à un club de gym et qu'elle stressait à cause de la première compétition : « Maintenant que tu y es, ma

filles, et que tu ne peux plus te débiter, sois la meilleure ! Mets-en leur plein la vue ! »

Nicolas regarda les hommes passer les uns après les autres, baisant sa femme par tous les trous. Il la vit sucer des queues et des clitoris avec envie, il l'entendit réclamer du foutre sur sa gueule, remercier Monsieur Grimm à chaque décharge électrique, à chaque jouissance, à chaque claquée... Comme si la douleur était devenue aussi plaisante qu'un coup de bite.

Il vit sa femme perdre ses forces, recevoir avec juste assez de volonté pour parler, prononcer quelques mots de remerciements. Les gens sortaient, d'autres entraient. Certaines femmes avaient porté un gode-ceinture et avaient démonté la croupe de Margot comme si de rien n'était.

À la fin, il ne restait plus que Monsieur Grimm. Il la détacha et l'assit dans un fauteuil. Il avait été obligé de la porter. Puis il se branla devant elle. Il cracha son sperme sur ses seins et sortit de la pièce, en ne prononçant qu'un seul mot avant de fermer la porte :

— Félicitations.

Puis Margot resta seule, affalée sur son fauteuil, dans l'incapacité de bouger, en sueur, souillée de la tête aux pieds. Elle laissa sa tête tomber sur le côté et se vit à nouveau dans le miroir. Elle se scruta sans réaction apparente, puis finit par ricaner et murmurer :

— Putain, ma belle... Ça, c'est ce qu'on appelle prendre cher !

Elle avait mal partout sur et en elle. Mais elle se redressa pourtant d'un bond en voyant le miroir bouger. Celui-ci se leva, assez rapidement. Elle reconnut d'abord la robe de Madame Solange, qui semblait accompagnée d'une autre femme et d'un homme, tous debout derrière le miroir. Lorsqu'elle vit l'homme se baisser et passer sous le miroir qui montait encore pour venir la rejoindre, Margot se crispa.

Nicolas pleurait, avançait doucement, à tâtons, mais aurait voulu lui sauter dessus, la toucher, l'embrasser, la serrer contre lui et lui promettre que tout était fini, qu'ils allaient rentrer à la maison et reprendre leur vie. Mais il ne fit rien de tout ça. Il resta bloqué à deux mètres d'elle par le regard qu'elle lui renvoyait.

— Margot, geignit-il en tomba à genoux devant elle. Je... Je suis tellement désolé... Je t'en prie...

Et Margot trouva, Dieu seul sait où, la force de se mettre debout. Il fallait, à cet instant, lui montrer qui était le plus fort des deux, qui était une sous-merde pleurnicharde et qui était solide comme un roc. Elle s'avança vers lui, flageolante, la peau striée, parfois bleuie par les coups. Il releva un visage pitoyable vers elle et elle lui cracha dessus, avant d'aller rejoindre Madame Solange derrière le miroir. Elle poussa l'opiniâtreté à ouvrir elle-même la porte pour laisser passer Madame Solange et Madame Gertrude avant de la refermer.

Elle s'écroula aussitôt la porte fermée. Mais à sa grande surprise, Madame Solange la rattrapa et lui offrit un regard plein de compassion. Elle la remit debout et lui offrit son épaule pour la soutenir :

— Tu as été grandiose, Esclave M. Vraiment. Viens, je t'emmène à ta chambre. Thierry, fous-moi ce moins qu'esclave dehors et ensuite, occupe-toi de Gertrude. Elle n'en peut plus, là.

— Bien Madame, répondit Thierry en disparaissant dans la pièce pour aller chercher Nicolas.

Arrivée dans sa chambre, Margot comprit que la soirée n'était pas terminée et que ça n'avait peut-être pas duré aussi longtemps qu'elle l'aurait cru. Sinon, Géraldine aurait été là à l'attendre. Madame Solange l'allongea dans son lit et Margot s'endormit aussitôt.

4. *Esclave d'un jour...*

Margot s'était vite rendu compte que le mot était passé parmi les invités : laisser Esclave M se remettre de sa soirée dans la salle Latex. Pendant trois soirs d'affilée, elle n'avait été que très peu sollicitée, et très peu torturée. Quelques claques, quelques fessées, plutôt pour la forme, et une seule jouissance. Après la troisième soirée ainsi, Margot vint trouver Géraldine dans son lit. Elle aimait la chaleur et la douceur de son corps contre le sien. Et elles discutaient. Principalement de leur vie en-dehors, de leur vie d'avant Madame Solange. Mais ce soir, Margot semblait encore plus inquiète que d'habitude :

— Tu sais ce qui se passerait si les invités de Madame Solange se lassaient de moi ?

— Tu finirais de l'autre côté, comme une catin. Tu bosserais jour et nuit pour elle, à te faire baiser, à sucer des bites entre deux repas. Crois-moi, on est du bon côté, ici... Mais ça ne risque pas de t'arriver, Margot. Vue ta performance de l'autre soir...

— Mais ça fait trois soirs... Et... Monsieur Grimm était là ce soir, et même lui ne m'a mis qu'un doigt, vite fait, sous prétexte que je ne mouillais pas assez.

Géraldine se mit à rire et se retourna pour approcher son visage de celui de Margot, pour deviner son regard malgré l'obscurité.

— On dirait que ça te manque !

— Non ! s'exclama Margot en rougissant pourtant. Non... C'est juste que je me doute que ça pourrait être encore pire. Madame

Solange me fait peur et je crains que si je ne lui plais plus, ma vie pourrait être encore plus horrible.

— Et ce serait le cas, lui répondit Géraldine en lui caressant la joue avec douceur. Mais crois-moi, elle t'a plus qu'à la bonne. Je suis sûre que tu n'étais pas encore arrivée à ta chambre que la rumeur courait déjà dans la soirée de comment tu avais tenu tête à Nicolas... Et ce, malgré le traitement de Monsieur Grimm en personne ! Tu es la plus respectée des esclaves de Madame Solange, Margot. Tu n'as pas à t'en faire.

Ce disant, Géraldine avait fait courir sa main sur le corps de Margot. Elle lui caressait à présent le pubis tout lisse et sentait son amie de chambrée se tendre légèrement, retenir son souffle.

— Mais si tu as envie de jouir, je peux m'en occuper...

Margot ne put résister à ce doigt qui vint appuyer cette phrase sur son clitoris. Elle ne répondit rien, posa simplement ses lèvres sur celles de Géraldine. Elles devaient être discrètes. Si Valérie les entendait et débarquait, elles seraient bonnes pour un week-end de "remise à niveau" à la campagne. Alors sans bouger, Géraldine enfonça deux doigts dans le ventre de Margot. De l'autre main, elle plongea la tête blonde dans ses seins généreux, quitte à l'étouffer légèrement. Ses gémissements seraient efficacement contenus.

Rapidement, ses doigts trouvèrent le point le plus sensible de son amie, et elle s'acharna dessus, la serrant fort contre elle. La bougresse ne se gênait pas pour lécher et sucer ses seins, ce qui entraînait très rapidement chez Géraldine une humidité des plus tropicales.

Elle pouvait sentir Margot dégoûliner littéralement sur ses draps. La coquine avait beau nier de vive voix, son corps ne mentait pas, lui : jouir lui avait manqué ! Les petits mouvements saccadés de son bassin qui accompagnaient les profondes caresses de Géraldine la firent basculer rapidement dans l'orgasme. Un orgasme presque douloureux, tellement il fallait l'endiguer. Douleur que ressentit aussi Géraldine, car sa co-esclave lui mordait le sein pour ne pas se faire entendre.

— J'espère que tu ne me laisseras pas de marque, lui dit-elle en ricanant, tout en goûtant ses doigts enduits de cyprine.

Margot se surprit, le lendemain, à avoir dormi comme un loir. Peut-être commençait-elle à s'habituer à ces lits sommaires, peut-être même commençait-elle à se faire à cette situation complètement folle. À cette idée, elle eut un moment de panique. Mais elle n'eut pas loisir de s'enfoncer dans ce genre d'idées noires. Valérie ouvrit la porte et leur intima de se préparer. Margot devait prendre une douche et se préparer pour sa journée de travail. Cerise sur le gâteau, elle avait rendez-vous le midi dans une brasserie avec une amie. Elle avait failli refuser. Il y aurait forcément des questions. « Alors dis-moi ? Ça fait un moment qu'on ne s'est pas vues ! Tout va bien dans ta vie ? » Oui, tout va bien. Grâce à Nicolas, je suis devenue esclave sexuelle. Tous les soirs, je me fais peloter, doigter, gifler. J'ai même été la principale intéressée d'un gang-bang en règle, je suis en train de tomber amoureuse de ma copine de chambrée, esclave elle aussi, et je vais quitter Nicolas. Ce qui fera que je ne serai plus qu'une esclave. Mais tu sais quoi ? Ça va plutôt pas mal !

Oui, elle aurait peut-être dû refuser ce déjeuner, parce qu'elle allait devoir mentir à l'une de ses meilleures amies de sa vie d'avant. Mais au ton de sa voix, Brigitte ne lui avait pas donné le choix. Elle allait sûrement lui annoncer quelque chose de très excitant. L'adoption qu'ils attendaient tant, à tous les coups. Margot aurait bien aimé annoncer un événement de ce genre à une amie... Un bébé. Mais maintenant, Valérie s'assurait que cela ne soit pas possible. Chaque jour, distribution de pilule. Pour celles qui avaient opté pour le stérilet, comme Margot déjà avant de tomber ici, elle s'assurait qu'il était toujours bien en place. Une humiliation de plus dont Valérie se délectait ouvertement.

Avant de quitter ce lieu pour la journée, Margot fut appelée dans le bureau de Madame Solange.

— Ce soir, lui dit-elle sans préambule, je lèverai ta période de repos. Attends-toi à ce que ce soit explosif ! Beaucoup n'attendent que ça. Tu porteras donc ça.

Elle désigna, sur un coin de son bureau, un petit coffret que Margot saisit pour l'ouvrir. Ses traits tombèrent, son visage blêmit en voyant le contenu : deux pinces à tétons (légèrement remboursées pour ne pas être trop douloureux) et un plug anal. Sur celui-ci,

elle pouvait voir une lettre gravée : M. Madame Solange l'avait-elle fait faire pour elle ?

— Merci Madame Solange, dit-elle timidement en reposant le coffret sur le bureau.

— Prends-le avec toi. Tu porteras le plug sur ta pause déjeuner pour t'habituer à marcher avec. Je ne voudrais pas que ton service s'en retrouve diminué. Et crois-moi... Je saurai si tu ne l'as pas fait.

— Bien, Ma... Bien Madame Solange.

Margot pensait déjà à ce déjeuner avec Brigitte. Non seulement elle allait devoir lui mentir, mais en plus elle allait devoir faire en sorte qu'elle ne remarque rien. Que personne ne remarque rien.

— Et aussi ! Chose promise !

Avec un grand sourire, Madame Solange poussa vers elle un dossier rempli de papiers.

— Les papiers du divorce. À ton avantage, cela va sans dire. Et crois-moi, ta lopette de mari signera sans faire d'histoire. Si son avocat ne fait pas de zèle, non seulement toute cette histoire passera pour un divorce parmi tant d'autres, mais en plus, tu devrais ne plus avoir besoin de travailler. S'il respecte les termes du contrat. Et tu peux être certaine que tant que tu seras sous mon aile, il les respectera, ajouta-t-elle avec un de ses sourires qui faisaient frissonner Margot.

La belle et jeune blonde n'était pas dupe. Elle savait qu'en la libérant de son mari, elle refermait encore ses griffes sur elle.

— Prends-les avec toi, ce ne sont que des copies, si tu veux les lire. Enfin, si tu y comprends quelque chose, parce que tu sais, le jargon législatif... Ton futur ex-mari sera là ce soir. Apparemment, te voir dans la salle Latex l'a bien motivé et il devrait en arriver à la moitié de ce qu'il doit nous rembourser. Tu rentreras donc une heure plus tôt, pour qu'on en profite pour signer les papiers. Au travail, tu demanderas ton après-midi de demain. Toutes tes affaires encore chez lui seront rapatriées dans un de nos box, ici. Le temps que tu trouves un nouveau logement, bien sûr. Et si tu continues à être une bonne Esclave, la location du box sera gratuite. Tu m'as vraiment fait plaisir l'autre jour...

Margot était entre deux eaux. D'un côté, elle était pleine de gratitude pour cette femme qui allait faire de cette étape si pénible une

simple formalité. D'un autre, elle sentait qu'elle glissait d'un statut d'esclave sexuelle à esclave tout court. Et le pire, dans tout ça, c'est qu'elle n'aurait su dire, sur l'instant, si elle en était effrayée ou heureuse.

— Je vous remercie, Madame Solange. Vous...

Mais elle fut interrompue par un geste de la main de Madame Solange, déjà replongée dans ses papiers, qui lui intimait de vider les lieux. Elle se pressa pour ne pas arriver en retard au travail. Toute la matinée fut comme un rêve. Ou plutôt comme un film, vu de l'extérieur, sans se rendre compte que l'on est soi-même acteur de ce moment. Et pourtant, c'était bien elle qui souriait aux clientes, qui leur conseillait de quoi mettre leurs formes en valeur... Et qui fit la meilleure matinée de vente depuis un mois, toutes vendeuses confondues. Margot aimait son métier. Elle aimait et avait toujours aimé le contact avec les gens. Elle aimait que son travail serve à aider d'autres femmes à se sentir aussi femme qu'elle. Elle aimait aussi qu'elles se confient à elle. On dit qu'il est souvent plus facile de se confier à un inconnu. C'est d'autant plus vrai lorsqu'on laisse cette inconnue entrer dans la cabine d'essayage alors que l'on est en sous-vêtements. « Je vous ai trouvé ça ! C'est dans votre budget, et vos jambes seront mises en valeur. Tenez, essayez-la avec ces talons. Je vous prête les miens, on doit faire à peu près la même pointure. »

Alors que les portes allaient bientôt fermer pour la pause de midi, le retour à la réalité fut brutal. Margot vit Valérie entrer dans le magasin et se dirigea vers elle avec un grand sourire. Décontenancée, Margot joua le jeu de la cliente de dernière minute. Valérie choisit deux robes de soirée qu'elle alla essayer en cabine. Juste avant de s'y rendre, elle souffla à Margot :

— Va chercher ton plug et rejoins-moi dans la cabine. Madame Solange veut s'assurer qu'il soit bien inséré.

Margot ne répondit rien. Elle baissa les yeux en signe de soumission et se dirigea vers l'arrière-boutique. Tremblant de peur, elle plongea les mains dans son sac et ouvrit le plus discrètement possible le coffret pour en sortir le plug, qu'elle coinça rapidement dans sa ceinture pour ne pas être remarquée.

Elle revint vers les cabines, vit qu'une nouvelle cliente était elle aussi arrivée et demanda à Valérie :

— Tout se passe bien, Madame ?

— Je n'arrive pas à fermer la fermeture, vous pouvez m'aider ?

Margot entra dans la cabine. Valérie n'avait même pas pris la peine d'essayer une des robes. D'un geste autoritaire du doigt, elle intima à Margot de se retourner et de lui donner le plug. Celle-ci s'exécuta. Elle défit les boutons de son pantalon et le baissa en se penchant légèrement en avant, pendant que Valérie imbibait le jouet de salive.

Elle serra les dents violemment pour ne pas gémir le temps de l'insertion. Valérie prenait tout son temps, tout en caressant les lèvres humides de sa fente. Lorsqu'il fut en place, Valérie reprit à voix assez forte pour être sûre d'être entendue des autres non loin :

— Je ne sais pas... Il est bientôt midi, vous allez fermer. Je repasserai à l'ouverture pour me décider.

— Bien Madame, répondit Margot du mieux qu'elle put.

Puis elle sortit. Le souffle court, l'anus en feu, le sexe trempé. Chaque pas lui donnait l'impression que le jouet allait tomber dans sa culotte. Lorsqu'elle s'arrêtait, elle sentait encore plus intensément la manière dont le plug la remplissait. Mais elle devait faire bonne figure, alors pour passer devant les collègues et aller récupérer ses affaires, elle prit une grande inspiration et se lança. Le dos légèrement raide, malgré ses jambes flageolantes, son visage cramoisi de honte, elle marcha presque normalement, sourit à ses collègues qui partaient déjà. Elle ne vit même pas Valérie repartir en ricanant, et passa dans l'arrière-boutique, prit sa veste et son sac et sortit le plus vite possible dans la rue. Pas de collègues. Tant mieux. Elle allait avoir tout le trajet pour s'habituer à cette présence en elle.

Les cent premiers mètres furent une torture. Tous les dix mètres, peut-être moins, elle faisait semblant de s'arrêter pour regarder une vitrine, son portable, ou même le ciel. Peu importait, tant qu'elle arrêtait de marcher, tant que le jouet en elle lui laissait une petite pause. Et malgré la gêne, malgré la honte, elle sentait son entre-jambe brûler, couler, elle sentait le plaisir.

Sachant que Brigitte serait en retard (c'était sa marque de fabrique) malgré qu'elle habite tout près de la brasserie, Margot décida finalement de ne pas prendre le bus. Madame Solange avait

raison sur un point : il était hors de question que son service soit une catastrophe ce soir à cause de ce plug. Le kilomètre et demi qui la séparait de la brasserie fut une véritable torture. Sauf peut-être la fin. Sa culotte collait à ses lèvres, elle sentait sa cyprine couler et baissait régulièrement le regard pour vérifier qu'aucune tâche ne se formait. C'était une sensation étrange. Le plug la maintenait dans un état d'excitation élevé sans jamais risquer de jouir. Enfin... Peut-être qu'heureusement que la belle Géraldine s'était occupée d'elle la veille !

Brigitte lui fit coucou en se levant de la table lorsqu'elle entra dans la brasserie bondée. Elle lui fit la bise avec un entrain qui fit sourire Margot. Peut-être que ce moment allait lui faire du bien, finalement. Retrouver, juste l'espace d'un déjeuner, sa vie d'avant. Les fesses un peu plus remplies qu'avant, juste. Elle s'assit délicatement et sentit que ce moment allait être long. Elle déglutit difficilement et tenta au mieux de ne pas montrer sa gêne. Il lui fallut s'asseoir sur une seule fesse, l'autre à peine posée sur la chaise, la colonne vertébrale se tordant pour paraître être droite. La position était difficile, inconfortable, mais bien moins que de s'asseoir sur le plug.

Brigitte ne passa par quatre chemins :

— Je suis enceinte, Margot ! Je suis trop heureuse !

— Enceinte ? Mais... Je croyais...

— Marc a finalement accepté de passer par un donneur !

— Oh ! Tu as eu une insémination ? Comme...

Brigitte rougit et baissa de dix tons, en se penchant vers son amie pour être sûre de ne pas être entendue.

— Plutôt une saillie, en fait. Il voulait choisir lui-même le donneur.

— T'es en train de me dire qu'il t'a laissé coucher avec un mec qu'il a lui-même choisi, pour qu'il te mette en cloque à sa place ?

— Cinq fois, fit Brigitte avant d'exploser de rire.

Elle fut rapidement suivie par Margot. Brigitte et Marc avaient toujours eu ce petit grain de folie qui lui plaisait tant, qui faisait qu'ils étaient une véritable bouffée d'air frais dans ce milieu bourgeois officiellement coincé du cul. Officiellement, car il semblait,

depuis quelques temps, que dans les coulisses, les bourgeois étaient moins catholiques qu'il n'y paraissait !

Margot eut le droit à tous les détails croustillants : Marc avait repéré un homme, qui plaisait physiquement à Brigitte. Ils l'avaient rencontré à trois reprises, soi-disant pour un projet en commun. Xavier (c'était ainsi qu'il s'appelait) était comptable. La première fois avait été un dîner d'affaire tout ce qu'il y avait de plus strict. Le courant était très bien passé. Alors Marc l'avait rappelé et lui avait parlé de leur véritable projet. Xavier avait mis un mois avant de les rappeler, mais il était d'accord d'en parler. Au deuxième rendez-vous, ils avaient tous posé leurs conditions. Il allait sans dire qu'une rémunération serait offerte au futur donneur. Largement de quoi concrétiser son projet de maison d'édition qu'il avait depuis son adolescence. Il n'aurait jamais à devenir expert-comptable, même s'il avait déjà entamé sa première année de stage pour le devenir. Et puis il pourrait retourner dans son sud natal. La distance qu'il mettrait alors entre eux allait à tout le monde. Jamais Xavier ne pourrait avoir aucun droit sur cet enfant qui serait celui de Brigitte et Marc. Ce dernier ne voulait pas être présent pendant l'acte. Mais Brigitte raconta à Margot que finalement, il avait changé d'avis après la deuxième fois. La troisième et quatrième fois, il avait été présent. Il avait regardé sa femme se faire prendre par un autre. La cinquième, il avait même participé. Les yeux humides d'émotion, Brigitte dit même à son amie que pour elle, il n'y avait aucun doute : c'était cette cinquième fois qui avait marché.

Margot n'en revenait pas ! Au point qu'elle en oubliait tout le reste, même le plug dans son fondement. Elle se surprit elle-même à se retrouver assise sur ses deux fesses sans ressentir de gêne, tellement elle était absorbée par l'histoire de Brigitte. La première fois, revenir à la maison après avoir couché avec un autre. Elle avait ressenti de la honte et avait l'impression de l'avoir trompé. Parce qu'elle avait joui. Il fallait dire que Xavier était un amant des plus attentifs qui avait très bien su mêler l'utile à l'agréable. Marc l'avait rassurée, lui avait même fait l'amour (quel homme, tout de même ! se disait Margot). La troisième fois, il l'avait accompagnée un peu parce qu'il ne voulait pas qu'elle culpabilise encore. Il était resté

dans la pièce d'à côté, mais n'avait pu s'empêcher de regarder finalement. La quatrième, il était assis près du lit tout du long, et Brigitte avait pu voir dans ses yeux et son corps son excitation. Et la dernière fois, c'est Xavier qui lui avait proposé de s'approcher. Ils avaient fait l'amour à trois.

— Je me suis tapé deux mecs à la fois, lança, encore toute excitée, Brigitte à son amie. Et quand je dis à la fois, c'est pas une image, rajouta-t-elle en ricanant, malicieuse comme elle savait être.

Qu'elle avait de la chance, cette Brigitte. Non pas pour les deux gars en même temps. Sur ce terrain, Margot avait une certaine longueur d'avance depuis quelques jours. Mais elle avait de la chance de vivre ça de cette manière. Peut-être qu'un jour, Brigitte se ferait prendre en gang-bang, avec son mari qui regarde la scène... peut-être même derrière un miroir. Mais ce serait leur choix, et ils en reparleraient, s'en souviendraient avec plaisir, et non avec honte.

Brigitte, qui connaissait bien Margot, ne passa pas à côté de ce sourire qui retomba une seconde :

— Ça va, toi, ma belle ? lui demanda-t-elle en prenant sa main dans la sienne par-dessus la table.

— Je vais divorcer, lui répondit Margot de but en blanc.

C'était la seule chose qu'elle avait trouvé à dire pour ne pas lui mentir sur toute la ligne.

— Oh non... Et moi qui... Avec toutes mes histoires, là... Je suis désolée, Margot !

— Non, Brigitte. Ne t'excuse pas d'être heureuse. Ne t'excuse jamais de l'être. Nicolas et moi, c'est fini. Simplement prononcer son nom me file la gerbe. Je préfère largement écouter tes histoires abracadabrantes de cul que de penser à lui.

Elle fut interrompue par un couple d'un certain âge (dans les soixante, soixante-cinq pour l'homme, peut-être cinquante-cinq pour la femme) qui passait près de la table. La femme avait laissé tomber son portefeuille, d'un rose pétant. Celui-ci lui avait cogné l'épaule avant de finir au sol, près de Margot. Cette dernière se tourna vers eux, s'attendant à l'entendre s'excuser, mais le couple restait la regarder, comme s'ils attendaient quelque chose d'elle. Le

regard de la femme coula vers le portefeuille par terre. Elle attendait de Margot qu'elle le ramasse, ou bien ?

— Vous excusez pas, surtout ! lança Brigitte qui tenait encore la main de Margot dans la sienne.

— Votre... amie, répondit la femme avec un air de dédain, n'a qu'à apprendre à s'asseoir comme il faut, plutôt que de prendre la moitié du passage pour ses fesses mal entretenues.

Margot rougit. Elle aurait aimé se lever et lui faire comprendre, à cette pétasse mal baisée, le fond de sa pensée. Mais une douleur dans l'arrière-train l'en empêcha. Et Brigitte voulut s'en charger, mais un serveur se précipita sur le portefeuille et le tendit à la femme, s'interposant entre les deux couples pour diriger les plus anciens vers leur table habituelle. Brigitte continuait de pester contre cette salope, mais Margot ne dit rien. Elle savait qu'elle aurait dû ramasser le portefeuille. Ne serait-ce que dans le doute. S'il s'agissait d'un couple qui comptait parmi les invités de Madame Solange, elle allait le sentir passer.

Mais ce doute s'envola peu à peu. Elle avait beau jeter des coups d'œil vers le couple, ils semblaient l'avoir totalement oubliée. Et tant mieux, car elle avait bien d'autres chats à fouetter. Avant le café, Margot alla aux toilettes se soulager. Dans le petit espace assez bien isolé (pour des petits coins !), elle put lâcher quelques soupirs, ceux qu'elle retenait à chaque mouvement. Sa culotte était détrempeée, la cyprine faisait des filets lorsqu'elle la baissait. Elle attrapa du papier pour la nettoyer un peu. C'était toujours ça de pris. Plus que 20 minutes et elle pourrait enfin le retirer. Le supplice allait bientôt prendre fin. Au moins, ce soir, elle n'aurait pas à faire semblant !

Lorsqu'elle sortit, un peu plus légère, de sa cabine, elle se crispa de tout son être. La dame était là. Et cela ne pouvait pas être un hasard. Accoudée aux lavabos, elle la fixait d'un air sévère. Margot ne put s'empêcher de remarquer qu'elle était tout de même très belle pour une femme de son âge. Et ce regard, encore malgré elle, ne la laissait pas indifférente. Son cœur se mit à battre à tout rompre dans sa poitrine. Margot devint écarlate et baissa les yeux, en se dirigeant vers un lavabo près de la dame. Cette dernière la

laissa se laver les mains, tout en se plaçant derrière elle, son regard la déshabillant. Ou plutôt, l'inspectant.

Lorsqu'elle eut fini, la dame n'attendit plus un instant :

— Retire tes vêtements.

— Madame ? s'enquit Margot avec un hoquet de surprise effusqué.

— Toute nue, Esclave M.

Margot resta figée. Pas bien longtemps. Elle regardait cette femme et essayait de l'imaginer avec un masque. Elle se concentra sur le bas de son visage et aussitôt, une image l'assaillit. L'un des premiers jours de service, elle lui avait craché au visage et l'avait giflée. La douleur de cette claque se fit cette fois encore plus cinglante. À coup sûr, elle avait la marque de ses doigts sur la joue.

— Tout de suite ! s'exclama la dame agacée, tout en retenant sa voix.

Margot n'eut autre choix que de s'exécuter. Elle se pressa le plus possible. Si elle mettait trop de temps, Brigitte allait forcément venir voir ce qu'elle faisait. Elle retira son chemisier, son soutien-gorge, ses chaussures, son pantalon, ses chaussettes et sa culotte. Une fois nue, honteuse devant la dame, tremblante de peur que quelqu'un n'entre, les larmes au bord des yeux qui menaçaient de ruiner le peu de maquillage qu'elle mettait.

La dame attrapa ses tétons et tira dessus sans ménagement. Margot puisa dans le tréfonds de sa volonté pour ne pas crier, mais se tortilla pour tenter de se défaire de cette emprise. Puis elle lui désigna le cabinet d'où elle venait :

— Va t'asseoir sur la lunette, jambes ouvertes, et attendant là... Ne t'avise pas de refermer la porte.

— S'il vous plaît, Madame. Je suis désolée... Je vous promets que la prochaine fois, je ramasserai le portefeuille.

— Trop tard.

La dame jeta les affaires de Margot dans la poubelle où l'on jetait le papier avec lequel on se séchait les mains, sauf sa culotte, qu'elle renifla.

— C'est quoi qui t'excite comme ça ? demanda-t-elle avec un ton de dégoût, mais continuait de renifler le tissu.

— C'est... un plug, Madame, répondit Margot avec une toute petite voix qui se termina en sanglot.

Voilà, elle pleurait pour de bon. Parce qu'elle se rendait compte d'une chose. Elle ne pourrait pas être esclave la nuit et continuer de vivre comme si de rien n'était le jour. Elle était esclave à temps plein, et devait se comporter en tant que telle en toute circonstance. Si elle voulait voir ses amies, il faudrait que ce soit uniquement dans la sécurité de leur appartement. Dehors, elle était une proie. Et une proie sans défense aucune, une victime obligée d'être consentante.

— Entraînement avant de servir avec ce soir ? lança la dame avec une pointe d'ironie. On dirait que la période de repos est terminée. Tant mieux ! Mon mari est tendu en ce moment, il va adorer.

— Mais...

— Mais quoi, Esclave M ?

— Mon amie qui m'attend... dit-elle en baissant les yeux.

— Ne t'en occupe pas, elle te croit déjà partie. Urgence familiale. Enfin, j'imagine que c'est ce qu'on lui a dit. Peu importe. En tout cas, elle paraissait vexée. Mais tu as eu le tact de lui payer le repas ! Ahah !

Puis elle sortit, laissant Margot là, cuisses ouvertes, assise sur une lunette de toilettes d'une brasserie. Elle sursauta et s'arrêta de pleurer en entendant la porte s'ouvrir. Une femme la regarda, interdite de la trouver ainsi. Elle devait avoir la trentaine, 35 ans tout au plus. Elle était habillée légèrement et avait de beaux yeux marron pétillants. Sûrement à cause du vin à table.

— Heu... C'est un gage, c'est ça ?

Margot hocha la tête en reniflant. La femme fit une moue pleine de compassion et attrapa quelques feuilles de papier avant de s'approcher d'elle. Tendrement, elle sécha ses larmes en lui souriant, et lui parlant d'une voix grave et douce :

— Je ne sais pas ce que c'est ce jeu, mais j'avoue que je suis heureuse d'en être témoin. Vous ne devriez pas réagir comme ça. On va vous traiter de mauvaise perdante. Vous devriez rester là, fière, le dos droit, le regard haut. Mais dites donc, on dirait que ça vous excite quand même ! Vous coulez sur la lunette. Vous devez rester là longtemps ?

— Je ne sais pas...

Margot se laissait faire par cette femme qu'elle trouvait aussi incongrue que le fait de trouver une femme nue dans les toilettes.

— Si vous voulez, je peux attendre avec vous. Je resterai à côté, pour vous soutenir.

— Merci Madame, fit-elle simplement.

À peine eut-elle prononcé ces mots que la porte s'ouvrit à nouveau. La femme sursauta et gloussa :

— Vous faites partie du gage ?

Margot se sentit perdre toute contenance en voyant le mari de la dame arriver. Il regarda la jeune femme, puis Margot, d'un air interrogatif.

— Un jeu ? M est une esclave qui manque de respect aux gens.

— Oh !

Margot aurait aimé pouvoir ouvrir la lunette et s'enfuir par les réseaux d'eau. Les larmes ne vinrent même plus. Elle ne faisait plus qu'une chose : se demander comment allait se terminer cette pause déjeuner. Elle le comprit assez rapidement, en voyant l'homme s'approcher tout en déboutonnant son pantalon.

— Ce déjeuner devait être un moment de détente, et elle m'a stressé à peine arrivé. Elle va donc maintenant faire en sorte que je sois bien détendu.

— Je... devrais peut-être vous laisser, alors, fit la jeune demoiselle commençant à être gênée.

— Comme vous voulez, répondit simplement l'homme en entrant dans la cabine.

Il attrapa Margot par les cheveux et dirigea directement son visage vers son sexe encore tout mou. Pendant ce temps, la jeune femme s'enfermait dans le cabinet d'à côté pour les besoins qu'elle était venue satisfaire à la base. Margot, elle, ouvrit la bouche, obéissante. Elle attrapa le sexe et joua avec, sa langue caressant la verge qui se tendait petit à petit dans sa bouche. L'homme lui plaquait le visage contre son bas-ventre, ne lui laissant aucune possibilité de rejeter sa tête en arrière.

Bientôt, la queue de l'homme avait atteint sa taille et sa dureté maximale. Margot n'arrivait plus à respirer. Elle n'était pas assez

longue pour s'enfoncer dans sa gorge, mais sa largeur lui étirait le coin des lèvres, alors qu'elle devait ouvrir grand la bouche. Enfin, il la repoussa en arrière et elle put prendre une bouffé d'air qui lui brûla les poumons. Les larmes revinrent, coulèrent sur ses joues.

— Allez, dépêche-toi. Avant que quelqu'un ne remarque ce qui se passe ici et prévienne les patrons.

Un instant, Margot se vit au poste, ne pouvant expliquer pourquoi elle avait fait ça. La seule explication qu'elle pourrait donner, c'était qu'elle l'avait fait de sa propre initiative. Elle ne pourrait jamais supporter cette humiliation. Et elle était si mauvaise menteuse ! Ils se douteraient forcément de quelque chose. Ou pire : ils profiteraient d'elle à leur tour !

Alors elle se mit à pomper, fit claquer cette large verge sur sa langue en levant des yeux humides sur lui. Puis à nouveau l'enfoncer dans sa bouche, jusqu'à la garde, tout en pressant ses bourses dans sa main, les doigts appuyant sur son périnée.

— Regardez-moi ça ! s'exclama l'homme en râlant de plaisir. Dès qu'elle voit une queue, elle ne se retient plus...

Il la reprit par les cheveux et commença à lui baiser la bouche sans ménagement. Margot ne pouvait plus retenir ses gargarismes. Elle s'accrocha aux cuisses de l'homme et subit, les larmes coulant de plus belles, la glotte en feu à force d'être cognée par ce gland turgescent implacable.

Sans comprendre ce qui se passait, la tête virevoltant par le manque d'air, elle reçut une épaisse décharge de foutre sur le visage et les cheveux. Une, deux, trois, quatre grosses giclées vinrent lui repeindre le visage. Les réflexes des soirées étaient là, et elle savait ce qu'elle devait faire : nettoyer son membre, avant de le ranger en le remerciant.

Elle lui sourit, même, pensant que son supplice était terminé. Mais c'était mal connaître ses tortionnaires.

— Tu as le droit d'étaler ce que tu as sur le visage. Tu ne touches pas au reste. Tu ne nettoieras qu'une fois sortie.

Il n'attendit même pas sa réponse et passa la porte sans se retourner. Margot se retrouva seule, perdue, souillée. Elle se précipita sur la poubelle pour récupérer ses habits et s'enferma dans sa cabine

pour se rhabiller. Ce n'est qu'une fois là qu'elle se rendit compte que la jeune femme était toujours à côté... et la garce était en train de se faire jouir ! Ses bracelets cognaient les uns contre les autres et malgré qu'elle soit très discrète, les sons parvenaient jusqu'à Margot. Elle ouvrit sa porte en trombe et alla jusqu'aux lavabos. Là, elle s'appliqua à faire ce que l'homme avait dit, de façon à ce que ce soit le plus discret possible. Elle se recoiffa du mieux qu'elle put, se rendant compte qu'elle n'aurait jamais la possibilité de faire un shampoing avant de reprendre le travail. Elle se retourna, bien décidée à sortir de cette brasserie le plus vite possible, et tomba nez-à-nez avec la jeune et belle demoiselle. Elle avait le visage rouge et lui souriait. Elle était magnifique. Mais Margot n'était pas capable de l'apprécier à sa juste valeur. Elle voulut s'excuser mais celle-ci lui bloqua le passage et lui tendit un papier :

— Appelle-moi le plus vite possible.

Margot resta interdite. La femme lui mit donc le papier dans la main et la laissa passer. Margot sortit de ces toilettes et se dirigea d'un pas pressé jusqu'à sa table pour récupérer ses affaires, payer la note, et s'en aller. Courir, fuir, se retrouver seule et crier, hurler, extérioriser cette rage de ne plus contrôler son destin. Et pourtant de sentir son corps réagir comme si elle le désirait.

Elle resta pourtant bloquée en voyant Brigitte attablée, l'attendant calmement. Elle lui avait menti, et pourtant, là, elle aurait préféré ne pas voir Brigitte. Celle-ci lui souriait.

— Tu devineras jamais. Pendant que tu étais aux toilettes, la mégère est venue s'excuser. Elle a même insisté pour payer notre re... Mais Margot... C'est... C'est quoi, ça ?

Brigitte regardait les cheveux de Margot. Celle-ci essaya de se cacher. Les yeux de Brigitte s'agrandirent en comprenant ce qui s'était passé et pourquoi Margot avait mis tant de temps aux toilettes.

— Je rêve... Tu te tapais son mec pendant qu'elle me faisait des excuses ? Ben dis donc... Tu perds pas de temps pour te remettre de ton divorce, toi. Sérieux, tu pourrais au moins te...

— Arrête, la coupa Margot. S'il te plaît, arrête. Je ne suis pas fière de ce que je viens de faire, mais oui. C'est comme ça. S'il te plaît, n'en parle à personne.

— Qu'est-ce que tu me fais là, Margot ? Tu peux juste pas retourner au boulot comme ça ! Allez viens. On va passer par la maison et tu vas te laver un peu. Sérieux, t'est toute chelou, depuis quelques temps.

Elles partirent. Margot savait qu'elle venait de perdre une de ses meilleures amies. Elle se plaignait de l'odeur de foutre qui se dégageait d'elle. Elle n'arrêtait pas de lui demander ce qui se passait, et Margot ne savait quoi dire.

Une fois dans son appartement, elle fonça dans la salle de bain et s'enferma. Elle prit une douche complète, ayant comme un besoin impérieux de se décrasser. Elle ne put pas prendre le temps de penser, ni même d'apprécier l'eau chaude sur sa peau. Un shampoing, du savon partout, un séchage rapide, un coup de peigne et elle se rhabilla, toujours sans culotte, toujours avec ce plug dans le cul. Malgré tout, elle devait bien avouer qu'elle s'y était fait. Elle arrivait à marcher tout à fait normalement et n'y pensait presque plus, si ce n'était sa cyprine dégoulinante qui lui rappelait cette présence régulièrement, autant qu'un mouvement un peu trop brusque.

Elle sortit de la salle de bain et Brigitte l'attendait là, en face dans le couloir. Il était clair qu'elle ne la laisserait jamais partir de là sans une explication. Et cela vint tout seul, finalement :

— J'ai un Maître...

— Quoi ?

— Un Maître, qui m'oblige à faire des choses... de ce genre-là.

— Ben merde...

Elle venait de sortir Brigitte de sa zone, elle avait dû imaginer plein de choses sauf ça, et elle s'en retrouvait sans voix. Margot en profita :

— On en reparle une autre fois, promis, je dois vraiment filer !

— Tu me promets de me rappeler dès ce soir ! lui lança Brigitte alors que son amie se dirigeait à grands pas vers la porte d'entrée.

— Occupée ce soir ! Mais promis, je t'appellerai !

La rue. La libération. Elle n'avait plus qu'à attraper un bus et espérer être à l'heure au travail. Et ce fut juste. Elle arriva juste au moment où la patronne ouvrait la grille.

— Excusez-moi, lui dit Margot, mais elle savait que cela allait.

Elle alla déposer ses affaires dans l'arrière-boutique et revint, prête à attaquer cet après-midi. Valérie l'attendait déjà, jetant un regard distrait sur les robes qu'elle avait fait semblant d'essayer le matin. Margot se redressa, et lui offrit une démarche des plus naturelles, elle réussit même à rouler un peu du cul, comme pour la narguer. Valérie lui sourit, visiblement ravie.

— Ce repas avec ton amie s'est bien passé ? lui demanda-t-elle après avoir retiré le jouet de ses fesses, dans la cabine.

— Très bien, lui répondit Margot en baissant les yeux.

— Je vois ça, tu en as perdu ta culotte.

Margot devint écarlate, se demandant si elle devait avouer à Valérie ce qui s'était passé. Mais celle-ci ne lui laissa pas le temps de répondre :

— Peu importe... Madame Solange t'attend tôt, ce soir. Et si je peux te donner un conseil, sois vraiment tôt, et déjà prête pour la soirée, avant la signature des papiers.

— Que je... ?

— Oui, ma belle. Elle ne te l'a pas dit, mais je sais que cela lui plaira. Prends ça comme un cadeau de ma part.

— Merci Valérie.

Elle laissa Valérie dans la cabine, qui prit finalement les deux robes, et fit encore une belle vente pour Margot, qui resta sur une sorte de nuage jusqu'à revenir chez Madame Solange. Non pas un nuage heureux, tout cotonneux et rempli de bonnes intentions. Plutôt une sorte de nuage qui vous transporte au-delà du temps, où on ne sait plus si le temps s'étire ou s'il raccourcit. Lorsqu'elle ouvrit la porte de sa chambre, en tout cas, elle eut comme un réveil violent. Elle ne savait plus trop comment s'était passé l'après-midi, ni même comment elle était arrivée ici. Elle n'avait qu'un vague souvenir de la discussion avec sa patronne pour prendre sa demi-journée pour le lendemain. Mais avec les ventes qu'elle avait faites dans la journée, c'était passé comme une lettre à la Poste. Ce n'était pourtant même pas le fait d'avoir pu oublier ce point et de se faire corriger qui la faisait avancer jambes tremblantes jusqu'au bureau de Madame Solange. Elle se dirigeait d'elle-même vers le moment où elle allait signer les papiers de son divorce, nue, les tétons écrasés

dans des pinces, et un plug enfoncé entre ses fesses. Qu'était-elle en train de devenir ? Qu'était-elle peut-être même déjà devenue ? Madame Solange la transformait peu à peu en esclave consentante, et le pire, dans tout ça, c'est qu'elle continuait de penser que Nicolas le méritait bien. Mais elle ? Elle n'était plus rien. Du jour où ils étaient tombés sur Steph et Max à la sortie de ce restaurant, elle n'était plus rien.

— Voilà la reine de la soirée ! s'exclama Madame Solange lorsque Margot entra dans son bureau.

— Bonsoir, Madame Solange.

— Je vois que tu es pressée d'y être. Les pinces déjà en place. Et le plug ?

— Aussi, Madame Solange.

— Bien ! Je suppose que tu n'as pas eu le temps de te plonger dans ce dossier.

— Non, Madame Solange, répondit Margot en baissant les yeux au sol, les mains croisées dans le dos. Je vous fais confiance.

— Tu es surtout une petite maline ! fit Madame Solange. Tu sais qu'il n'y a qu'un moyen de nuire à ta lopette, dans cette affaire, et c'est seulement en te faisant plaisir à toi ! Mais tu l'as mérité ! Monsieur et Madame de Villedieu m'ont appelé. J'utilise leur vrai nom, car il ne sera plus un secret pour toi. Tu connais déjà leur visage, apparemment. Je ne sais pas ce que tu leur as fait, mais ils te veulent absolument ce week-end pour leur garden party. Il va falloir que tu me racontes ça en détail, mais pour l'instant, puisque tu es dans cette tenue, nous allons accueillir ton futur ex-mari dans le salon.

Madame Solange la guida jusque dans la pièce désirée. Elle renvoya les deux hommes présents et s'assit sur un fauteuil.

— Toi ici, à genoux, dit-elle en désignant le sol à sa droite. Et tu ne l'ouvres que si je t'en donne l'ordre.

— Bien Madame Solange.

En passant devant la maquerelle pour rejoindre sa place, elle prit une fessée violente qui la fit sursauter et lâcher un cri de surprise.

— Je ne t'en ai pas donné l'ordre, il me semble, Esclave M.

Margot baissa les yeux et prit place près de Madame Solange. Quelques minutes plus tard, on frappa à la porte. Nicolas fut

accompagné jusqu'au fauteuil face à Madame Solange. Celle-ci n'y alla pas par quatre chemins :

— Es-tu prêt à signer, Nicolas ?

— Je... Mon avocat dit que...

— Ton avocat sait-il pourquoi tu divorces ? Ton avocat sait-il que tu te tapes des prostituées dans le dos de ta femme et que tu t'amuses à les envoyer à l'hôpital ? Sait-il que je sais où tu habites ? Sait-il que je sais où habitent tes parents, proches ou lointains ? Sait-il, même, que je sais où il habite et où habite sa famille ?

Madame Solange toisa Nicolas de haut. Ce dernier semblait s'enfoncer dans le fauteuil. Puis, au bout d'un long silence, elle reprit :

— Es-tu prêt à signer ?

— Oui... Je... Je voudrais juste avoir un moment en privé avec Margot, s'il vous plaît.

Madame Solange regarda Nicolas, intensément. Elle fit couler son regard vers Margot, à ses pieds. Margot la regarda à son tour. Elle aurait aimé lui dire que c'était bon, qu'elle pouvait gérer ça, qu'elle se ferait même un plaisir de le rabaisser. À chaque qu'elle le voyait devant cette femme, tellement ridicule, tellement petit, insignifiant, à chaque fois elle avait envie de le rouer de coups. Mais elle se tut. Madame Solange n'avait donné aucun ordre et elle n'allait pas s'amuser à lui désobéir.

— Il semblerait qu'elle n'ait rien à te dire. Signe ces papiers. Esclave M, sers-nous un verre de champagne.

Margot hocha la tête avant de se lever. Nicolas commençait à gratter le papier, déposait ses initiales en bas de chaque page, alors qu'elle sortait une bouteille de champagne du frigo. Pof ! Le liquide coulait doucement dans les verres, les bulles s'amoncelaient. Margot avait toujours aimé regarder ça, aimé sentir le champagne aussi, peut-être encore plus que de le boire. Elle posa les deux verres et la bouteille sur un plateau, puis déposa le tout sur la table basse où Nicolas terminait de signer les papiers. Elle déposa un verre devant Madame Solange, puis un autre du côté de Nicolas.

— Pas pour lui ! lança Madame Solange. Le deuxième verre est pour toi, M.

Margot devint écarlate. Elle jeta un regard désolé vers Nicolas, par réflexe. Ce simple échange visuel fit remonter sa rage contre lui. Elle attrapa le verre et regagna sa place à côté de Madame Solange. Elles trinquèrent alors ensemble :

— À ta liberté, Esclave M ! s'exclama Madame Solange. Dès qu'il m'aura remboursée, tu pourras enfin réellement choisir qui tu veux être. Toutes les femmes n'ont pas ce luxe.

Margot sourit à Madame Solange, légèrement pincée. Elle ne la croyait pas vraiment, mais le simple fait d'avoir prononcé ces paroles devant Nicolas la ravissait. Nicolas posa le dossier et se rassit, tendu comme jamais.

— À ton tour, dit Madame Solange en prenant le dossier.

Elle le déposa sur le sol avec un crayon, obligeant Margot à signer les pages à quatre pattes, perpendiculaire à Madame Solange. Celle-ci ne se priva pas de caresser la croupe de son Esclave. Elle joua avec le plug, de façon à être sûre que Nicolas le voie, et Margot lâcha quelques gémissements qu'elle essayait pourtant de retenir.

— Tu l'as jamais vue comme ça, hein, petit Nico ? Regarde-la, ta femme. Regarde comme tu aurais pu t'amuser avec si tu l'avais vraiment aimée.

Ce disant, elle planta deux doigts dans la fente humide de Margot qui tendit sa croupe vers cette main intrusive. Elle dut interrompre sa séance de dédicaces et ferma les yeux, se mit à gémir sans retenue. Elle ne vit même pas Nicolas mettre sa main devant les yeux pour ne pas voir ça, pour ne plus voir ça. Madame Solange accéléra doucement ses mouvements, et Margot, après une journée si riche en émotions, en excitation, se mit à couiner aussitôt.

— Regarde ! s'exclama Madame Solange. Aurais-tu honte de ta femme ?

Les larmes aux yeux, Nicolas retira sa main et regarda sa Margot se faire doigter comme une petite chienne devant lui. Si peu de temps auparavant encore, il n'aurait jamais osé l'imaginer comme ça, même avec lui. Elle aurait même sûrement refusé en bloc, en le traitant de cinglé, de dégénéré. Quoique... Après tout, qu'en savait-il exactement ? Avait-il seulement une seule fois ouvert la porte à des jeux érotiques un peu plus épicés qu'essayer telle ou telle position ?

Margot était maintenant la tête dans les feuilles, la croupe relevée, tendue à son maximum. D'une main, Madame Solange continuait de s'occuper de son antre alors que de l'autre, elle jouait avec le plug. De temps à autre, elle claquait avec force la fesse de Margot : « Ne jouis pas maintenant, Esclave. » Et Margot se crispait pour se contrôler, geignant de plus belle.

— Je vais te faire un cadeau, petit Nicolas. Ce moment-là, peu de gens le voient, et tu seras le premier mari à voir ça. Elle est à point, prête à monter une marche.

Elle retira ses doigts de Margot qui sembla geindre de frustration. Madame Solange recula un peu son fauteuil et demanda à Margot de lui faire face, tout en présentant sa croupe à son mari qui n'en avait plus que le nom. Margot tremblait. Sûrement pas de peur, encore moins de froid. Margot tremblait parce qu'elle au bord de l'explosion et qu'elle la retenait. Elle croyait la retenir. En vérité, c'était Madame Solange qui la retenait elle-même. Cette dernière se pencha vers Margot, plaça son visage devant le sien, tout en précisant à Nicolas de ne pas perdre sa chatte des yeux.

Elle posa délicatement ses lèvres sur celles de Margot qui répondit avec fébrilité à ce baiser. Margot pouvait sentir son sexe couler le long de ses cuisses. Il y avait sûrement aussi un filet de cyprine qui narguait Nicolas. Puis son regard plongea dans celui de Madame Solange, qui lui souriait comme rarement.

— Maintenant, Esclave M.

Et le nœud dans le ventre de Margot se défit. Elle fut terrassée par un orgasme aussi soudain que violent, inattendu, même. Elle était en train de jouir sans qu'on la touche à ce moment-là. Sa tête retomba alors qu'elle sentit une vague humide remonter le long de son vagin, où d'ailleurs. Une vague de plaisir qui jaillit d'entre ses cuisses et arrosa la table devant Nicolas qui n'en revenait pas. Margot ne cessait plus d'être assaillie de spasmes, mais Madame Solange ne la laissa pas se remettre complètement. Elle lui releva la tête et l'embrassa à nouveau.

— Termine de signer le dossier et va te rafraîchir. Il te reste à peine trente minutes pour être en place avec les autres. Je t'avais dit que ce serait explosif, ce soir.

— Bien, Madame Solange. Merci Madame Solange.

Margot termina de signer dans un silence de mort, puis sortit de la pièce, suivie par Madame Solange qui s'adressa à l'homme resté à la porte, de façon à ce que Margot l'entende :

— Fais-lui nettoyer la cyprine de sa femme avec la langue et fous-le-moi dehors.

5. *La punition*

Margot se préparait pour un week-end sous le signe de l'inconnu. Elle avait dû raconter dans le détail à Madame Solange ce qui s'était passé à la brasserie, pour que Monsieur et Madame de Ville-dieu demandent à l'avoir pour le samedi soir. Elle voulait absolument savoir avant d'accepter cette demande. Et le récit de Margot, qui n'avait omis aucun détail, la fit accepter volontiers.

— Toutes celles à qui c'est arrivé ont dû être punies, la première fois. En dehors d'ici, elles n'acceptaient pas que mes invités les traitent de la sorte. Elles pensaient qu'elles n'étaient esclaves que lorsqu'elles venaient ici. Toi... Toi, Esclave M, tu es différente. C'est pour ça que je vais accepter leur demande, alors que d'autres, en si peu de temps, n'auraient pas été prêtes.

Margot tremblait presque de peur. Elle s'était habituée aux soirées de Madame Solange. Et même si les invités pouvaient faire absolument ce qu'ils voulaient d'elle, la présence de Madame Solange et de Valérie, ainsi que celle de Géraldine, la mettait en confiance. Cette fois, elle n'aurait aucun garde-fou, personne à qui s'accrocher. Elle serait seule, absolument seule, telle une biche parmi une meute de loups.

— Mais ne te trompe pas, Esclave M, rajouta Madame Solange. Il ne s'agit en rien d'une récompense. Ce n'est pas une manière de te dire que je suis fière de toi et que je compte être plus souple avec toi. Cette soirée sera un test. Passe-le avec succès et tu deviendras Servante. Échoue... Et... Mais je pense que tu ne préfères pas le savoir.

— Servante ? demanda Margot.

— Oui, Servante. Nous en reparlerons plus tard. Et ne prononce ce mot devant aucune de tes amies esclaves, même Géraldine.

— Bien, Madame Solange.

Et elle était repartie, pleine d'angoisses et de questions auxquelles elle savait déjà qu'elle n'aurait aucune réponse. Sa soirée de fin de "repos" fut des plus animées. Rapidement, elle avait retrouvé les doigts sûrs et épais de Monsieur Grimm. Tout en se faisant caresser, ou pincer, voire claquer, elle avait mis un point d'honneur à garder un service parfait. Ce qui lui avait valu quelques baisers tendres, ainsi que de se faire prendre par trois reprises au milieu de l'assemblée, par trois hommes qui, semblait-il, avaient attendu ce moment depuis plusieurs jours. Une fois de plus, elle avait fait grande impression, et chaque soir elle était l'esclave qui était la plus sollicitée. Avec Géraldine, après les soirées, elles dormaient toujours l'une contre l'autre. Mais exténuées qu'elles étaient, il ne se passait rien. Leurs corps étaient fourbus, vidés de toute libido. Et ces caresses presque platoniques les rapprochaient encore l'une de l'autre. À l'amitié déjà sans faille qu'elles avaient nouée venait s'ajouter une grande tendresse qui faisait qu'elles s'endormaient apaisées. Et Margot, même si elle ne devait pas parler du statut de Servante dont elle ne connaissait rien, avait raconté à Géraldine le passage de la brasserie, puis la demande du couple.

— C'est peut-être une chance, lui dit Géraldine, un bras par dessus Margot, une main délicatement posée sur son sein.

— Madame Solange m'a dit que je ne devais pas voir ça comme une récompense.

— Normal. Nous sommes des esclaves. Nous n'avons pas à être récompensées, puisque tout ce que nous faisons est tout simplement notre rôle.

— Ça t'est déjà arrivé d'être demandée chez des invités de Madame Solange ?

— Non. Et c'est même la première fois que j'entends que c'est possible. Ce qui fait de toi quelqu'un d'encore plus spécial... dit-elle en serrant Margot un peu plus fort contre elle.

— J'ai peur, lança Margot.

— Moi aussi, j'ai peur. Tous les jours. Et j'aurai encore plus peur samedi, lorsque tu ne seras pas là avec moi.

Puis le samedi arriva. Elle dut prendre quelques heures sur son travail pour être prête à 16h. Sans grande surprise, elle dut à nouveau monter à l'arrière du camion, nue, attachée, derrière exactement les mêmes meubles que la première fois. Lorsque le camion s'arrêta, elle fut pourtant étonnée de voir Madame Solange elle-même la détacher. Elle lui passa un collier en cuir, assez large. Margot n'eut que le temps d'apercevoir ce qui y était gravé : « Esclave en prêt ». Voilà ce qu'elle était, ce soir. Elle n'eut pas vraiment le temps de philosopher là-dessus. Sans un mot, Madame Solange lui attacha les mains dans le dos. Les menottes étaient elles aussi en cuir, reliées par une solide chaîne. La même chose lui fut passé aux chevilles, puis Madame Solange accrocha une laisse à son collier.

— Ce soir, Esclave M, tu es prêtée. Tu vas donc devoir te surpasser, mais surtout n'oublie pas une chose : tu leur appartiens jusqu'à demain matin. Tu auras donc envers eux et leurs invités le même respect que si c'était moi.

— Oui, Madame Solange, répondit-elle d'une petite voix qui trahissait sa peur.

— Ne t'avise pas de les décevoir, ce serait me décevoir à mon tour. Et tu sais que je n'aime pas être déçue, hein ?

— Parfaitement Madame Solange, fit-elle en sanglotant.

— Tu as peur ?

Margot ne répondit que d'un hochement de tête, le regard sur le sol froid du camion.

— C'est très bien. Ça t'évitera de faire des bêtises. Allez viens.

Madame Solange tira sur la laisse et l'entraîna vers la lumière. Rapidement, elle remarqua qu'ils s'étaient garés à l'arrière de la maison. Ils étaient toujours en ville, mais le bâtiment était grand, le jardin encore plus. À la porte d'entrée se tenait Madame de Villedieu. Elle vint à leur rencontre, accompagnée d'un homme qui semblait être le majordome, en souriant à Madame Solange. Elles se firent la bise, de façon très formelle, sans aucune chaleur. Madame de Villedieu n'eut pas un regard pour Margot et dit simplement à Bastien, le nom de l'homme, d'amener « ça » à sa couche.

À petits pas entravés par les chaînes, elle quitta donc Madame Solange, le cœur prêt à exploser, pour être dirigée vers le garage. Dans cette pièce froide avait été installé un panier pour chien dans un coin, auprès duquel il y avait une gamelle remplie d'eau, et l'autre de céréales. Une fois à l'abri des oreilles et des yeux de sa patronne, Bastien la prévint :

— S'il vous plaît, Mademoiselle. Ne résistez pas. Laissez-vous faire, ce sera le meilleur moyen pour que ce ne soit pas trop pénible.

Alors qu'il lui retirait la laisse pour la remplacer par une chaîne dont l'autre extrémité était fixée au mur, Margot lui fit un regard de chien battu. L'homme en fut attendri, mais il ne put faire autrement que de jouer son rôle prévu. À tel point que Margot se demanda s'il n'était pas lui-même esclave du couple. Il la laissa un instant et ouvrit un tiroir de l'établi. Margot eut bien du mal à comprendre ce qu'il tenait dans la main lorsqu'il revint vers lui.

— Je dois vous installer ça. À la base, c'est une ceinture de chasteté, mais ils ont rajouté un plug pour chaque... orifice. De façon à ce que vous soyez bien ouverte lorsqu'ils vous présenteront aux invités.

Margot ne put s'empêcher de lâcher un gémissement de plainte. Mais Bastien dévissait déjà la partie de l'entre-jambe équipée des deux plugs et l'intima gentiment de passer ses pieds dans le cercle en métal. Margot s'exécuta, un peu à contrecœur, puis il remonta le tout jusqu'à ses hanches. Il resserra le cercle de façon à ce qu'il s'agrippe bien aux hanches de Margot, puis rabattit la partie centrale entre ses cuisses.

Il eut beau prendre son temps, avoir des gestes doux, et même appliquer une noisette de lubrifiant sur sa fente et sa rondelle, l'insertion des deux plugs à la fois fit pleurer Margot. Lorsqu'il revissa le devant pour fixer cette partie au cercle qui serrait ses hanches, elle sentait les deux objets la remplir comme rarement, au point qu'elle n'osait plus bouger, à peine respirer. Elle entendit le clic d'un cadenas qu'il avait posé sur le devant et l'empêcherait, quand bien même elle réussirait à passer ses mains sur le devant, de dévisser la partie centrale et se libérer des jouets.

Lorsque Bastien se recula d'elle pour aller ranger la clé dans le

tiroir, elle remarqua sa bosse, son sexe étirant son pantalon. Il remarqua son regard et revint près d'elle.

— Excusez-moi, mais vous êtes si belle. Les invités de Monsieur et Madame auront beaucoup de chance, ce soir.

— Vous... Vous êtes leur esclave, aussi ?

— Leur soumis, précisa Bastien avec un petit sourire gêné. Je les ai connus par l'intermédiaire de leur fille aînée.

— Parce qu'ils font ça en famille ? demanda Margot, dégoûtée.

— Non, pas exactement. Monsieur et Madame ont découvert ce monde lorsqu'ils sont tombés par hasard sur les pratiques de leur fille. De ce qu'ils m'ont raconté, ils ont mis du temps avant d'accepter cela. Le fait qu'elle soit Domina et non soumise a sûrement aidé. Monsieur et Madame sont fiers de leur statut social et n'auraient jamais accepté que leur fille se mette à genoux. Elle m'a amené à eux pour leur anniversaire de mariage et depuis, je suis heureux à leurs côtés.

Margot n'en revenait pas. Cet homme d'environ la quarantaine qui commençait à peine à griser avait un visage et une allure qui aurait pu lui valoir une jeune et belle Maîtresse plutôt que ce couple de près de 30 ans ses aînés !

— Vous devriez vous asseoir, l'attente va être longue, lui dit-il pour couper la conversation.

Il en avait déjà trop dit. Les esclaves prêtées n'étaient pas sensées savoir quoi que ce soit sur les Maîtres des lieux. Il l'aida à s'agenouiller dans le panier, puis lui proposa un peu d'eau à laper avant de reposer la gamelle.

— J'essayerai de passer régulièrement, pour vous aider à vous hydrater et à vous sustenter.

Puis il sortit. Margot resta longtemps seule dans l'obscurité, apeurée, incapable de réfléchir, d'anticiper ce qui allait se passer. La porte s'ouvrit brusquement et elle sursauta. Elle vit Madame de Villedieu s'avancer vers elle avec une sorte de sourire mauvais.

— Voilà la petite garce ! s'exclama-t-elle. On se sent un peu plus à sa place, maintenant, hein ?

— Oui, Madame, répondit simplement Margot en évitant soigneusement de croiser son regard.

— Tu as bien de la chance d'être si mignonne. Sinon, au lieu de t'emprunter, on aurait posé une plainte auprès de Solange. Et j'aime autant te dire que tu aurais encore eu quelques jours de repos pour t'en remettre.

— Je vous remercie de votre sollicitude, Madame. Je ferai mon maximum pour que vous ayez une autre image de moi et me faire pardonner mon impudence de l'autre jour.

— Oh ça, oui, tu vas te faire pardonner ! Et huit fois, même !

Margot releva la tête, surprise.

— Nous avons invité trois couples d'amis à qui nous avons raconté nos mésaventures avec toi. Ils ont hâte de te rencontrer. Ils ne font pas encore partie du club de Solange, mais j'espère bien qu'après ce soir, ils rêveront de nous rejoindre dans nos soirées ! Alors pas de faux pas, Esclave M.

— Je ne vous ferai pas regretter de m'avoir donné cette chance, Madame.

— Je n'en attends pas moins de toi.

Sur ce, elle repartit et laissa Margot seule à nouveau. Par trois fois, elle eut la visite de Bastien qui lui amenait la gamelle d'eau ou de céréales à la bouche. À chaque passage, elle se sentait de plus en plus dilatée. Lui se remettait à bander presque aussitôt qu'il entrait dans le garage. Et la dernière fois qu'il vint pour la chercher, elle sentit clairement un filet de cyprine couler entre ses cuisses.

Il la leva et lui posa un fouloir sur les yeux. Elle n'y voyait strictement plus rien et se rendit compte que tout ce qu'il lui restait, c'étaient ses sensations. Rapidement, elle ne fut plus qu'une chatte et un anus remplis, dégoulinant, pulsant. Il lui ouvrit la bouche et elle sentit une boule. Il serra la lanière derrière sa tête, sous ses cheveux, et sa salive se mit à couler aussi. Il remit enfin la laisse et la tira doucement. Mais dès les premiers pas, elle fut assaillie par un orgasme aussi violent qu'inattendu.

Il la soutint un instant, pour ne pas qu'elle tombe, et attendit sagement qu'elle se remette. Enfin, ils reprirent leur marche. Il lui indiquait les pièges, ou lorsqu'il fallait tourner à droite ou à gauche. Mais il n'avait pas le droit de la toucher pour l'aider à se diriger. Heureusement, la fête se passerait au rez-de-chaussée. Il l'envoya

dans une pièce apparemment vide où il faisait bon. Sur sa droite, un feu crépitait et faisait frissonner son corps d'un certain plaisir. Bastien la prévint d'un obstacle et elle buta doucement contre ce qui lui semblait être une table basse ronde. Il l'aida à y monter, devant la porter et poser ses mains sur elle. Ce contact la fit frissonner encore. Bastien avait une poigne douce et solide et la souleva presque sans peine. Enfin, il l'aida à se mettre à genoux au centre de la table.

— À plus tard, Mademoiselle, lui souffla-t-il avant de s'écarter.

Sans pause, la voix un peu criarde de Madame de Villedieu retentit dans la pièce :

— Mes amis, voici Esclave M, une des plus belles pièces du club dont nous vous vantons les mérites depuis un moment.

Margot fut surprise. Elle avait pensé que les invités n'étaient pas arrivés. Au contraire, ils étaient restés silencieux et elle était là devant eux, les orifices remplis et juteux, les yeux bandés, les dents plantées dans une boule qui l'empêchait d'avaler sa salive qui coulait sur sa poitrine. Se sachant en public, elle fit en sorte de bien se tenir. La représentation commençait et si elle voulait bien s'en sortir, elle devait leur offrir une prestation de grande qualité. Les mots de Madame de Villedieu furent suivis par des petits applaudissements, puis elle reprit la parole.

— Comme vous le savez, il ne s'agit pas, ce soir, de la soumise de l'un ou l'autre. Les règles changent donc légèrement : carte blanche. En ayant tout de même en tête que nous devons la rendre en état de marche à sa propriétaire !

L'assemblée ricana, Margot crut mourir. Il n'y aurait donc que Bastien, dans cette maison, pour être un peu gentil avec elle ? Était-il encore dans la pièce, d'ailleurs ?

— Toutefois ! reprit Madame de Villedieu. Nous vous avons raconté la façon dont elle nous a traités, en public, dans une brasserie où nous allons pourtant régulièrement. Nous comptons donc sur vous pour lui faire comprendre son erreur. Et par la même occasion, la rendre à sa propriétaire encore plus docile qu'il y a quelques jours. À cet effet, vous trouverez dans le placard du fond tous les ustensiles capables de lui remettre les idées en place.

— Avant que l'on continue l'apéritif, entama Monsieur de Villedieu, nous souhaitons vous demander si vous préférez qu'elle vous voie ou pas. Nous ne doutons pas que certains pourraient vouloir garder un certain anonymat et nous le comprendrons. Je propose donc un vote à main levée. Qui est pour qu'on lui retire le bandeau ?

Margot entendit des bruits de tissu, des chuchotements qu'elle n'arrivait pas à comprendre. Quelques secondes plus tard, le vote semblait clos et on lui retira le bandeau. Elle vit Monsieur de Villedieu lui sourire, puis le reste de l'assemblée. Il y avait là quatre couples, tous accompagnés d'une ou d'un soumis. Bastien s'était installé aux pieds de Madame de Villedieu, toujours habillé. Elle était la seule nue. Et pourtant, ce ne fut pas les personnes présentes qui attirèrent son attention, mais le placard ouvert. En plein centre, mis en évidence, se trouvait un fouet. Elle ne réussit même pas à le fixer plus d'une seconde. Son cœur marqua un temps d'arrêt et elle décida qu'il valait mieux regarder le sol. La peur la figeait et elle en oublia même les jouets plantés en elle.

L'apéritif repris rapidement. Les soumis et soumises se mirent à servir des verres, des amuse-gueules, et elle restait là, au milieu de la table, telle une statue que personne ne regardait, ou presque, jusqu'au moment où Madame de Villedieu vint la chercher. Elle tira sur la laisse pour la faire descendre de la table et Margot ne sut pas vraiment comment elle avait fait son compte pour ne pas s'étaler de tout son long sur le sol. Elle fut conduite près du placard ouvert et son fouet menaçant, bien que magnifique. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle remarqua les chaînes accrochées au mur. Madame de Villedieu lui retira la ceinture et elle y fut attachée, bras et jambes ouvertes, une fois la longueur des chaînes adaptée à sa taille.

Margot bavait de plus en plus, son regard apeuré se posait sur les spectateurs, comme si elle allait trouver quelqu'un pour la sortir de là. Bientôt, plus personne ne parlait et tout le monde s'était rassemblé autour d'elle. Madame de Villedieu retira sa veste et alla au placard. Le redouté fouet était dans sa main. D'un coup d'œil de sa Maîtresse, Bastien vint près de Margot et lui parla à voix basse :

— Surtout, restez détendue le plus possible. Elle sait exactement ce qu'elle fait et est la seule à avoir le droit d'utiliser ça. Plus vous serez détendue, plus ce sera supportable.

Margot hocha la tête en pleurant, mais n'arrivait pas à se détendre. Au contraire, elle tirait même sur les chaînes dans l'espoir qu'elles cèdent et qu'elle puisse s'enfuir.

— Ne bouge pas, Esclave M ! cria presque Madame de Villedieu. Tu ne voudrais pas que je rate mon coup, n'est-ce pas ? rajouta-t-elle avec un sourire en coin.

Margot s'immobilisa en la regardant. Elle avait déjà mal et ses cris étaient étouffés par la boule dans sa bouche. Lorsqu'elle vit la femme lever son bras, elle ferma les yeux. Le fouet claqua. Elle sursauta par réflexe, mais ne sentit rien. Madame de Villedieu riait de bon cœur, suivie par les autres. Elle l'avait fait claquer dans l'air sans la toucher. Margot rouvrit les yeux, rassurée. Après tout, peut-être ne serait-ce que comme avec les couteaux ? Le but étant d'être proche sans toucher ? Madame de Villedieu enchaîna plusieurs coups qui claquèrent à chaque fois de plus en plus près de Margot. Elle se tendait à chaque fois, craignait que cette fois soit la bonne, fermait les yeux, les rouvrait, apaisée de ne pas sentir sa peau lacérée. Jusqu'au moment où elle n'eut plus vraiment peur. Elle avait gardé les yeux fermés, comme pour anticiper les claquements, écouter le bruit du cuir dans l'air avant le claquement.

C'est le moment que choisit Madame de Villedieu pour le faire claquer sur sa peau. Margot sentit sa cuisse frémir d'elle-même avant la morsure insupportable du fouet sur son épiderme. Elle voulut crier, hurler, mais la boule l'en empêchait. Elle mordit dedans de toutes ses forces, les yeux exorbités. Madame de Villedieu avait récupéré son fouet, et lui souriait en coin. Margot perdit rapidement toute énergie dans sa jambe gauche et fut retenue par les menottes qui lui tiraillaient les poignets. Les larmes coulèrent aussitôt et elle n'entendit que de loin la voix de sa tortionnaire :

— Esclave M n'est pas habituée au fouet, alors on y va doucement, n'est-ce pas ? Juste du bout du fouet. Vous voyez sa réaction ? Elle n'a pourtant pas senti le cuir la claquer. Voyons voir comment elle résiste à ça.

Margot n'eut pas le loisir de comprendre ce qu'elle entendait par là. Elle vit simplement le bras se lever, puis s'abaisser légèrement, accompagné d'un mouvement sec du poignet. Cette fois, la douleur fut plus diffuse, plus intense, comme si le cuir était venu entourer sa cuisse pour la brûler sur toute sa circonférence. Elle crut perdre connaissance, elle crut s'arracher les cordes vocales. Elle ne tenait plus en place que par les menottes qui ajoutaient à sa douleur. Sa tête retomba en avant. Elle voulut demander à Madame de Villedieu de s'arrêter, lui dire qu'elle avait compris, que ça ne se reproduirait plus, ni avec elle ni avec personne, qu'elle serait dorénavant une bonne esclave, chez Madame Solange et en dehors. Mais elle ne pouvait parler.

La démonstration était terminée, apparemment. Tout le monde applaudit et Madame de Villedieu invita chaque personne à s'équiper de la manière qu'il souhaitait. Le défilé commença. Coups de martinet, de cravache plurent sur elle. Ses seins et son ventre les reçurent en particulier. Mais certains la faisait pivoter un peu pour faire rougir ses fesses. Margot ne criait plus vraiment. Elle ne réagissait plus vraiment, en fait. Elle sentait la douleur la brûler sans être persuadée qu'il s'agissait vraiment de la sienne.

Au point que lorsqu'un des invités demanda à ce qu'elle soit entièrement retournée, elle apprécia presque que le reste des coups soient concentrés sur ses fesses. Ses gémissements de douleur s'apparentaient presque à ceux du plaisir. Ce qui incita certains, ou certaines, à claquer encore plus fort. Ses larmes coulaient en continu, se mêlaient à sa salive qui filait sur ses seins. Elle n'avait même plus la force d'ouvrir les yeux, se sentait au bord de la perte de connaissance, lorsque Bastien vint près d'elle et la détacha. Il la supporta pour la ramener dans le garage alors que la fête reprenait son cours. Heureusement, elle n'était plus entravée de chaînes et de menottes.

Son calvaire n'était pourtant pas terminé. Arrivé dans le garage, Bastien l'installa dans son panier et entreprit de lui passer une crème. À chaque fois qu'il posait sa main sur elle, cela ravivait les douleurs. Mais la plus grande d'entre elles fut lorsqu'il prit la parole :

— Vous allez vous reposer un moment, lui dit-il en l'attachant de nouveau au mur. Je reviendrai vous chercher et là, on vous enlè-

vera la ceinture. Si vous voulez un bon conseil, prenez les devants. Proposez votre corps aux invités avant qu'ils ne viennent eux-mêmes le prendre. Vous avez été très courageuse. À mon premier coup de fouet, j'ai vomi. Madame était peut-être un peu moins expérimentée, aussi. Elle a un don pour le fouet. Elle arrive à éteindre une bougie sans la toucher. Reposez-vous, buvez, mangez un peu. Vous en aurez besoin.

Puis il repartit vers la fête. Lorsqu'il ouvrit la porte, Margot entendit des éclats de rire au loin. Puis elle s'endormit presque aussitôt. Elle fut réveillée par Bastien qui revenait, sans savoir exactement combien de temps était passé. Il lui donna à boire et à manger, puis l'aida à se lever. Elle fut elle-même surprise de constater qu'elle tenait sur ses jambes. Elle n'était pas bien assurée et ses pas étaient hésitants, mais elle ne tombait pas. Avant de revenir dans la salle, Bastien lui remit ses cheveux en place en lui souriant, lui essuya un peu les joues des larmes coulées, puis ouvrit la porte.

Monsieur de Villedieu vint à leur rencontre et prit la laisse pour la conduire au milieu de la pièce. Les discussions s'arrêtèrent.

— Après avoir corrigé cette esclave qui pense que c'est à ma femme de ramasser elle-même son portefeuille tombé à terre, je pense qu'elle a compris et que ce genre de chose ne se reproduira plus...

Il lui retira la boule qui l'empêchait de parler. Margot avala sa salive, enfin, et grimaça de douleur. Sa mâchoire était engourdie et elle n'arriva pas à bien prononcer les syllabes :

— Vouï, Mòsieur... Cha ne se repodra pô...

L'homme éclata de rire en lui donnant une tape sur l'arrière du crâne.

— Voyons, Esclave M ! Tu n'es pas là pour parler, et vu comment tu le fais, il vaut mieux te taire !

L'assemblée ricana bruyamment, sauf quelques soumises qui connaissaient sûrement cette sensation. Margot hocha la tête, penaude.

— À présent, les festivités peuvent commencer, rajouta-t-il simplement.

Pendant un instant, il n'y eut pas un bruit. Tout le monde reluquait Margot, alors que Monsieur de Villedieu lui retirait la cein-

ture. Quelle délivrance de sentir les plugs sortir de son corps ! Mais le plaisir fut de courte durée, car elle savait que bien d'autres choses allaient la pénétrer à partir de maintenant. Le Maître de maison ne se priva pas, d'ailleurs, d'être le premier à la fouiller. Il enfouit un doigt, puis deux, dans son anus, tout en précisant à l'assistance que la ceinture avait bien fait son travail et que l'enculer ne demanderait aucune précaution. Puis il en mit trois dans son vagin et se ravit de le sentir si suintant.

Lorsqu'il les retira, Margot n'oublia pas de le remercier, comme aux soirées de Madame Solange. Puis, les mots de Bastien lui revenant à la mémoire, elle posa sa main sur son entre-jambes et lui tâta le sexe. Il la repoussa doucement, lui souriant en coin :

— Les invités d'abord, Esclave M. Un peu de savoir-vivre, que diable !

Il accompagna ces mots d'une bonne fessée qui fit couiner Margot de douleur et les convives rirent à nouveau. Parmi eux, un homme haussa la voix :

— Je propose un petit jeu, si vous le permettez.

Monsieur de Villedieu hocha la tête vers lui pour l'autoriser à émettre son idée.

— Nous choisissons un soumis et une soumise. L'esclave doit les faire jouir avec ses mains. Le plus rapide des deux à jouir dira si ce sont les hommes ou les femmes qui auront la priorité sur l'esclave. Si le soumis jouit plus vite que la soumise, les hommes seront les premiers à s'amuser avec elle. Dans le cas contraire, ce seront les femmes.

Des ricanements se firent entendre, et rapidement, chaque couple hocha la tête pour signaler qu'ils étaient d'accord. L'homme qui avait émis l'idée proposa sa soumise, puis Madame de Villedieu proposa Bastien. Mais elle fut coupée dans son élan :

— Si vous le permettez, commença une dame qui ne devait pas avoir plus de 40 ans et avait une poitrine aussi surdimensionnée que ses lèvres refaites. J'aimerais, sans vouloir vous offenser, proposer mon soumis Phil. Il attend une récompense et il m'a avoué être tombé sous le charme de cette esclave. Si vous êtes d'accord, je lui offrirai le bonheur de jouir d'elle devant nous tous. Le petit Philou aime particulièrement jouir en public.

— Avec plaisir, répondit Madame de Villedieu. Bastien sait être patient, rajouta-t-elle en tâtant son pantalon déformé par une érection. Je crois qu'en plus, il n'aurait pas résisté bien longtemps !

Les invités rirent tous en chœur, puis les soumis furent préparés. On leur ôta tous leurs vêtements et les installa assis sur le canapé, Margot entre eux. Phil, à sa gauche, était déjà bien dur et Margot devinait l'excitation de la soumise Andréa à ses tétons durs et ses seins gonflés.

— Esclave M, tu peux poser tes mains sur eux, lui dit l'homme. Trois... deux... un... C'est parti, branle-les !

De sa main gauche, Margot s'agrippa au pieu de Phil et commença à l'astiquer, alors qu'elle planta deux doigts dans la chatte d'Andréa et la fouilla en profondeur. Elle avait du mal à coordonner ses gestes, et alternait sa concentration sur l'une ou l'autre. Puis elle attrapa les bourses de Phil et les malaxa en rythme avec ses doigts qui branlaient furieusement le point G d'Andréa. Puis elle revint sur sa tige, et dans le même mouvement, vint frotter le clitoris et les lèvres d'Andréa.

Les deux soumis se mettaient à gémir. Et maintenant qu'elle avait trouvé son rythme, Margot alternait les deux positions trouvées, les doigts de sa main gauche en profitant pour venir flirter avec la rondelle de Phil pendant qu'elle lui malaxait les couilles. Ce qui le faisait monter assez proportionnellement au plaisir que ressentait Andréa avec ses doigts plantés en elle.

La soumise dégoulinait sur le canapé, le gland de Phil reluisait de son liquide pré-séminal. Les minutes passaient et les couples commençaient à encourager Phil ou Andréa, selon le résultat qu'ils préféraient. Margot commençait à sentir la fatigue la gagner à nouveau, les courbatures dues au traitement précédent rendaient ses gestes saccadés difficiles. Elle retira ses doigts de la chatte d'Andréa et pressa son clitoris presque aussi fort qu'elle empoigna la verge de Phil.

Et un geyser de cyprine gicla d'entre les cuisses de la soumise qui se mit à crier de plaisir, acclamée par presque toutes les femmes. Margot délaissa un peu Phil pour s'assurer qu'Andréa jouisse tout son saoul. Et lorsqu'elle eut fini, Phil, qui n'en pouvait plus non

plus, l'attrapa par les cheveux et lui approcha le visage de son érection. Par réflexe, Margot ouvrit grand la bouche, et elle n'eut pas besoin de le sucer bien longtemps avant qu'il ne décharge à son tour. Sa Maîtresse avait raison. Il aimait jouir devant tout le monde au point qu'il avait repoussé la tête de Margot au dernier moment pour jouir dans l'air en râlant, grognant comme un animal. Margot compta huit giclées. Par huit fois, un long et puissant jet sortit de son gland turgescent et termina sa course un peu en tous sens.

Margot restait presque fascinée par autant de sperme, mais elle fut attrapée puis tirée par le bras. La Maîtresse de Phil la levait et la traînait vers le centre de la pièce en riant :

— Elle est à nous, messieurs ! Tâchez de ne pas... tacher vos pantalons !

Les hommes allèrent se faire servir un verre dans un coin, alors que les femmes entouraient déjà Margot, assaillies de tant de mains qu'elle ne pouvait les compter. Elle se faisait caresser, partout, lécher, embrasser, mordiller. Tant et si bien qu'elle sentit le plaisir monter rapidement. Les quatre femmes ricanaient, la complimentaient ou se moquaient d'elle. Elle en avait maintenant l'habitude et trouvait cela presque enivrant.

Elle ne remarqua donc pas que chacune son tour, les femmes s'absentaient pour se rendre au placard. Elle fut bientôt entourée des quatre qui la regardaient de loin, chacune armée d'objets : bâton électrique, gode, menottes, main en silicone, martinet, wand, et pinces à tétons. Toutes marquèrent un temps d'arrêt, Margot se figea de peur.

La dame aux pinces s'avança la première et les lui installa rapidement malgré ses plaintes, pendant ce temps, on lui boucla des menottes dans le dos. Rapidement, elle sentit la piqûre du bâton électrique sur un sein, la morsure du martinet qui raviva des douleurs. Sa tête se mit à tourner, elle était assaillie de toute part, en sentant le wand venir se plaquer contre son clitoris et le stimuler apparemment directement sur la puissance maximale. Il lui fallait tenir bon, résister le plus possible.

— Mettez-la au sol ! s'exclama Madame de Villedieu.

Sans ménagement, elle tomba à genoux, puis fut repoussée en

arrière. Elle sentait le métal des menottes dans son dos. Ses cuisses furent ouvertes et Madame de Villedieu approcha, munie de la main en silicone.

— Ces messieurs voudront peut-être y aller à plusieurs en même temps, alors il faut leur préparer le passage.

Les deux femmes les plus discrètes jusque-là lui tinrent les jambes grandes ouvertes pendant que Madame de Villedieu lubrifiait son jouet. Au-dessus d'elle, elle vit la plus jeune d'entre elles, la Maîtresse de Phil, poser un pied nu sur son visage.

— Lèche, lui dit-elle simplement.

Et Margot s'exécuta. Elle sortit la langue et se mit à la lécher comme si cette torture prendrait fin ou non selon sa performance. Elle lécha comme s'il s'agissait d'une énorme verge, suça les doigts. Elle sentit le silicone venir s'appuyer contre sa vulve, puis pousser, sans autre forme de procès.

— Elle est déjà bien ouverte, la garce, remarqua la femme brune qui lui tenait la jambe droite.

— Elle joue bien la prude qui n'aime pas ce qu'on lui fait, renchérit la rousse à sa gauche. Mais son corps ne ment pas, lui !

Elle accompagna ses mots de douces caresses sur son pubis parfaitement rasé. Margot se mit doucement à gémir, ondula du bassin tout en levant les yeux sur la jeune femme aux pieds qui, elle fut étonnée elle-même, étaient un réel plaisir à lécher. Elle remarqua qu'elle ne portait rien sous sa jupe et aperçu son piercing au clitoris. Encore plus, elle lui souriait en lui présentant son deuxième pied. Madame de Villedieu commença à tourner la main en silicone dans un sens puis l'autre. De sa main libre, elle lui écartait les lèvres. La rousse se concentra à présent sur son clitoris, la brune lui caressait l'intérieur de la cuisse, tout près de son sexe qui s'apprêtait à être écartelé. Elle sentait parfois ses griffes s'enfoncer dans sa peau et lâchait un petit gémissement de plaisir.

Petit à petit, Madame de Villedieu, avec une grande patience, enfonçait plus profondément le jouet en Margot. Bientôt, elle devait pousser fermement, et Margot perdit pied. Sa langue n'était plus aussi efficace, elle se mettait à gigoter et les deux femmes devaient la tenir fermement. Peut-être de déception, la jeune femme lui écrasa

le visage en la traitant de chienne. Mais Margot ne l'entendit pas vraiment. Son vagin se faisait littéralement déchirer et elle se sentit remplie comme jamais, jusque dans son ventre. Elle cria, mais un pied vint lui étouffer sa plainte. Les quatre femmes s'extasièrent devant le résultat, puis Madame de Villedieu se mit à remuer le jouet en elle. Margot fut prise de spasmes presque aussitôt. Elle jouit de toutes ses forces, de toute son âme, malgré l'humiliation et les douleurs multiples. Ou peut-être grâce à elles.

Madame de Villedieu poussait de plus en plus et Margot ne savait plus vraiment où elle se trouvait. Comble de l'horreur, ou du bonheur (tout se mêlait en une seule sensation à présent), ses jambes furent relevées et un gode fut présenté à son anus. Elles n'avaient pas choisi un bien épais et il entra du premier coup.

La dame rousse avait relevé sa robe et retiré sa culotte et vint s'asseoir sur le visage de Margot. Elle était déjà toute juteuse, sentait la sueur et l'urine, mais Margot se fit un point d'honneur de la recevoir comme il se devait. Bientôt, la dame jouissait, accrochée à ses cheveux, en se frottant sur elle comme elle l'aurait fait sur un coussin à son adolescence.

Margot avait le sentiment de jouir en continu. Madame de Villedieu s'amusait à ressortir puis réinsérer la main en silicone. Chaque passage était plus facile. Jusqu'au moment où elle sentit nettement les doigts se serrer en poing en elle et venir cogner au fond d'elle. Ce n'était plus le jouet mais une vraie main. Elle hurla, le visage trempé de cyprine odorante. Les yeux exorbités, elle vit qu'entre ses jambes, il ne s'agissait plus de Madame de Villedieu, mais de la jeune femme aux beaux pieds.

Cette fois, elle pouvait sentir sa vulve s'être légèrement refermée sur le fin poignet de la femme, qui ne bougeait qu'à peine, en la fixant. Madame de Villedieu vint plaquer le wand à nouveau sur son clitoris et le réflexe de se tendre fut à la fois explosif et horriblement douloureux. Le gode était retombé et près d'elle, la brune se l'enfonçait énergiquement.

Puis tout s'enchaîna sans que Margot ne puisse comprendre vraiment ce qui se passait. Les vibrations du wand cessèrent, la main quitta son antre bien que la sensation de sa présence restait

persistante, et elle fut violemment tirée par les cheveux pour être mise à genoux, face à la brune qui couinait de plaisir, presque entre ses jambes grandes ouvertes sur une chatte velue joliment entretenue.

Puis la dame se crispa, elle retira vivement le gode de son vagin, et Margot fut littéralement arrosée. Elle n'avait vu ça qu'en vidéo, jusque-là. Et encore, elle était persuadée qu'il y avait des truquages. Pendant de longues secondes, elle reçut des jets puissants qui l'aspergèrent de la tête aux cuisses. Margot n'en revenait pas. Elle était presque admirative, voire un peu jalouse. Dès que la femme eut terminé, sa soumise s'approcha et entama de nettoyer sa Maîtresse.

Puis elle fut tirée en arrière, allongée à nouveau sur le sol. Audessus d'elle, Madame de Villedieu et la jeune Maîtresse aux gros seins et pieds délicieux lui souriaient en lui présentant deux nouveaux jouets : un gode qui lui fut fixé à la bouche, l'autre dont un bout lui fut enfoncé dans la chatte et faisait comme un gode-ceinture sans ceinture. Elle devait serrer son vagin presque continuellement pour être sûre qu'il ne tombe pas, tellement elle était ouverte.

Les deux femmes se déshabillèrent. Malgré sa cellulite, Madame de Villedieu restait une femme aux courbes appétissantes. De son côté, la plus jeune n'avait que les lèvres de refaites. Ses seins ronds, un bonnet E, facilement, tombaient joliment en forme de cœur et contrastaient divinement avec sa taille fine et son ventre plat. Elle vint s'asseoir sur le visage de Margot en lui souriant, ses cheveux bruns tombant sur sa généreuse poitrine. Puis elle sentit Madame de Villedieu s'installer en amazone sur elle.

Margot n'eut pas à se le faire dire. À peine furent-elles en place qu'elle se mit à donner coups de reins et de tête pour les faire jouir le plus rapidement possible. Elle était exténuée, vidée, éreintée, douloureuse de partout. Mais elle savait que ce n'était pas fini pour elle. Plus la jeune femme montait vers l'orgasme, plus elle recevait de gifles sensées l'encourager à continuer. Madame de Villedieu, elle, l'insultait de tous les noms possibles en s'accrochant à ses seins dans lesquels elle enfonçait allégrement ses ongles.

Elles jouirent presque ensemble sous les assauts effrénés de Margot. Elles se relevèrent, lui retirèrent les jouets et la laissèrent là sans

plus de cérémonie pour aller se faire servir un verre. Même nues, elles gardaient leur prestance.

Margot n'eut pas vraiment le temps de reprendre ses esprits et les hommes remplacèrent les femmes. Comment allait-elle supporter ça ? Elle se sentait comme un bout de viande qu'ils allaient prendre, elle allait être incapable de réagir, et elle fut presque soulagée de voir qu'elle n'en aurait pas besoin. Elle fut relevée délicatement par Monsieur de Villedieu et conduite vers un cheval d'arçons matelassé et assez confortable qui avait été ramené pendant que les femmes s'occupaient d'elle. Installée sur le ventre, elle sentait sa croupe présentée impudiquement et sa tête tombait dans le vide de l'autre côté. Les choses furent moins agréables lorsqu'elle fut attachée, bras et jambes écartées.

Une queue se présenta déjà à sa bouche et elle l'ouvrit. Déjà bien érigée, elle s'enfonça de tout son long jusque dans sa gorge et lui coupa la respiration ce qui lui parut un long moment alors que toute sa croupe était fouillée de doigts visiblement impatients. Les larmes lui montèrent et se mirent à couler, ses poumons la brûlaient, et lorsque le sexe se retira de sa bouche, elle fut prise d'une violente quinte de toux.

— C'est une très bonne suceuse, précisa Monsieur de Villedieu qui, pour l'instant, laissait ses invités profiter.

Ces mots furent suivis d'une deuxième queue qui la pénétra d'un coup de reins. Le vagin dilaté et presque insensible, il lui semblait qu'il s'agissait d'un petit sexe, mais elle se rendait bien compte qu'il n'en était rien. L'homme commença à la limer et c'était maintenant deux sexes qu'elle devait sucer l'un après l'autre. Un des deux essaya même de la faire avaler les deux en même temps mais elle ne put qu'à peine prendre les deux glands ensemble.

— Il y a bien de la place pour deux, là, si vous voulez ! s'exclama celui derrière elle.

— Vous n'y arriverez pas, là, annonça Monsieur de Villedieu. Attendez.

Tout le monde se retira un instant et Margot lâcha un cri de surprise lorsque le cheval tomba de trente ou quarante bons centimètres. Elle se retrouva à quatre pattes, en appui sur ses genoux et

ses mains. Les attaches ne servaient plus à grand-chose, alors Monsieur de Villedieu lui libéra les mains avant de la faire se relever. Les trois hommes se branlaient en la regardant, leur sexe emballé dans un préservatif. Elle ne devait pourtant pas être bien belle à voir, vu son état.

— Je vous propose qu'on lui fasse bien comprendre ce qu'elle est, mes amis.

— Une esclave sexuelle, lança le Maître d'Andréa.

— Un garage à bite ! renchérit le mari de la femme fontaine.

— Un sac à foutre, grogna le dernier en s'astiquant nerveusement.

C'est lui que Monsieur de Villedieu invita à s'allonger entre les jambes de Margot, sur le cheval d'arçon. Une fessée virulente lui intima de s'empaler sur lui. Heureusement, il n'était pas trop épais. Monsieur de Villedieu la pencha en avant et l'homme plongea son visage dans ses seins et la téta goulument comme s'il voulait lui faire sortir du lait.

Elle sentit plus qu'elle ne vit le Maître d'Andréa s'agenouiller derrière elle. Son sexe vint se coller à celui déjà en elle et poussa sans vergogne. Il lui fallut plusieurs essais, plusieurs fessées d'encouragement qui n'avaient pourtant comme résultat que de contracter Margot, mais il s'enfonça en elle, longeant la verge de l'homme sous elle. Elle ne put s'empêcher de trouver cela excitant, et une nouvelle énergie la saisit. Ce fut elle, alors, qui bougea la première. Leurs grognements l'aidaient. Elle pourrait faire ce qu'elle voulait d'eux, les faire jouir en deux secondes, si elle le voulait, car elle le sentait bien : eux-mêmes trouvaient terriblement excitant d'être serrés l'un contre l'autre de cette manière.

Elle fut pourtant stoppée dans son élan quand elle vit le troisième enjamber sa croupe. Rapidement, elle sentit son gros gland turgescent appuyer contre sa rondelle. Par réflexe, elle se contracta. Les deux hommes râlerent d'un plaisir renouvelé. Et cela sortit sans qu'elle ne puisse l'empêcher. De toute façon, elle n'était plus que réflexes. Sa raison avait quitté son âme, son cerveau n'était plus à même d'avoir un semblant de réflexion cohérente.

— Non, s'il vous plaît...

Elle reçut une gifle magistrale de la part du propriétaire de la maison qui lui donna l'impression d'un coup de poing.

— Pardon, supplia-t-elle en pleurant. Pardon, Monsieur, excusez-moi.

— Avise-toi encore une seule fois de prononcer ce mot devant moi et je te promets que les supplices de ta propriétaire paraîtront de bien délicieuses caresses à côté de ce que je te ferai subir.

— Oui, Monsieur.

Et comme s'il ne s'était rien passé, la queue reprit son chemin vers son cul, qui s'ouvrit dans la douleur. La claque et le regard de Monsieur de Villedieu avait anéanti toute force restant en elle. Les trois hommes se mirent à la défoncer joyeusement alors qu'elle n'arrivait même plus à ressentir le moindre début de plaisir. Et pour rajouter à son supplice, Monsieur de Villedieu se déshabillait à son tour devant elle et vint baiser sa bouche avec presque la même énergie que les trois autres.

Une nouvelle fois, Margot n'était plus vraiment là. Elle recevait tous ces chibres sans vraiment les sentir, si ce n'était la douleur, intense, insupportable. Et plus elle souffrait, plus elle s'éloignait d'elle-même. Jusqu'à presque se sentir bien. Le corps sur le cheval d'arçon ne bougeait plus. Il était devenu une poupée gonflable aux orifices extensibles et disponibles. Son âme, elle, avait comme trouvé le repos. Elle ne pensait même plus à l'après, aux courbatures, aux griffures, elle ne pensait pas plus au moment présent. Elle était comme hors du temps, hors même de l'espace. Et c'était agréable, doux, bien que d'un certain côté angoissant.

Le retour à la réalité n'en fut que plus difficile. Les hommes se retiraient d'elle un à un et elle fut allongée sur le dos au sol. Monsieur de Villedieu vint se placer entre ses cuisses, posa ses jambes sur ses épaules et la pénétra à son tour. Pendant ce temps, les trois autres se branlaient au-dessus d'elle. Bientôt, elle reçut une douche de sperme sur l'ensemble de son corps. Et même en elle, lorsqu'elle se rendit compte que Monsieur de Villedieu n'avait, lui, porté aucun plastique, comme cela se faisait chez Madame Solange.

— Je pense que maintenant, elle a bien compris ! s'exclama-t-il après s'être relevé.

Puis elle fut laissée là. Elle entendit Monsieur de Villedieu inviter ses amis à repasser à table pour le dessert. Petit à petit, la salle se vida. La lumière fut éteinte et elle entendit le bruit d'une clé dans la serrure. Dans l'obscurité totale de cette pièce, Margot porta une main à son sexe béant. Le sperme de Monsieur de Villedieu coulait sur ses lèvres. Elle porta ses doigts à sa bouche et le goûta, puis s'endormit sur-le-champ.

6.

La Servante, ou l'esclave d'exception

Contrairement à ce qu'elle aurait pu croire, Margot n'avait eu aucun repos suite à son passage chez Monsieur et Madame de Villedieu. Elle avait bien entendu tout raconté dans les moindres détails à Géraldine qui n'en croyait pas ses oreilles. De son côté, Madame Solange avait demandé un compte-rendu au couple pendant la soirée suivante et avait appelé aussitôt Margot. Elle avait remercié le couple de Villedieu et avait traîné Margot par les cheveux jusqu'à son bureau.

La jeune femme n'en menait pas large. Elle ne savait pas ce qui avait pu fâcher Madame Solange, mais elle savait déjà qu'elle allait s'excuser à genoux et implorer sa pitié. La maquerelle ouvrit la porte en grand et balança littéralement Margot à l'intérieur de son bureau. Celle-ci s'étala par terre de tout son long.

— Je vous en supplie, commença-t-elle en pleurant déjà. Je ne sais pas ce qu'ils vous ont dit, mais je vous jure que je ne vous ai pas menti. Tout s'est bien passé et j'ai fait de mon mieux pour les contenter. Tous et toutes !

— Debout, Esclave M ! cria simplement Madame Solange.

Margot se tut instantanément et obéit. Les larmes continuaient de couler en silence, mais elle se tenait presque au garde-à-vous devant la femme.

— Tu es si belle, Esclave M. Je dois t'avouer une chose. Je ne suis pas fâchée contre toi. Je suis jalouse.

Margot en perdit toute force dans sa mâchoire inférieure. Madame Solange explosa de rire.

— Je ne suis pas jalouse de toi ! Pour rien au monde je n'aurais voulu être ta place. Je suis jalouse d'eux.

Madame Solange se dirigea vers sa chaise et s'y posa en souriant à Margot. Puis elle tapota ses cuisses pour l'inviter à venir s'y asseoir. Sans rien comprendre à ce qui se passait, Margot vint délicatement poser ses fesses encore douloureuses à l'endroit indiqué. Puis Madame Solange reprit, tout en la caressant partout sur son corps frissonnant.

— J'aurais aimé assister à cette soirée. J'aurais aimé te voir. Il paraît que c'était du grand art ! Tu étais en présence de soumis et soumises avec des années d'expérience. Tu les as époustouffés. J'ai rapidement su que tu serais une esclave différente. Je ne saurais dire exactement pourquoi. Je le sentais, simplement. Même Valérie a fini par le comprendre.

Elle marqua une petite pause, appréciant la gêne que Margot ressentait sous ces compliments. Car elle entendait cela comme des compliments. Il n'y avait pas si longtemps, elle aurait été choquée d'entendre ça de la bouche de Madame Solange. Elle se serait posé mille questions sur elle. Mais cette soirée avait terminé d'y répondre. Jamais Margot n'avait pris un tel pied. Même le passage dans la salle Latex n'avait pas été aussi jouissif. Elle savait qu'elle était en train d'accepter sa condition et une partie d'elle en était effrayée. Mais elle ne put s'empêcher de lâcher un petit soupir d'aise sous les douces caresses de la maquerelle.

— Je ne sais quoi vous dire, Madame Solange...

— Tu n'as rien à dire, M. Demain, tu démissionneras de ton travail.

— Madame...

Elle se retourna vivement pour regarder Madame Solange, mais celle-ci lui souriait tendrement.

— Nous t'en trouverons un autre, tu n'as pas à t'en faire. Mais demain soir, nous partirons toutes les deux pour quelques jours. Tu es officiellement la Servante M.

La femme lui annonça cela en prenant ses seins à pleines mains. Margot se sentit fondre. Son cœur battait à tout rompre et elle sentit malgré elle une chaleur envahir son bassin. Elle n'avait aucune

espèce d'idée de ce qu'impliquait ce nouveau titre, mais elle se sentit remplie de joie et de crainte.

— Il est donc temps que tu saches exactement ce qu'est une Servante. Sache que depuis que j'ai ce genre d'affaire, tu es la deuxième Servante, seulement.

— Qu'est devenue la première ? demanda Margot en tendant sa poitrine vers les mains qui continuaient de la malaxer.

— La première s'appelle maintenant Valérie.

Margot en resta bouche bée. Allait-elle devenir elle aussi une sorte de professeure pour esclaves ? Mais elle n'eut pas le temps de se poser les bonnes questions. Madame Solange lui pinça fermement les tétons et elle se tendit, serrant les dents pour ne pas geindre.

— Ne va pas croire que tu vas devenir comme elle, Servante M. Elle a repris son nom au moment où elle a cessé d'être Servante. Ton nouveau statut impliquera que tu seras mienne. Tu m'accompagneras dans mes déplacements, tu seras à mes côtés pendant les soirées. Tu serviras mes intérêts. D'où le nom. Mais avant cela, tu devras être formée. C'est donc pour ça que nous partirons demain. Juste toi et moi. Nous nous retrouverons deux heures avant l'heure habituelle. Pour une fois, tu seras habillée, mais pas besoin de prendre du rechange. Prends juste ta trousse de toilette, mais oublie le maquillage. Ce que tu vas apprendre, Servante M, ce n'est pas à être belle, ce n'est pas à être intelligente. Tout cela, tu l'es déjà. Ce que tu vas apprendre, c'est à apprécier tous les traitements qu'on peut t'imposer. Et que tu ne t'effondres plus comme une merde sur le sol, pleine de foutre et de cyprine. À la fin de ton entraînement à mes côtés, la soirée des Villedieu te paraîtra avoir été une promenade de santé. Même si je suis la seule à m'occuper de toi... Du moins la plupart du temps.

Margot fut prise d'un tel frisson qu'elle eut un renvoi qu'elle dut ravalier. La peur, la terreur s'emparait d'elle. Et il n'y eut bien qu'une chose qui l'empêcha de fondre en larmes : le regard de Madame Margot posé sur elle. La femme était persuadée qu'elle réussirait, elle savait qu'elle serait fière de sa décision et prenait déjà pour acquis que Margot serait la meilleure Servante qui puisse exister.

— Je ferai tout mon possible pour ne pas vous décevoir, Madame Solange, réussit-elle à balbutier.

— Cela va sans dire, Servante M. Une dernière chose. À partir de maintenant, pour toi, c'est Maîtresse Solange. Allez ! Relève-toi ! Nous allons annoncer la bonne nouvelle à nos invités !

Margot se redressa sur des jambes cotonneuses. Sa tête tournait, elle ne savait pas ce qu'elle devait faire. Et c'est presque par réflexe qu'elle répondit :

— Bien Maîtresse Solange. Merci pour la confiance que vous mettez en moi.

La femme lui sourit en coin, avant de sortir d'un tiroir une laisse dorée et un collier de soumise noir en cuir. Elle le lui passa et la tira à l'extérieur du bureau. Ils ne croisèrent personne avant d'entrer dans la grande salle. Lorsque Madame Solange entra en tenant la laisse dorée, les voix firent silence petit à petit. Il y avait des regards étonnés, d'autres emplis de questions. Les Esclaves cessaient même de servir sans se faire réprimander. Margot croisa le regard de Géraldine et lui offrit un petit sourire gêné. Elle savait que cela allait sûrement arriver et elle n'en avait pas dit un mot à celle qu'elle commençait presque à aimer.

Madame Solange monta sur la petite estrade et alluma le micro afin d'être entendue de tous :

— Mesdames, Messieurs... Vous connaissez tous l'Esclave M, arrivée ici depuis quelques semaines seulement. Et pourtant, une bonne partie d'entre vous savent à quel point elle s'est distinguée à chacune de ses apparitions. Elle n'a jamais rechigné à la tâche qui lui incombait et a prouvé à maintes reprises son endurance, que ce soit dans cette salle, dans la salle Latex, ou même chez deux de nos invités pas plus tard qu'hier soir. J'ai tout de suite senti le potentiel de cette Esclave, qui surpassait tout ce que j'avais pu voir jusque-là... et j'inclue notre chère Valérie dans le lot.

Les deux femmes s'échangèrent un sourire plein de respect et de tendresse.

— J'ai donc décidé de lui laisser l'occasion de prouver sa valeur. Esclave M sera désormais connue comme étant Servante M. Pour les plus nouveaux d'entre nous qui n'ont jamais vu de Servante en

ces lieux, sachez que cela implique qu'elle est mienne. Mais ne vous inquiétez pas, je suis partageuse.

L'assemblée, jusqu'ici pendue à ses lèvres, reprit vie dans un éclat de rire nerveux, bien que soulagé.

— Tout comme le statut d'Esclave, celui de Servante demande une formation. Plus longue. Je serai donc absente quelques jours et c'est Valérie qui sera votre hôte pendant ce temps. Je compte sur chacun de vous pour lui faciliter la tâche, bien sûr. Merci de votre attention.

Les gens applaudirent et Margot suivit Madame Solange qui descendait de la scène. Beaucoup des invités se frayèrent un chemin pour venir féliciter leur hôtesse et la plupart d'entre eux eurent un geste, un regard pour Margot, qui n'oubliait pas de les remercier chaleureusement. Servante M. À peine annoncé, les gens avaient changé d'attitude envers elle. Car les gestes n'étaient plus les mêmes. Une partie du respect qu'ils avaient pour Madame Solange lui était à présent dévolu. Elle avait donc passé la soirée auprès de Madame Solange, sa Maîtresse. Et les seules mains qui s'étaient posées sur elle après la série des félicitations furent les siennes. Ses mains se baladaient sur son corps tout en parlant avec les invités. À aucun moment, elle ne proposa à quelqu'un d'autre de le faire. Cela manqua un peu à Margot. Mais elle commençait déjà à comprendre ce qu'elle avait voulu dire par « servir ses intérêts ». Car même si les discussions semblaient futiles, Margot remarqua rapidement que certains invités avaient plus d'importance aux yeux de Madame Solange que d'autres. Elle se demandait ce qu'ils ou elles pouvaient faire dans la vie pour que sa Maîtresse soit autant à leur écoute et se mette à glousser à des boutades aussi ridicules.

Le seul point noir de la soirée, c'est que Margot ne dort pas dans sa chambre habituelle, contre Géraldine. Elle n'eut donc pas l'occasion de parler avec elle et savait déjà qu'elle ne pourrait le faire avant de partir. Elle fut emmenée dans une chambre individuelle par Valérie qui semblait heureuse pour elle.

— Tu verras, après cette formation, ta vie va changer du tout au tout.

Comme si ce n'était pas déjà le cas ! Dans sa vie d'avant, elle

n'avait couché qu'avec 5 hommes... Enfin, cinq garçons, car les quatre premiers étaient si jeunes et inexpérimentés, comme elle-même, qu'ils n'étaient pas encore des hommes. Et les choses les plus osées qu'elle avait faites, c'était une fellation à Nicolas dans une ruelle sombre, un soir... et d'avoir réclamé qu'il la prenne en levrette. Alors oui, sa vie avait déjà changé du tout au tout. Qu'est-ce que Valérie voulait entendre par là ?

Sa dernière journée de travail fut des plus pénibles. Elle était arrivée avec sa lettre de démission et avait passé un moment dans le bureau de sa patronne à esquiver ses questions. Elle n'avait pu que dire qu'un problème familial l'obligeait à s'absenter pour un moment indéterminé. Elle avait bien compris que si elle n'honorait pas sa période de préavis, elle s'asseyait par la même occasion sur ses indemnités de départ. Elle passa donc sa journée à vendre quelques tenues sous les regards à la fois interrogateurs et juges de ses collègues, alors que la patronne se démenait déjà pour trouver quelqu'un pour la remplacer le plus tôt possible.

Ce fut presque un soulagement de revenir à ce qui était devenu sa demeure principale. Elle alla jusqu'à la chambre qu'elle partageait avec Géraldine, avec l'espoir de la trouver là, mais elle n'était pas encore arrivée. Elle alla donc jusqu'à sa nouvelle chambre se changer et passer des vêtements sexy pour plaire à sa nouvelle Maîtresse. Lorsqu'elle sortit de là avec sa trousse de toilette, Valérie vint la chercher et lui passa le collier.

— Tu devras le porter constamment pendant ta formation. Ensuite, tu n'auras le droit de le retirer que pour aller travailler, si tu y retournes.. Si tu dois aller voir ta famille, tu le retournes. La petite boucle se retrouve sous tes cheveux et il peut passer pour un collier presque normal. Seules quelques personnes se douteront de quelque chose. Peut-être que certains penseront que tu es devenue gothique, au pire !

— J'ai peur, avoua Margot tout d'un coup.

— J'avais peur moi aussi, Servante M, lui répondit-elle avec une douceur que Margot n'aurait jamais cru possible chez elle. Mais après ça, je suis restée sa Servante pendant deux ans. Et je ne regrette rien. Lorsque tu reviendras, tu seras une nouvelle personne.

Inébranlable aux yeux de la plupart du commun des mortels. Tu riras d'avoir pleuré sous les fessées et les martinetes. Car crois-moi... Tu ne sais pas encore ce que c'est d'avoir mal. Mais contrairement au reste du monde, Madame Solange saura te préparer à supporter. Tu vas tous nous épater... encore.

Les yeux écarquillés par la surprise, Margot allait lui demander ce qu'elle entendait par là, mais le ton rustre de Valérie revint au galop :

— Maintenant, va au salon. Madame Solange a autorisé à ce que tu soulages Marc. Le pauvre s'est fait largué, il n'a plus de suceuse...

Et dix minutes plus tard, Margot entra dans le bureau de Madame Solange, ne sachant trop comment se comporter à présent :

— Bonjour Maîtresse Solange...

Sans lever la tête des papiers qu'elle lisait, Madame Solange lui indiqua un dossier sur son bureau.

— Tu auras jusqu'à demain pour retenir tout ça par cœur, Servante M.

Margot se sentit bête, dans sa petite robe d'été qu'elle avait choisie pour sa Maîtresse et qu'elle n'avait même pas regardé. Elle prit le dossier et l'ouvrit. Il y avait une trentaine de pages qui décrivait trente personnes : leur nom, prénom, adresse, lieu de naissance, noms des parents, profession, noms des conjoints et conjointes et leur profession, noms des enfants et leur profession, noms et profession des maîtresses ou amants... Tout ! Il y avait toute leur vie et Margot devait tout apprendre en peu de temps. Elle comprit vite la raison : toutes ces personnes étaient des personnes aux grandes responsabilités. Dans la ville, mais aussi la région, voire des responsabilités nationales et internationales. Ces trente personnes faisaient sûrement partie des invités, au moins occasionnels, des soirées de Madame Solange. Mais seulement douze fiches comportaient des pseudonymes qui correspondaient à des noms qu'elle avait elle-même retenu pendant son service.

Restant debout, elle commença donc à parcourir les fiches, une à une, en essayant de retenir le maximum d'informations. Elle fut interrompue par un geste d'agacement de la part de Madame Solange.

— Tu ne salues pas ta Maîtresse, Servante M ? dit-elle en désignant le sol près d'elle, sans pour autant relever la tête de ses papiers.

— Excusez-moi, Maîtresse Solange.

— Maîtresse suffira amplement... Tu n'en as pas d'autre à ce que je sache.

Margot vint s'agenouiller près de sa Maîtresse et celle-ci tendit son pied vers elle. Avec un peu de réticence et beaucoup de honte, Margot se baissa jusqu'au pied nu de Madame Solange et le baisa tendrement. Une fois fait, sans un mot, Madame Solange croisa à nouveau les jambes et continua de travailler. Margot, elle, reprit sa lecture mais elle était perturbée par ce qui venait de se passer. Et elle ne comprenait que trop bien qu'à partir de maintenant, c'était ainsi qu'elle devrait saluer sa Maîtresse... Chaque jour ! Et où qu'elles se trouvent !

Trente minutes plus tard, Madame Solange se releva. Elle passa la laisse au collier de Margot et déclara simplement :

— Nous pouvons y aller, maintenant.

D'un geste sec, elle fit relever sa Servante qui la suivit jusqu'à la voiture. Valérie les accompagna, recevant les dernières indications de Madame Solange, puis elle monta du côté passager. Madame Solange accrocha la laisse à la poignée de peur, comme elle l'aurait fait avec un chien, ou un cheval, plutôt. Tout ceci semblait tout à fait naturel à Madame Solange mais à chaque fois, Margot ressentait une honte indicible qui pourtant la troublait d'une manière inattendue.

Avant de démarrer, Madame Solange posa sa main sur la cuisse de Margot et la remonta jusque sous sa jupe, remarquant ainsi qu'elle ne portait pas de culotte. Elle lui sourit en jouant avec ses lèvres qui s'humidifièrent presque instantanément.

— Tu es très belle, Servante M. Je te remercie pour cet effort. Maintenant, au travail.

— Bien, Maîtresse So... Bien Maîtresse, bafouilla Margot en rougissant.

Madame Solange roulait tranquillement, sans un mot. Pas d'excès de vitesse, elle s'arrêtait à chaque feu comme il le fallait et laissait la priorité aux piétons, dont la plupart ne manquaient pas

remarquer la laisse de Margot. Ce qui la rendait encore plus honteuse, et encore plus excitée malgré elle.

Sorties de la ville, Madame Solange prit la voie rapide en direction du sud. Margot n'en était pas sûre, mais il lui semblait que ce n'était pas à la ferme de la première fois qu'elle l'amenait. Elle n'osa pourtant pas lui poser la question et continua d'étudier les fiches données par sa Maîtresse. C'est ainsi qu'elle découvrit que Monsieur Grimm, l'homme aux doigts épais qui l'avait amenée dans la salle latex, était un riche propriétaire terrien, possédant, entre autres, trois palaces à travers le monde, qui accueillaient régulièrement les plus grands chefs d'États, les plus grands businessmen, et les plus grandes stars du monde, qu'elles soient actrices, sportives ou artistes.

Elles roulèrent ainsi pendant deux bonnes heures, avant que Madame Solange ne s'arrête à une aire de repos, alors que le soleil déclinait dans le ciel. Elle se gara un peu à l'écart des autres véhicules et des camions et dit à Margot de rester là. Lorsqu'elle revint 10 minutes plus tard, elle la regarda d'un air sérieux :

— Ta première leçon, Servante M. En devenant ma propriété, tu te dois de me faire honneur à chaque instant, ainsi que de m'obéir. Et lorsque je dis obéir, il ne s'agit pas juste de faire ce que je t'ordonne. Tu dois le faire avec passion.

— Oui, Maîtresse, répondit Margot en déglutissant. Je vous promets que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Jamais.

La peur transpirait de sa voix, car elle savait pertinemment qu'en lui faisant cet honneur de devenir Servante, elle n'aurait plus jamais le droit à l'erreur, et Madame Solange serait d'autant plus exigeante envers elle.

— Bien. Déshabille-toi, alors.

Margot s'exécuta sans rechigner, lançant tout de même des regards à droite et à gauche, pour être sûre que personne ne la voyait. Mais avec le plafonnier allumé, elle ne pouvait pas voir bien loin et savait qu'on pourrait, au contraire, la voir de loin.

Madame Solange éteignit alors le plafonnier en souriant. Elle ne dit rien, semblant juste attendre. Margot comprit rapidement en voyant trois hommes s'approcher de sa porte.

— Le premier jouira sur ton ventre, le deuxième sur tes seins, et le troisième sur ton joli petit minois. Ouvre la porte, maintenant, dit-elle en détachant la laisse de son collier.

Margot prit une seconde pour intégrer ce qui allait se passer. Fébrilement, elle mit la main sur la poignée et ouvrit la porte en grand. Elle fut aussitôt assaillie par une main qui s'agrippa à son sein droit et une autre qui se glissa entre ses cuisses. Elle les écarta et tendit sa poitrine, plus par réflexe que par réelle envie, car Madame Solange avait choisi les plus vieux et gros hommes qu'elle avait trouvé. Elle se laissa d'abord faire, essayant de cacher son dégoût. Mais rapidement, les mots de sa Maîtresse lui revinrent : obéir avec passion. Elle leur sourit alors, tendant une main vers l'entre-jambe de celui qui lui malaxait maladroitement les seins.

— Alors, les petits vicelards ? On veut se vider les couilles ? leur lança-t-elle en palpant la queue déjà tendue du vieil homme.

— Carrément ! lui répondit le plus obèse des trois qui n'avait pas de place pour s'approcher d'elle.

— Alors sortez vos queues... je vais m'en occuper !

Les mains la quittèrent, et elle en profita pour passer ses jambes dehors. N'ayant toujours pas de place pour le troisième, elle sortit carrément du véhicule et s'agenouilla, adossée à la carrosserie. Ils étaient maintenant devant elle, le pantalon aux chevilles, en train de se branler. Le plus vieux avait une bite minuscule et toute rasée, l'obèse lui tendait une verge de taille correcte mais à moitié molle et perdue dans des poils sans fin. Le troisième avait, lui, une belle queue longue et fine sous sa bedaine velue. Elle le prit de sa main gauche et décida de le garder pour la fin, sur son visage. Elle se mit à sucer le bout du petit vieux en se demandant si quelque chose sortirait de là, et palpa les grosses couilles de l'obèse.

— Prévenez-moi avant de gicler...

Et le petit vieux ne tarda pas à le faire. Elle eut heureusement le temps de se lever pour qu'il éclabousse son ventre de quelques gouttes de sperme en râlant, avant de se jeter sur la belle queue longue. Elle le suçait doucement, toutefois, pour ne pas le faire venir tout de suite, et lorsqu'elle passa à l'obèse, il prit lui-même l'initiative de lui relever la croupe et passer derrière elle.

— Viens là, sale pute, lui lança-t-il.

— Heu... Maîtresse ? demanda Margot.

— Avec passion, lui répondit celle-ci qui n'avait pas bougé de son siège et qui surveillait ce qui se passait grâce au rétroviseur intérieur.

Elle tendit toutefois le bras, tenant un préservatif entre son index et son majeur, que l'homme s'empressa d'attraper. Alors Margot tendit sa croupe, en essayant de ne pas penser à ce qu'elle était en train de faire. Le gars obèse lui prit la tête et l'enfonça dans son ventre. L'épaisseur de celui-ci l'empêchait de pouvoir prendre entièrement sa queue en bouche, alors elle l'aspira, la suçota, pendant que l'autre poussait doucement son pieu en elle.

Elle le sentit rapidement s'enflammer. Il la baisait comme un dératé et eut peur qu'il ne se vide dans la capote. Elle ne put retenir quelques couinements, tout en branlant l'obèse qui râlait de plaisir. Sûrement que ça faisait bien longtemps qu'une femme ne l'avait pas touché... au moins gratuitement ! Alors quand elle se mit à suçoter son gland, tout en jouant avec son frein de la langue, il ne résista pas. Elle n'eut qu'à le branler en se relevant légèrement et il gicla un foutre épais et abondant sur ses seins.

Alors que le dernier avait un peu ralenti ses va-et-vient, elle lui déposa un bisou sur le gland et le remercia, avant de prendre les choses en main avec celui qui cognait bien au fond d'elle. Elle s'adossa debout à la voiture et releva une jambe pour l'inciter à venir la baiser ainsi. Elle trouva presque mignon la façon qu'il avait de tenir ses vêtements tout en la limant, pour être sûr qu'ils ne soient pas tâchés du sperme des autres.

— Tu vas me gicler à la gueule, toi, mon salaud, hein ?

Elle ne remarqua que maintenant que sa queue était tellement longue qu'il ne pouvait la pénétrer entièrement. À chaque coup de reins, elle le sentait cogner contre le col de son utérus et malgré la douleur, elle explosa rapidement. Au même moment, il se retira rapidement et fit voler le bout de plastique. Elle n'eut pas le temps d'apprécier les frissons de l'orgasme et se mit à genoux. Son foutre coula mollement, épais et visqueux. Il tapota son gland sur son nez pour lui offrir jusqu'à la dernière goutte et elle posa un bisou des-

sus pour le remercier et remonta dans la voiture, le laissant là dans l'obscurité naissante à remonter tout seul son pantalon.

— Je suis fière de toi, Servante M, lui dit directement Madame Solange. Comment te sens-tu ?

— Sale, humiliée, Maîtresse, répondit-elle d'une petite voix tremblante. Je trouve cela avilissant. Mais je suis aussi heureuse de vous rendre fière.

— Humiliée par ça, après tout ce que tu as vécu ? Explique-toi, Servante M, lui dit Madame Solange sur un ton qui se voulait plus curieux qu'autoritaire.

— L'endroit est glauque... Et vous avez fait exprès de choisir les plus moches, comme si...

— Comme si ?

— Comme si je ne méritais pas mieux, termina Margot d'une petite voix timide.

— Regarde-moi, lui intima Madame Solange.

Margot s'exécuta et elle ne vit pas la gifle venir, qui lui brûla la joue et ouvrit les vannes des larmes. Elle porta la main à sa joue et regarda Madame Solange lécher le sperme qu'elle avait sur les doigts.

— Sache, Servante M, que tu ne mérites que ce que je décide que tu mérites. Je pensais pourtant que tu l'avais déjà intégré, ça. Tu as tant de choses à apprendre en peu de temps ! Mets ta ceinture, notre destination n'est plus bien loin.

Tout en séchant ses larmes et étalant le sperme au passage sur son visage, Margot reprit les fiches et fit de son mieux pour retenir le plus d'informations possible sur le reste du trajet, le plafonnier allumé de son côté.

Madame Solange prit un petit chemin en terre qui menait à une petite maison de campagne, non loin d'un bourg. Le voisin le plus proche était à une centaine de mètres, d'après les lumières que Margot vit en pleine nuit. Devant la maison, il y avait un petit jardin bien entretenu, ce qui lui fit dire qu'il y avait sûrement une personne payée pour s'en occuper toute l'année. À l'arrière, il y avait un bois dense qui semblait s'étendre sur plusieurs kilomètres.

Margot prit leurs affaires, surtout celles de Madame Solange,

et les installa dans sa chambre, à l'étage, ainsi que dans la grande salle de bain avec jacuzzi. Au rez-de-chaussée, Margot eut le droit à un matelas sous l'escalier (qui n'était pas fermé) et le lavabo des toilettes lui servirait de salle de bain.

Elle se nettoya là, dans cette pièce si petite qu'elle devait laisser la porte ouverte pour pouvoir effectuer les gestes qui lui permettaient de se débarbouiller du foutre des trois hommes, puis elle fit à manger à sa Maîtresse pendant que celle-ci se délassait dans le jacuzzi. Heureusement, le frigo était déjà rempli d'avance, et Margot avait eu l'habitude de cuisiner pour son ex-mari. L'idée la fit frissonner, à la fois de regret et de plaisir, même si ce n'était pas encore officiel.

Elle attendit, agenouillée auprès de sa Maîtresse lovée dans une robe de chambre, que celle-ci se rassasie. Enfin, Madame Solange lui ébouriffa les cheveux pour la remercier, puis lui proposa ses restes en posant l'assiette au sol. Margot mangea avec honte, sans couverts, les quelques bouchées que sa Maîtresse lui offrait.

— Il va être temps d'aller au lit, déclara Madame Solange. Une dure journée nous attend demain ! Enfin... Lorsque je parle de lit, je parle pour moi.

Elle tira sur la laisse de Margot et la descendit au sous-sol. Margot découvrit là une vraie salle de torture. La salle Latex était un bac à sable, à côté de ça ! Comme si Madame Solange avait rassemblé dans cette pièce le contenu d'un musée dédié à la torture à travers les âges. À tel point que Margot marqua un temps d'hésitation avant de la suivre à l'intérieur.

— Ne fais pas ta fillette ! lâcha sèchement Madame Margot avant de la diriger jusqu'au chevalet qui avait été mis debout.

Margot regarda sa Maîtresse avec une frayeur intense dans les yeux, mais elle ne réussit pas à se débattre. Elle la laissa l'attacher, poignets et chevilles. Puis Madame Solange, appliquée, précise, actionna un bouton qui la souleva du sol par les poignets. Grâce à un deuxième bouton, ce sont ses chevilles qui furent tirées et écartées, comme ses bras. Pour un peu de confort, elle posa des cales sous ses pieds, sur lesquels elle pouvait prendre appui.

Margot pensait qu'elle en aurait fini là, mais Madame Solange

remonta et revint avec les fiches que Margot devait apprendre. Elle les plaça face visible devant Margot, sur un énorme pupitre pour qu'elle puisse les lire sans avoir à les toucher.

Enfin, elle approcha une machine qui semblait la rendre fière. Il s'agissait d'une machine à gode, armée d'un sextoys épais. Le système était relié à une sorte de plateau. Margot pensa que Madame Solange lui donnerait à manger pendant qu'elle se ferait baiser par la machine. Mais ce qui l'attendait était bien pire. Madame Solange dirigea le sextoys vers le haut et le cala juste contre les lèvres de Margot, puis elle remonta le plateau à un centimètre ou deux de son menton. Avec un grand sourire, elle déclara à sa Servante :

— Comme je le te le disais, tu as jusqu'à demain matin pour retenir tout ça. Les feuilles seront brûlées, car il ne faut aucune preuve. Tu vas donc rester là pendant que je me repose après ce voyage exténuant et être une bonne Servante. Si le sommeil te prend... Alors ton menton tombera sur le plateau, et...

Elle baissa la tête de Margot pour que son menton appuie légèrement sur le plateau. Aussitôt, la machine se mit en branle, apparemment sur la vitesse maximale. Le gode la transperça sans pitié, cogna au fond de son sexe et redescendit. Margot hurla de douleur en remontant la tête, ce qui stoppa la machine. Les larmes se mirent à couler, abondamment.

— S'il vous plaît, Maîtresse... Pas ça... Je... Je ne suis pas prête...
À nouveau, Margot reçut une gifle phénoménale.

— Tu es ma Servante, alors tu dois l'être. À demain.

Et sans un mot de plus, Madame Solange quitta la pièce, ferma la porte à clé derrière elle et alla se coucher, laissant Margot seule et en pleurs avec pour seule compagnie des machines de torture et trente fiches à retenir.

Elle ne sut pas combien de temps fut absente Madame Solange. Elle avait mal partout, peinait pour garder les yeux ouverts sur les fiches et semblait tout mélanger dans sa tête. La machine l'avait gardée éveillée, la transperçant à chaque fois qu'elle se laissait aller au sommeil. Son sexe lui paraissait être devenu un hématome énorme et douloureux, lorsque sa Maîtresse la fit descendre. Elle

ne réussit pas à tenir debout, si bien que Madame Solange dut l'allonger à même le sol. Elle la vit, plus belle que jamais dans un tailleur moulant, dont la veste laissait voir la dentelle de son soutien-gorge. Sa jupe se terminait juste sous les genoux et elle portait des talons aiguille qui pourraient être de vraies armes. Pour parfaire sa tenue, elle avait un chignon très serré qui laissait découvert son cou sensuel. Malgré la vision, Margot ne réussit pas à lui sourire. Elle n'était que douleur, étirements et plaintes.

Pourtant, sa Maîtresse ne lui laissa aucun répit, lui posant des questions les unes après les autres : « Le nom de la maîtresse de Monsieur Untel ? Combien d'enfants a Madame unetelle ? En quelle année est né tel autre ? » La plupart du temps, Margot répondait à côté, et à chaque fois, Madame Solange lui enfonçait son talon dans une partie du corps : le ventre, les cuisses, les seins, les flancs, ou même les joues. Mais au bout d'un long moment, sa Maîtresse lui sourit :

— Ce n'est pas si mal, Servante M. Toutes tes réponses, même si tu as mélangé les personnes, existaient dans les fiches. Repose-toi un peu. Je dois me rendre en ville.

Puis elle s'en alla, laissant Margot sur le sol qui n'eut même pas la force de bouger avant d'enfin pouvoir s'endormir. À son réveil, lorsque Madame Solange revint, elle sentit ses muscles engourdis, le sang palpiter dans son clitoris douloureusement.

— Caresse-toi, lui ordonna sa Maîtresse. À partir de maintenant, tu le feras à chaque réveil.

Puis elle s'installa, assise sur le seul fauteuil de la pièce, et Margot s'exécuta sans rechigner. Elle mit du temps à ressentir du plaisir, mais avait eu la jugeote de simuler dès les premières caresses. Elle mit de longues minutes à se faire jouir, mais elle ne pouvait nier le fait que le regard de Madame Solange sur elle l'aidait beaucoup. Elle en avait même oublié ses douleurs internes et avait planté deux doigts dans son fourreau humide pour se faire exploser.

Encore haletante, les questions reprirent. Margot tentait de répondre au mieux, mais elle était encore loin d'avoir tout retenu. Au bout de cinq fautes, Madame Solange se leva et alla dans l'armoire chercher une cravache. Prise de panique, toujours allongée au sol,

Margot continua de répondre en se recroquevillant sur elle-même. Mais la cravache pleuvait à chaque mauvaise réponse, ou réponse incomplète, avant de lui donner la bonne réponse.

Enfin, elle aida Margot à se relever et la monta au rez-de-chaussée où un copieux petit déjeuner l'attendait, même si elle devait le manger à même le sol, aux pieds de sa Maîtresse qui parcourait la presse locale. Ce n'est qu'après s'être rassasiée et lorsque Madame Solange la descendit à nouveau au sous-sol qu'elle vit la fiche fixée sur la porte. Il s'agissait d'un planning pour deux semaines. Elle perdit toutes ses couleurs en voyant le programme que Madame Solange lui avait préparé : fouet, shibari, tenue du corps, sport, obéissance, exhibition, contraintes, exercices de souplesse, fellation, sodomie, fisting, saphisme... Chaque demi-heure de chaque journée était chronométrée. Elle vit même que certains moments étaient annotés du nom d'un ou d'une intervenante extérieure. Et que la quinzaine se terminerait par un gang bang.

— Tout ça en apprenant tes fiches par cœur, Servante M, lui précisa sa Maîtresse sur un ton qui ne laissa aucune place à la plainte.

— Je me donnerai à fond, Maîtresse... répondit Margot dans un sanglot.

Et malgré sa volonté, Margot pleura énormément. Particulièrement les premiers jours qui étaient centrés sur l'obéissance et la douleur. Voilà trois jours que Margot vivait avec Madame Solange. Elle n'était pas sortie de la maison, n'avait quasiment vu que le sous-sol et la petite pièce où elle dormait, si tant est que l'on pouvait appeler ça une pièce.

Au quatrième jour, elle se leva la première, le corps douloureux, la peau balafmée par les coups de cravache et de fouet, et le moral dans les chaussettes. Après avoir passé de la crème réparatrice partout sur son corps, et s'être caressée jusqu'à une petite jouissance, elle trouva tout de même la force de préparer le petit déjeuner de sa Maîtresse ainsi que le sien, qu'elle déposa dans une assiette, au sol. En descendant de sa chambre, Madame Solange lui sourit, après qu'elle ait présenté son pied à sa soumise :

— Merci, ma belle Servante M. Je suis fière de toi. C'est le premier jour que je n'ai pas à te réveiller. Tu commences à prendre le rythme.

Margot ne répondit qu'une petite courbette. Madame Solange lui attacha la laisse et elles mangèrent ensemble, Margot aux pieds de sa Maîtresse. À peine eut-elle terminé la vaisselle que l'on frappa à la porte. Margot se souvint que la journée était consacrée aux contraintes avec Mademoiselle Hortense. Celle-ci était une femme ronde au visage sévère. Elle avait les cheveux courts et d'un noir profond, avec une raie sur le côté. Elle portait un tailleur strict ample qui peinait à cacher sa poitrine opulente.

Mademoiselle Hortense eut à peine un regard pour Margot, et ce n'est que lorsque qu'elle lui servit un thé qu'elle la dévisagea, des pieds à la tête.

— Tu crois qu'on va pouvoir en faire quelque chose ? demanda-t-elle à Madame Solange.

Margot fut surprise d'entendre quelqu'un tutoyer sa Maîtresse. Mais cela semblait tout à fait normal, et elle répondit sur un ton malicieux que Margot ne lui connaissait pas.

— Tu me sous-estimes toujours, Hortense ! Celle-ci ne te décevra pas, crois-moi.

— Tu m'avais dit la même chose de ta Servante V. J'espère que je n'aurai pas à fouetter celle-là... Tu l'as déjà bien abîmée.

Margot qui se tenait dans la position adéquate, les mains dans le dos et la poitrine en avant, sentit un long frisson parcourir son échine. Elle eut envie de pleurer, d'implorer la pitié de sa Maîtresse et de Mademoiselle Hortense. Mais elle sut d'instinct qu'il valait mieux ne pas dire quoi que ce soit, surtout de cet ordre-là. Elle fut presque soulagée lorsque la femme ronde lui ordonna d'aller chercher son sac dans la voiture.

Elle s'y rendit le plus rapidement possible. D'autant qu'elle remarqua la présence du jardinier en train de tailler les haies à la cisaille. Il lui lança un bonjour accompagné d'un regard lubrique mais ne sembla pas étonné du tout de la voir nue. Margot lui répondit le plus poliment possible et attrapa le lourd sac dans le coffre. Qu'y avait-il dedans ? Elle savait qu'elle ne le découvrirait

qu'au fur et à mesure de la journée. Et que celle-ci allait s'avérer longue.

Une fois à l'intérieur, la leçon commença directement. Toujours assise face à Madame Solange, Mademoiselle Hortense prit un ton encore plus sévère :

— La contrainte, Servante M, ce n'est pas simplement d'être attachée, ou enfermée dans une cage, aussi petite soit-elle. La vraie contrainte, ma petite, c'est de continuer à servir ta Maîtresse malgré les chaînes, quelles soient physiques ou mentales. À la fin de cette journée, tu seras capable de nous servir les mains attachées dans le dos, de te presser de nous rejoindre les chevilles attachées l'une à l'autre. En tant que Servante de Solange, tu dois savoir utiliser ton cerveau et trouver des parades aux contraintes. Nous allons beaucoup travailler sur les contraintes physiques aujourd'hui, mais elles seront bien souvent mentales. Comment parler avec ta Maîtresse dans un lieu où tu n'as pas le droit de l'ouvrir ? Comment à la fois porter une ceinture de chasteté et montrer ton plaisir à ta Maîtresse ? Autant de questions qui ne devront plus avoir de secrets pour toi.

Le corps de Margot se raidit, telle une militaire au garde-à-vous. De cette manière, elle montrait sa volonté de satisfaire sa Maîtresse, même si au fond d'elle, la peur régnait. Mademoiselle Hortense se leva de sa chaise et alla ouvrir le sac. Margot put y voir des barres en fer, des cordes, des menottes, tout ce qu'il fallait pour limiter ses mouvements, voire les interdire complètement. Et malgré elle, elle s'imagina ainsi contrainte devant les yeux brillants de sa Maîtresse. Et cela l'excita brièvement, le temps que Mademoiselle Hortense ne reprenne la parole :

— Puisque Solange m'a certifiée que tu étais l'Esclave la plus formidable qui soit, nous allons commencer directement, dit-elle en sortant un gag-ball du sac.

Elle vint l'installer sur Margot qui se laissa faire. Elle ouvrit la bouche pour accueillir la boule et sentit aussitôt la salive affluer sous sa langue. Bientôt, elle coulerait sur son menton et ses seins, mais ce n'était rien comparé à ce qui l'attendait. Mademoiselle Hortense sortit une barre de fer armée de menottes assez larges. Elle lui croisa

les bras dans le dos, chaque main au niveau du coude opposé. Elle ferma la première menotte autour d'un poignet et d'un avant-bras, puis elle passa à l'autre côté. La barre de fer était coincée entre ses bras, appuyant sur ses biceps et l'empêchant de bouger autre chose que les épaules. Margot remarqua le regard de Madame Solange, un fin sourire sur ses lèvres. Alors elle bomba le torse, mettant ainsi ses seins en avant, ses tétons dardés vers sa Maîtresse qui n'en sourit que de plus belle.

Mademoiselle Hortense s'affaira maintenant à ses pieds. Elle les attacha avec ces menottes en plastique que la police utilise maintenant à la place de celles en métal. Elle fit de même au niveau de ses genoux. Margot se retrouvait figée sur place, se demandant déjà ce que Mademoiselle Hortense allait lui demander de faire.

— Solange, tu es fatiguée... Tu devrais aller t'allonger dans ta chambre, dit celle-ci en ricanant.

Madame Solange ricana à son tour et s'exécuta. Un peu affolée, Margot la regarda s'éloigner et monter les escaliers alors que Mademoiselle Hortense scrutait son corps. Elle sentit une main boudinée venir caresser ses fesses et la femme lui susurra à l'oreille :

— Hé bien, Servante M... Tu ne vas pas faire un câlin à ta Maîtresse ?

Margot frissonna. Elle sentit une goutte de bave tomber sur son sein et couler jusqu'à son téton durci. Par la fenêtre, elle vit le jardinier se rincer l'œil, ne faisant même pas semblant de travailler. Elle prit une grande inspiration par le nez et se lança.

Elle n'avait pas d'autre choix que de sautiller à pieds joints. Dès le premier saut, elle comprit que, les bras attachés ainsi dans le dos, elle pourrait facilement perdre son équilibre. Elle ne devait donc pas tenter des sauts trop longs. Elle se dirigea donc vers l'escalier à petits sauts réguliers, assez fière d'avoir trouvé une technique qui lui permettait d'avancer sans risquer de tomber. Mais c'était sans compter sur Mademoiselle Hortense. Elle sentit la brûlure piquante d'une cravache sur sa fesse droite.

— Allez, Servante M ! Sinon elle sera endormie quand tu arriveras !

Et Margot tenta d'accélérer. Arrivée au pied de l'escalier, elle

reprit un instant son souffle. Il devait bien y avoir une vingtaine de marches pour accéder à l'étage. Heureusement, la chambre de sa Maîtresse était juste en face de l'escalier. Elle sauta sur la première marche et faillit perdre son équilibre. La cravache lui rappela qu'elle devait aller plus vite. Elle sauta sur la deuxième marche, enchaîna avec la troisième. Elle mordait dans la boule et sauta sur la quatrième.

C'est là qu'elle perdit son équilibre pour la première fois de la journée. Sa joue cogna contre l'angle d'une marche et elle sentit le bleu se former presque aussitôt. Elle reçut de nombreux coups de cravache avant de réussir à se relever, en imitant un ver de terre. Deux marche plus haut, elle tomba à nouveau, mais eut le réflexe de se retourner dans sa chute. Ainsi elle protégeait son visage mais se relever était aussi plus simple.

Arrivée en haut de l'escalier, elle put reprendre un peu son souffle. Elle dut ouvrir la porte avec le menton et réussit à se pencher juste assez pour poser la tête près de celle de sa Maîtresse qui posa un bisou sur son front.

— Tu redescends et tu recommences. Sans chute, cette fois, ordonna Mademoiselle Hortense.

Le regard de Madame Solange lui donna du courage. Elle y lut de la confiance, sa Maîtresse croyait en elle et elle descendit les marches avec rapidité et précaution, si bien qu'arrivée en bas des marches, elle n'avait reçu aucun coup de cravache. La gorge sèche et serrée, elle reprit son ascension. Dans sa vie, elle avait rarement fait autant de cardio d'un coup. Pour se donner du courage, elle fermait les yeux une seconde et revoyait Madame Solange la motiver d'un regard sûr. Elle arriva en haut des marches sans avoir chuté une seule fois. Ses jambes étaient devenues cotonneuses, mais elle tint jusqu'au lit où, cette fois, Madame Solange posa un bisou sur la boule comme si elle l'embrassait sur la bouche. Pendant ce baiser, elle fut congratulée par Madame Hortense d'un doigt plongé dans sa matrice qui réagit automatiquement en s'humidifiant. La grosse demoiselle sembla heureuse de cette réaction, mais Margot le savait : c'était particulièrement le baiser – même virtuel – de sa Maîtresse qui l'avait excitée.

À la fin de la journée, Margot était rincée. Elle avait été tordue dans tous les sens, tout en lui demandant de leur servir le thé. Elle avait mangé pieds et poings liés, à même le sol, devant nettoyer le carrelage après son repas avec sa propre langue. Elle avait appris à se relever sans ses bras, à la seule force de ses jambes. Elle avait reçu de nombreux coups de cravaches, avait été insultée, mais aussi récompensée à maintes reprises.

Tant et si bien qu'à la fin de la journée, une fois que Mademoiselle Hortense était partie sans avoir sorti son fouet, Madame Solange vint la féliciter en personne. Elle prit sa Servante sur ses genoux, qui s'affala presque sur elle, et caressa ses seins douloureux. Margot remarqua que le jardinier, qui s'était fait plus discret durant la journée, était toujours là. Tout en s'occupant de ramasser ses outils, il matait à travers les fenêtres.

— Redresse-toi, ma belle. Montre à cet homme à quel point tu es forte.

Margot obéit dans la douleur. Elle s'assit, le dos droit, les seins pointés vers l'homme qui s'était arrêté à la fenêtre de la cuisine. Madame Solange lui massait tendrement les seins et Margot ne put retenir quelques gémissements de plaisir. Les mains de Madame Solange descendirent sur son ventre, jusqu'à ses cuisses, qu'elle ouvrit comme pour présenter au jardinier son entre-jambe.

— Tu as été splendide, aujourd'hui, Margot. Je suis fière de toi, dit-elle en caressant l'intérieur de ses cuisses.

— Il y a pourtant plusieurs exercices que je n'ai pas réussis, Maîtresse, lui répondit Margot avec sincérité.

— Hortense a bien vu ton potentiel. Si elle est partie si tôt, c'est parce qu'elle savait que tu as compris. Le reste ne sera que de l'entraînement. Fais signe au jardinier de te rejoindre. Ce sera ta récompense.

— Maîtresse ?

— Fais-le... Tu vas être surprise, crois-moi.

Margot sourit alors au jardinier et lui fit signe de l'index de les rejoindre dans la maison. Ce dernier ne se fit pas prier et entra dans la cuisine quelques secondes plus tard, saluant Madame Solange avec une petite courbette.

— Ma Servante ici présente a eu une dure journée, Jean-Pierre. Aurais-tu l'obligeance de lui offrir un des massages dont tu as le secret ?

— Avec grand plaisir, Madame Solange, répondit l'homme avec un sourire en coin. Laissez-moi le temps de me débarbouiller.

— Bien sûr, Jean-Pierre, bien sûr. Tu peux utiliser la salle de bain du bas. Nous allons préparer la table.

L'homme disparut dans la pièce indiquée par Madame Solange et cette dernière donna les ordres à Margot :

— Va prendre une serviette que tu vas disposer sur la table basse du salon. Je vais chercher l'huile en haut, ainsi qu'un petit coussin.

— Merci Maîtresse, lui répondit Margot, étonnée de ce geste. Je ne sais comment vous remercier.

— Il n'y a qu'une manière, Servante M. L'obéissance et l'abnégation. C'est tout ce que je te demande.

— Je vous le jure, Maîtresse...

Margot se surprit elle-même à répondre cela de cette manière. Il n'y avait pas si longtemps, elle aurait tué pour échapper à cette femme, et aujourd'hui, de tout son cœur, elle lui promettait la plus pure des obéissances. Fébrile et pleine de questions, au bord de la remise en question, Margot alla chercher une serviette pendant que sa Maîtresse montait à l'étage. Elle la disposa sur la table basse et s'y allongea. D'abord sur le ventre, ensuite sur le dos. Elle ne trouvait pas de position à l'aise alors elle attendit sa Maîtresse debout près de la table.

Madame Solange réapparut rapidement, dans une démarche légère, un magnifique sourire aux lèvres. Margot ne put s'empêcher de défaillir devant cette vision. Sa Maîtresse était si belle, si sûre d'elle... mais... était-ce l'idée de voir le jardinier s'occuper d'elle qui la mettait dans cette disposition ? Ou simplement l'effet d'une journée de travail qui s'était déroulée comme elle le désirait ? Margot n'eut pas le temps de réfléchir plus, comme bien souvent.

À peine le coussin fut-il mit en place par Madame Solange que Jean-Pierre sortit de la salle de bain, entièrement nu. Margot resta bouche bée devant lui. Non seulement le jeune homme était musclé à souhait, mais en plus il avait un sexe énorme, qui, pour l'instant,

pendait jusqu'à presque la moitié de sa cuisse. Madame Solange ria de bon cœur en voyant la réaction de sa Servante, le regard fixé sur le membre de Jean-Pierre, la bouche entrouverte par la surprise.

— Servante M !

Il suffit de cela pour que Margot reprenne ses esprits. Elle rougit de honte et baissa le regard.

— Pardon, Maîtresse, je...

— Oui, je sais ! fit sa Maîtresse en riant. Moi-même, j'ai été surprise, la première fois.

Le jeune homme s'approcha, visiblement tout à son aise dans cette tenue devant deux femmes plus âgées que lui. Il prit la main de Margot et l'invita à prendre place sur la table basse, allongée sur le ventre. Madame Solange, elle, s'assit sur le canapé près d'eux après s'être servi un verre de vin.

— Tourne ton visage vers moi, Servante M. Et ne me quitte pas des yeux pendant toute la durée du massage, quoi qu'il arrive.

— Bien, Maîtresse, lui répondit Margot d'une petite voix presque déjà endormie.

Le simple fait de s'allonger venait de lui rappeler à quel point elle était fatiguée, et déjà, Jean-Pierre appliquait de l'huile sur ses mollets avec une douceur enivrante. Sans un mot, il lui massait les pieds, les jambes, avec une précision qui faisait déjà sombrer Margot dans une somnolence profonde, à laquelle elle ne se laissait pas aller complètement uniquement pour regarder sa Maîtresse boire son verre.

Alors que Jean-Pierre remontait le long de ses cuisses et les lui ouvrit légèrement, elle vit les yeux de Madame Solange se poser sur l'homme, puis un sourire se dessiner sur son visage.

— Il semblerait que tu sois à son goût, Servante M.

Jean-Pierre ricana, alors qu'en frôlant sa vulve qui se mit à frémir, il remonta sur ses fesses et entreprit de les masser avec une douceur si sensuelle que Margot se sentit se liquéfier. Le jeune homme commençait à mêler des caresses qui s'éloignaient des massages qu'elle avait connus jusque-là, allant jusqu'à appliquer de l'huile sur son anus, de la tranche de sa main.

Puis il remonta encore. Ses mains magiques passèrent sur son

dos en réussissant à ne pas réveiller les douleurs des jours passés. L'huile utilisée semblait faite exprès pour ça, car ça ne piquait pas non plus. Positionné sur le côté de Margot, l'homme s'avança assez pour qu'elle puisse voir son sexe tendu. Par réflexe, elle détourna les yeux pour mieux le voir.

— Ton ordre, Servante M ! s'exclama aussitôt Madame Solange.

Margot sursauta de peur et fixa à nouveau son regard sur elle.

— Excusez-moi, Maîtresse... Je vais me retenir.

— Une vraie salope, hein ? fit Madame Solange avec un sourire en coin vers le jardinier-masseur.

— En effet, Madame Solange. Vous avez toujours le don de les dénicher, lui répondit le jeune homme en venant se placer au niveau de la tête de Margot pour lui masser les épaules.

Au bout d'un moment, il lui demanda de se retourner. Ce qu'elle fit, avant de reprendre sa contemplation de sa Maîtresse. Le masseur était resté au niveau de sa tête, et elle le sentit se pencher au-dessus d'elle. Ses bourses vinrent se poser sur sa joue alors que ses mains écartaient ses cuisses pour placer ses jambes de chaque côté de la table. Margot sentit un long frisson la parcourir. Cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas senti sur son corps autant de douceur. Elle se mordit la lèvre en regardant sa Maîtresse qui avait un regard brillant de joie. Elle sentit l'huile couler sur son ventre, puis les mains délicieuses du jeune homme commencer à la caresser, plus qu'à la masser. Son bas-ventre commençait à la brûler et lorsqu'il attrapa ses seins, elle gémit carrément, contractant jusqu'à son vagin de plaisir.

Lorsque son masseur se déplaça à nouveau pour retourner à ses jambes, Margot se savait trempée, reluisante d'huile et de cyprine. Il s'agenouilla près d'elle et posa son talon sur sa cuisse, le plat du pied contre son ventre. Il était tellement dur, son sexe tellement imposant, qu'elle put le caresser du pied, alors qu'il massait tendrement sa jambe.

Il fit de même avec l'autre jambe, et Madame Solange observait le pied de Margot lui caresser le sexe avec la même sensualité qu'il la touchait. Lorsqu'il reposa sa jambe sur le côté de la table, Margot ne sut plus où il était, si c'était terminé. Elle regardait sa Maîtresse

qui lui souriait à présent. Celle-ci eut un geste qui manqua faire jouir Margot dans l'instant. Elle releva sa robe. Margot découvrit qu'elle ne portait pas de culotte, rien. Sa vulve était une simple ligne, encore, visiblement surmontée d'une toison assez fournie. Madame Solange lui sourit de plus belle alors qu'elle portait un doigt sur son bouton, juste au-dessus de la ligne que formaient ses lèvres. Au même instant, elle sentit un filet d'huile couler sur le sien. Madame Solange ouvrit ses lèvres d'un doigt expert exactement au même moment où elle sentit ceux de Jean-Pierre en faire de même.

Il fallut à Margot prendre sur elle pour ne pas exploser tout de suite. Elle avait le sentiment qu'il s'agissait des doigts de sa Maîtresse sur son sexe qui ne réclamait pas autre chose que cette douceur.

Puis les choses s'accéléchèrent. Elle sentit son vagin se remplir de deux doigts experts. Elle se tendit sur la table, les yeux courant du visage de sa Maîtresse à sa vulve maintenant reluisante légèrement. Petit à petit, elle devinait un clitoris se dresser, commencer à sortir de sa petite protection et pointer le bout de son nez en direction de Margot. Madame Solange le caressait avec assurance, le faisait grandir encore et encore, tel un mini pénis. Il formait comme un gland qu'elle branlait comme une petite queue, alors que Jean-Pierre la faisait couiner en branlant le sien, deux doigts plantés en elle, qui malaxaient l'autre extrémité de son clitoris à elle. Formidablement excessif. C'est avec ces mots qu'elle décida de décrire le clitoris de sa Maîtresse. Elle voulait l'avoir en bouche, le sucer jusqu'à la faire jouir.

Oh non ! Elle ne devait pas s'imaginer faisant jouir Madame Solange, sinon elle allait jouir bien trop tôt. Le pire, dans tout ça, c'est que Madame Solange se caressait sans quitter le visage de Margot des yeux. La voir prendre du plaisir sous les doigts de Jean-Pierre suffisait à l'exciter.

Puis les doigts de Jean-Pierre quittèrent son puits. Les yeux de Madame Solange se dirigèrent vers lui et Margot la vit hocher rapidement la tête, acceptant ainsi que le masseur continue sur sa lancée. Elle le sentit venir entre ses jambes. Son sexe se posa sur pubis,

alors qu'il semblait encore loin d'elle ! Il attrapa ses jambes et les souleva, les cala sur ses épaules.

Puis le monstre se cala contre sa vulve. Elle se crispa d'abord, par surprise. Mais rapidement, elle se détendit. Il poussait doucement, de la même manière qu'il massait. Elle l'accueillit dans un long et magnifique gémissement, les yeux plantés dans ceux de sa Maîtresse.

Jean-Pierre la prit comme il massait : avec douceur. La taille de son chibre suffisait à procurer à Margot un plaisir qui lui faisait oublier toutes ces journées difficiles, et celles à venir. Ses chairs écartées, son puits massé dans toute sa profondeur, le regard de Madame Solange posé sur elle... tout la faisait oublier sa condition de captive. La tête lui tournait, elle sentait un orgasme monter, le genre d'orgasme qu'elle n'avait pas eu depuis bien longtemps, celui que l'on accueille sans crainte, que l'on attend et que l'on retient même encore un peu, pour le laisser grandir et qu'il s'exprime dans toute sa beauté.

Les yeux plantés dans ceux de sa Maîtresse, c'est avec elle qu'elle faisait l'amour à cet instant. Et Madame Solange ressentait visiblement la même chose. Elle branlait énergiquement son clitoris, son sourire tordu par le plaisir qui montait aussi en elle.

Le jardinier accéléra petit à petit. Margot avait de plus en plus de mal à garder les yeux ouverts, elle s'accrochait à la table alors que l'homme la culbutait sur la table basse. Elle couinait, criait, l'orgasme montant inexorablement. C'est alors qu'elle vit sa Maîtresse se lever. La robe relevée, elle vint présenter son sexe au-dessus du visage de Margot. Cette simple vision la fit crispier encore plus ses doigts sur la table. Elle aurait pu jouir à l'instant.

— Maintenant, dit-elle simplement.

Et Margot laissa sa jouissance s'exprimer. Son corps fut tellement secoué que Jean-Pierre se retira, continuant simplement de frotter sa longue et grosse verge contre le clitoris de Margot. Mais ce à quoi la Servante ne s'était pas attendu, ce fut la douche qu'elle reçut. Sa Maîtresse vidait sa vessie sur elle. Mais l'orgasme fut si puissant qu'avant même de s'en rendre vraiment compte, elle jouissait encore plus fort à ce contact chaud sur sa peau. Elle ouvrait même la bouche, ondulait son corps sous ce fluide doré.

Ce n'est que lorsque l'orgasme la laissa pantelante, hors d'haleine et encore loin de son propre corps qu'elle eut cette pensée fugace : « Ma Maîtresse vient de marquer son territoire. » Et elle ne sut pas si elle devait s'en réjouir. Car au fond d'elle subsistait encore un léger espoir de se sortir de là.

Et alors que Madame Solange branlait l'énorme braquemard de Jean-Pierre pour le faire se vider sur le corps de Margot, cet espoir fut anéanti pour de bon. Elle venait de la marquer, d'une manière plutôt inattendue. Et ce marquage, si primaire, ne voulait dire qu'une chose : elle lui appartenait désormais totalement. Jamais elle ne la laisserait partir de son plein gré, elle allait être son esclave personnelle pour toujours. Et le foutre qu'elle reçut sur le visage eut une odeur âcre, son goût écœurant. Elle se sentit sale, détestable et répugnante. Parce qu'elle savait qu'elle y prendrait du plaisir.

Elle se mit à pleurer, malgré elle. Aussitôt, Madame Solange renvoya Jean-Pierre. Lorsqu'il fut sorti, elle vint prendre Margot dans ses bras, malgré l'urine et le sperme qui la souillait.

— Je sais, Servante M, je sais... lui dit-elle en lui posant le visage sur sa poitrine rassurante. Tu te demandes ce que tu deviens, et c'est sain. Mais crois-moi... À la fin de ce séjour, tu n'auras plus aucun doute sur qui tu es.

Et Margot pleura de plus belle, laissa ses sanglots sortir d'elle, tout en serrant fort sa Maîtresse contre elle. Son odeur, sa douceur, et le ton de sa voix la rassuraient. Et petit à petit, les sanglots s'espacèrent, jusqu'à ce qu'elle réussisse à s'assoupir, telle une enfant contre sa mère, qui est tout pour elle. Et il était rassurant pour Margot d'avoir quelqu'un dans sa vie qui était tout pour elle.

Le répit fut de courte durée. Madame Solange finit par retirer sa robe souillée et la jeter sur Margot :

— Tu me nettoieras tout ça avant d'aller te coucher. Tu as été parfaite aujourd'hui. Continue comme ça.

Et Margot nettoya, le cœur plus léger, presque heureuse d'être là à éponger l'urine de sa Maîtresse, la tête remplie d'image de celle-ci en train de se caresser.

7. *La révélation*

— Bien sûr que si, tu y arriveras. Tu n’as pas le choix.

Voilà comment se termina la brève discussion que Margot avait osé entamer avec sa Maîtresse. Blottie sous son escalier, le corps meurtri de coups et de lacérations reçus au fil des jours de sa formation, Margot avait appelé sa Maîtresse d’une voix plaintive. Cette dernière l’avait écoutée en lui caressant le front. Elle ne l’avait pas coupée, alors que sa Servante lui disait qu’elle n’arriverait pas à supporter sa dernière journée. C’est pourtant avec fierté qu’elle s’apprêtait à l’amener à ce qu’elle appelait le “gang-bang final”.

Margot avait montré une force de caractère à toute épreuve. Une journée entière, elle avait été dans les cordes de Monsieur Bond. Par trois fois, elle avait subi de courtes séances de fouet. Sans compter les séances de fessées, d’humiliations diverses. Madame Solange lui faisait boire tous les matins son urine, depuis le début de la deuxième semaine. Cela ne faisait que deux jours que Margot ne rechignait plus à la boire, mais ça n’entamait pas la fierté qu’elle ressentait à la voir accueillir chaque épreuve avec un certain enthousiasme.

Madame Solange n’était pas dupe. Elle savait que c’était sa douceur à elle qui faisait que sa Servante se montrait de plus en plus aimante. Parce que chaque intervenant montrait une cruauté qui allait crescendo. Ce vendredi-là, Margot avait dû subir Monsieur Grimm, celui-là même qu’il l’avait envoyée dans la salle Latex. Cela n’avait duré que deux heures, mais il était ce qu’elle appellerait plus tard “son examen final”.

Durant tout le temps que Margot était restée dans cette maison, elle avait subi les choses les unes après les autres. Avec Monsieur Grimm, c'était devenu comme un grand oral, où toutes les matières se mêlaient. Elle devait sautiller pour le suivre d'une pièce à l'autre, tout en étant tirée par une laisse, elle devait subir son sadisme sans borne, devant retenir ses cris de douleur comme elle l'avait appris. Serrer les dents était devenu son quotidien. Il ne l'avait même pas baisée. Il s'était contenté de lui éjaculer dessus par trois fois. Et Margot n'avait compris qu'après-coup que c'était à chaque fois qu'elle tentait de le supplier d'arrêter.

Après son départ, Madame Solange l'avait autorisée à se reposer dans son petit placard. Elle avait pleuré pendant une bonne heure avant de réussir à s'assoupir. Elle ne savait pas combien de temps elle avait dormi, mais la nuit n'était pas encore tout à fait tombée. Et maintenant qu'elle entendait la réponse de sa Maîtresse, elle sentit les sanglots la gagner à nouveau.

Car avec ces derniers mots, Margot se souvenait pourquoi elle avait fini par accepter sa situation : Madame Solange avait menacé l'ensemble de sa famille. Cette même famille qui ne semblait pourtant pas s'inquiéter de son absence. Mais sûrement que sa Maîtresse s'était assurée que ces derniers ne soient pas étonnés. Qu'avait-elle trouvé à leur dire pour qu'ils ne se posent pas de question alors qu'elle quittait si soudainement son travail et la région ?

Madame Solange avait cependant raison. Elle n'avait pas le choix. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était retrouver quelques forces et supporter à nouveau de n'être qu'un objet sexuel, pas plus qu'un gode, qu'on ne prend même pas la peine de nettoyer et de ranger dans son étui après s'en être servi. La seule personne à avoir pour elle des gestes de tendresse, c'était Madame Solange. Elle était devenue à la fois son bourreau, sa tortionnaire, son réconfort, son espoir... elle était devenue son monde. Petit à petit, il n'y avait plus qu'elle. Et comme à son habitude, chaque soir, Madame Solange s'assit sur le canapé et invita Margot à s'y allonger, la tête reposant sur ses cuisses.

Elle lui caressait les cheveux, comme à une petite fille que l'on réconforte, tout en téléphonant à Valérie pour prendre des nou-

velles et lui en donner. Une fois qu'elle raccrochait, Margot devait poser son visage entre les cuisses qui s'ouvraient. En usant uniquement de sa bouche et de sa langue, elle faisait jouir sa Maîtresse avec douceur.

Et Margot aimait ça, de plus en plus. Elle connaissait par cœur les réactions de Madame Solange à chaque caresse, mordillement ou suçotement. Pendant ce temps-là, elle se faisait caresser, avec une tendresse qui la faisait fondre et l'incitait à donner son maximum pour lui donner du plaisir. Les mots que sa Maîtresse soufflait dans ces moments faisaient naître des larmes dans les yeux d'une Margot exténuée, au bout du rouleau. « Je t'aime, ma Servante, » lui disait-elle à chaque fois après avoir joui. Avec une telle sincérité qu'elle avait beau fouiller dans sa mémoire, elle ne se souvenait pas avoir reconnu cette franchise chez Nicolas, son ex-mari... ni même chez ses parents.

Elle était aimée, vraiment. Mais par une femme qui la tenait d'une main de fer, malgré son gant de velours. Elle ne pouvait néanmoins le nier : cet amour était réciproque. Par moments, elle tentait de le rejeter, mais il revenait toujours à la charge, encore plus puissant, encore plus envahissant. Et en entendant à nouveau ces mots haletés par sa Maîtresse, elle sut immédiatement qu'elle avait raison sur les deux points : elle n'avait pas le choix, certes, mais en plus, elle y arriverait.

Le lendemain, elle put dormir tard. Cette fois, c'était même Madame Solange qui avait préparé le petit-déjeuner.

— Veuillez me pardonner, Maîtresse, s'empressa de dire Margot, les yeux rivés au sol, sa bouche cherchant les pieds de Madame Solange pour les embrasser. Je ne comprends pas, mon réveil n'a pas sonné.

— C'est moi qui l'ai éteint, Servante M. Je vais t'amener aujourd'hui à un groupe d'hommes en pleine forme. Il faut bien que tu sois un peu reposée. Et tu l'as bien mérité.

— Oh, merci Maîtresse. Je vous promets de faire de mon mieux.

— Comme chaque jour, lui répondit Madame Solange en posant son plateau au sol pour qu'elle mange à ses pieds.

Affamée, Margot se jeta dessus, commençant par l'urine de sa

Maîtresse comme s'il s'agissait d'un verre de jus d'orange revigorant. Elle fit une légère grimace, mais enchaîna sur le reste avec envie. De sa chaise, Madame Solange la regardait avec un sourire tendre. Elle reprit la lecture du journal tout en caressant les cheveux de sa Servante.

— Tu prendras un bain, aujourd'hui. Pas trop chaud non plus, avec toutes ces marques. Et on te maquillera un peu, pour que tu sois présentable.

— Maîtresse, demanda Margot d'une toute petite voix. Lorsque vous dites un groupe. Combien seront-ils, exactement.

— Vingt-sept, exactement.

Margot s'arrêta net. Elle fixa sa Maîtresse, espérant la voir rire et l'entendre lui dire qu'elle plaisantait. Mais tout ce qu'elle reçut, c'est un sourcil relevé et une question :

— Un problème, Servante M ?

— C'est... heu... Non, Maîtresse, aucun problème.

Madame Solange ricana :

— Et je te promets, cette fois, je n'ai pas choisi les plus vieux et moches. Uniquement des étalons. De tous âges, certes. Il y en aura peut-être quelques uns avec un peu de bedaine, mais rien de dégoûtant, tu verras.

Toute la matinée, Margot sembla être extérieure à son corps. Elle n'avait que ce nombre en tête. Vingt-sept. Vingt-sept hommes allaient lui passer dessus. Chacun son tour, parfois en même temps, sûrement. Comment allait-elle réussir à en sortir vivante ?

Elle fit ses tâches avec lenteur, ce qui énerva un peu Madame Solange, et elle reçut quelques petits coups de cravache pour la sortir de sa torpeur.

Ce n'est qu'une fois dans son bain qu'elle eut le sentiment de retrouver son corps. Dououreux, courbaturé, meurtri, mais son corps. Pendant trente minutes que Madame Solange lui laissa dans la salle de bain dont la porte resta grande ouverte, elle eut le sentiment d'être Margot à nouveau. Cette femme coquette qui aimait prendre soin d'elle et plaire aux hommes. Elle chérit chaque seconde passée dans cette baignoire.

Mais Madame Solange avait le don de savoir la remettre dans la

réalité. Elle débarqua dans la salle de bain et vida la baignoire en lui intimant d'y rester. Lorsqu'il n'y eut plus d'eau, elle commença à la laver elle-même, la faisant tourner sur elle-même, frottant doucement le savon partout sur son corps. Puis elle la rinça et prit de quoi la raser de près. Enfin, elle lui présenta un objet que Margot ne pouvait déterminer que comme saugrenu. Une espèce de petit gode avec un tuyau au bout.

Madame Solange dévissa la pomme de douche sans un mot et installa l'objet à sa place.

— Mets-toi à quatre pattes, Servante M.

Margot rougit de tout son corps en comprenant ce qui allait se passer. Elle s'exécuta et grimaça d'avance, en fermant les yeux.

— Il ne faudrait pas qu'il arrive un accident devant autant de personnes. Cet après-midi doit être une apothéose !

Margot sentit la fraîcheur du nettoyeur, puis il s'enfonça dans son séant avec une facilité qui la surprit elle-même. Par réflexe, elle se cambra même, et lâcha un petit gémissement.

— Regardez-moi cette salope ! s'exclama Madame Solange en riant. M'est avis que le plaisir va être de courte durée.

En effet, à peine alluma-t-elle l'eau de la baignoire que Margot se crispa. Elle sentit les petits jets partout en elle. C'était plus de la gêne que de la douleur, mais elle ne résista pas à l'envie de son corps de se trémousser pour se débarrasser de cette sensation désagréable. Elle reçut une simple fessée et elle s'arrêta net. Il ne lui restait plus qu'à prendre sur elle.

À plusieurs reprises, Madame Solange ressortit l'objet, baissa la croupe de Margot et lui écarta les fesses pour faire ressortir l'eau. Puis l'insertion à nouveau, les jets, l'envie de gesticuler, serrer les dents pour se retenir, fermer les yeux pour se concentrer.

C'est avec une caresse d'un doigt sur son anus que la torture prit fin. Madame Solange sortit Margot de la baignoire et la sécha elle-même, tout en lui souriant. Il n'y avait aucun doute sur le fait que le corps de Margot éveillait chez elle des désirs de toutes sortes et Margot appréciait les yeux qu'elle posait sur elle.

Après le déjeuner, Madame Solange maquilla Margot. Très peu. Juste ce qu'il fallait pour camoufler ses cernes de fatigue et

rougir ses lèvres pour donner envie à ces messieurs d'y plonger leur queue.

Une demi-heure plus tard, Margot avait rangé toutes les affaires de Madame Solange dans le coffre de la voiture.

— Nous allons rejoindre les hommes à l'endroit prévu, puis nous partirons directement. Ce soir, tu retrouveras les soirées habituelles. Mais tu seras, toi, quelqu'un d'important, cette fois. Il fera bien nuit quand nous arriverons. Tu n'auras donc pas besoin de t'habiller.

— Mais si nous croisons des gendarmes, Maîtresse ?

— Crois-moi, nous serons tranquilles ! ricana Madame Solange. Tu connais la vie et la famille d'une bonne partie de l'équipe de nuit, non ?

— Oui, c'est vrai, Maîtresse...

Tous ces noms, ces histoires, ces détails de vie étaient ancrés en elle au fil des jours qui avaient passé. Madame Solange l'avait assénée de questions à leur sujet, une vraie lobotomie. Mais maintenant qu'elle connaissait tout cela par cœur, elle sentait le pouvoir que ces informations pouvaient donner à sa Maîtresse. Et c'était quelque chose qu'elle partageait aujourd'hui avec elle. Margot était déjà un peu grisée par le fait de revenir aux soirées avec un statut au-dessus des autres. Géraldine allait-elle lui en vouloir ? Elle avait du mal à l'imaginer rancunière, surtout lorsqu'elle verrait l'état dans lequel Madame Solange allait la présenter.

Sa Maîtresse lui avait passé un simple imper pour monter en voiture. Le trajet fut court et Margot découvrit l'endroit dans lequel son "gang-bang final" allait se dérouler : une boîte de nuit, ouverte en journée pour l'occasion, comprit rapidement Margot.

Sur le parking, Margot découvrit un bus garé là. Les hommes avaient donc été amenés ici par ce moyen. Margot les imaginait tous assis ensemble, commençant à parler de la femme qu'ils allaient baiser... qu'ils allaient littéralement humilier. Madame Solange la tira par la laisse jusqu'à une porte dérobée derrière le bâtiment. À peine la porte refermée, elle lui retira son imper et la fit avancer dans un petit couloir. Il y avait plusieurs portes, mais c'est celle du fond, face à elles, qui s'ouvrit.

L'endroit était chauffé, tamisé. La salle ne faisait qu'une partie du bâtiment. Il devait y avoir plusieurs ambiances dans cette boîte. Elle repéra rapidement le petit bar, plus lumineux que le reste de la salle, et les vingt-sept hommes qui l'attendaient en buvant un verre.

— Bonjour messieurs, lança Madame Solange.

Les discussions se turent d'un coup et tous les regards se posèrent de concert sur Margot, nue comme un ver.

— Bonjour, fit-elle d'une voix timide.

— Nous allons pouvoir commencer, enchaina Madame Solange en tirant brusquement Margot jusque sur la piste de danse.

Ces choses n'étaient pas là, normalement. Au milieu de la piste, Margot vit un canapé et une table, à hauteur de comptoir. Près de cette table, une caisse en bois que Margot connaissait : c'était celle de Monsieur Bond. Elle eut beau parcourir les hommes du regard, elle ne le vit pas. Il s'agissait sûrement d'un simple emprunt. Il faut dire qu'il ne s'était pas privé pour profiter d'elle alors qu'elle était dans ses cordes, suspendue et impuissante. Mais au fond, ce n'était pas le pire. Margot remarqua rapidement les caméras qui entouraient la scène. Sa Maîtresse souhaitait donc avoir un souvenir de ce moment !

Madame Solange profita du temps que les hommes mettaient à se déshabiller pour lui souffler quelques derniers mots :

— Je serai tout le temps près de toi. Je suis la seule à pouvoir utiliser cette malle. Profite de ce moment pour me rendre encore plus fière de toi, Servante M. C'est une performance que très peu de femmes ont l'occasion de vivre. Même celles qui en crèvent d'envie.

Tremblante malgré la chaleur, Margot ne réussit qu'à hocher la tête, voyant déjà les premiers s'approcher. Madame Solange s'adressa à eux avec douceur :

— Vous avez été sélectionnés parce que vous avez déjà prouvé votre bienveillance dans d'autres événements organisés ici. J'attends donc de vous que vous ne déceviez pas notre hôte. La malle est à moi et personne n'y touche. En dehors de ça, vous pouvez lui faire ce que bon vous semble. Allez-y doucement sur les fessées, quand même... Vous voyez qu'elle a déjà pas mal de marques, rajouta-t-elle avec un sourire entendu qui fut suivi de quelques ricanements.

Petite précision ! Une vidéo sera faite de ce gang-bang et comme convenu, vos visages seront floutés. Toutefois, je vous demanderai de bien vouloir signer une décharge autorisant la diffusion du film en dehors d'internet, bien sûr. Les diffusions ne seront que privées.

Le cœur de Margot battait à tout rompre. Elle se sentait comme une gazelle lancée dans la cage aux lions. Chacun d'eux la regardaient avec un appétit féroce. Elle ne pouvait pas nier qu'individuellement, ce genre de regard la transportait. Mais là, il y en avait tant ! Sans compter les yeux des caméras !

Elle déglutit difficilement, alors que les deux premiers – deux quarantenaires visiblement aguerris de ce genre de situation – approchaient et posaient leurs mains sur elle. Plaquée contre la table, elle ne put que subir cet assaut qui laissait déjà présager avec quelle force elle allait être prise.

Ses fesses, ses seins, son ventre, son pubis. Ce fut bientôt tout son corps qui fut caressé, malaxé, peloté. Elle regarda sa Maîtresse derrière la table et le sourire qu'elle lui offrit réussit à la sortir de sa torpeur. Par reflexe, elle agrippa chaque main à une queue déjà bandée, sans savoir à qui elles appartenaient exactement, et se mit à les branler énergiquement.

Elle remarqua qu'une bonne partie, ceux qui ne pouvaient pas approcher, se branlaient tranquillement en regardant le spectacle. Ce n'est qu'alors qu'elle remarqua que Madame Solange n'avait pas menti. Tous ces hommes étaient beaux, chacun à leur manière. Il y en avait de tout type : des blancs, des noirs, musclés ou légèrement bedonnant, jeunes ou vieillissant. Leurs sexes étaient aussi différents les uns des autres, et maintenant qu'elle en prenait en main, qu'elle les serrait dans ses poings, elle sentit cette chaleur si significative, celle qui l'envahissait toute entière et la faisait perdre tout contrôle. Elle sentit la salope se réveiller en elle, la bouffeuse de queues qu'elle était devenue. Et la simple idée de recevoir toutes ces verges en elle la fit dégouliner d'envie.

Elle fit un petit pas en avant parmi les hommes et les laissa l'encercler, avant de se pencher en avant. Elle en branlait deux pendant qu'elle en suçait un troisième. Sa croupe fut rapidement prise d'assaut. Des doigts s'enfonçaient dans ses orifices, des mains

caressaient les marques sur ses fesses et son dos, d'autres pelotaient ses seins ballant. Sa bouche avalait une queue après l'autre. Les hommes n'étaient plus que des tiges érigées pour son propre plaisir.

Et le premier s'enfila en elle alors qu'elle s'acharnait sur une queue noire fine mais si longue qu'elle n'arrivait pas à en avaler la moitié. Agrippé à ses hanches, l'homme claquait déjà violemment contre elle, enfonçant la bite d'ébène dans sa gorge à chaque fois qu'il la projetait en avant. Elle toussa, voulut tourner la tête pour reprendre son souffle, mais une main s'agrippa à ses cheveux et une nouvelle queue força le passage dans sa bouche.

Cela ne faisait que quelques minutes que les choses avaient commencé et on la baisait déjà par les deux bouts. Elle attrapa deux membres bien durs et fit mine de les branler, alors qu'elles l'empêchaient surtout de perdre l'équilibre. Toute à sa concentration, elle ne vit pas Madame Solange se frayer un passage dans le groupe. Margot sentit une pince serrer son téton droit. Elle tourna un peu la tête pendant que l'homme continuait de baiser sa bouche, et vit sa Maîtresse lui sourire en installant l'autre pince, reliée à la première par une chaîne en argent.

Madame Solange n'eut qu'à tirer légèrement sur la chaîne pour que Margot se relève aussitôt en grimaçant. L'homme derrière elle se retira aussi.

— Monte sur la table, lui dit-elle.

Margot remarqua que celle-ci avait été baissée. Elle savait déjà ce que voulait sa Maîtresse et s'assit dessus, écartant les cuisses. Mais Madame Solange savait et saurait toujours la surprendre. Une corde dans les mains, elle désigna deux hommes en posant un index sur leur gland turgescent :

— Vous... et vous... aidez-moi, s'il vous plaît.

D'abord, Madame Solange l'allongea sur le dos, les bras tendus sur les côtés. Elle lui en fixa un sur le côté, pendant qu'un des hommes lui fixait l'autre.

— Maintenant, tenez chacun une jambe de chaque côté de la table.

Ils s'exécutèrent sans broncher. Margot râla de douleur alors qu'on la forçait à faire un grand écart. Madame Solange l'attacha

ainsi. À la fin de la manœuvre, Margot avait réussi à s'habituer à cet étirement. Elle qui ne se savait pas capable d'une telle prouesse à son âge ! Mais Madame Solange l'avait vue, elle, pendant qu'elle était manipulée par les différents intervenants de sa formation. Elle l'avait vue prendre des postures bien plus douloureuses que cela et savait qu'elle tiendrait facilement le coup.

— Maintenant, vous pouvez baiser sa chatte. Chacun votre tour.

Margot n'entendit pas les commentaires qui fusèrent dans l'assemblée, mais elle entendit clairement les ricanements. Sa Maîtresse vint près d'elle et l'embrassa avec tendresse, pendant que les hommes se mettaient à la queue leu-leu.

— Ça va vraiment commencer, Servante M, lui souffla-t-elle alors que le premier, un jeune étalon visiblement habitué aux salles de musculation, frottait son gland contre sa vulve.

Il projeta son bassin en avant et se mit à aller et venir, doucement. Margot ferma les yeux et se mit à gémir, malgré les étirements, malgré la fatigue.

— Elle n'est pas en sucre, lança Madame Solange en ricanant.

Blessé dans sa virilité, ou simplement obéissant, le jeune homme se mit à pilonner Margot, dont les gémissements se transformèrent en cris aigus. Il n'y resta que quelques secondes, peut-être une minute, et laissa la place au deuxième. Margot aurait aimé qu'il continue, elle sentit une violente frustration monter en elle, mais elle fut aussi vite oubliée que le deuxième la pénétra sans ménagement.

Elle jouit dès celui-ci. Un léger jet de cyprine arrosa le bas-ventre de l'homme et elle entendit sa Maîtresse ricaner :

— Tu jouis dès le deuxième... Il en reste vingt-cinq !

Et Margot comprit alors que l'après-midi allait être long... très long. Elle perdit le compte des queues qui cognaient contre son utérus avec ferveur après le quinzième, ou le seizième. Il lui semblait être en train de jouir en continu, et lorsque le dernier arriva, elle avait l'impression d'avoir la chatte sèche. La pénétration fut douloureuse, sa gorge lui faisait mal à force de crier, hurler.

Madame Solange la détacha et elle put respirer un peu. Elle avait déjà explosé un nombre incalculable de fois et eux n'avait pas versé une goutte de sperme. Un instant, elle voulut dire à sa Maîtresse

qu'elle n'allait pas y arriver. Elle était déjà en sueur, sentait son maquillage avoir coulé, ses jambes flageolantes, ses cheveux collants.

Madame Solange lui retira les pinces et la retourna sur la table. Elle prit tout son temps pour lui attacher avec une corde les bras dans le dos, à la manière de Monsieur Bond. Penchée sur la table, la croupe en arrière, elle savait exactement ce qui allait se passer maintenant avant même de sentir les doigts de sa Maîtresse appliquer du lubrifiant sur son anus.

— À vous messieurs ! Défoncez-moi ce joli cul ! s'exclama Madame Solange avec un plaisir que Margot avait très rarement entendu.

Margot eut tout juste le temps de prendre sur elle et se détendre avant que le premier ne vienne percer sa rondelle avec enthousiasme. Elle l'entendit clairement dire aux autres :

— Putain, ça, c'est du cul, ou je m'y connais pas !

Et les va-et-vient commencèrent. Margot grognait, râlait, criait, réclamait même, mais elle n'était plus vraiment là. La tête lui tournait, l'air lui manquait, et elle aurait sûrement tourné de l'œil rapidement sans sa Maîtresse. Les mains de Madame Solange se posèrent sur ses joues. Elle ouvrit les yeux et la vit face à elle, penchée à l'autre bout de la table pour porter son visage tout près du sien.

— Reste avec moi, Servante M.

Puis elle monta sur la table, passa une jambe de chaque côté du visage de Margot et celle-ci se retrouva nez-à-nez avec la vulve dégoulinante de sa Maîtresse, sous sa robe. Elle ne pouvait pas la toucher, pas même en tirant sa langue le plus possible, mais elle la sentait. Et comme une ivresse énergisante, petit à petit, elle reprit possession de son corps. Elle sentait à nouveau les queues se succéder dans son fondement, mais la douleur était partie prenante du plaisir qu'elle ressentait. Elle tenta de se tortiller pour s'approcher du Graal de sa Maîtresse, mais une paire de mains viriles la ramena en arrière pour mieux l'enculer sauvagement.

Son cul était dilaté comme jamais, et une fois le dernier passé, elle s'étonna de n'avoir même pas remarqué ceux qui avaient les sexes les plus larges. Madame Solange s'avança un peu et Margot

put enfin se délecter de son goût, le temps de quelques lichettes uniquement.

Car pendant ce temps, Madame Solange avait, d'un simple geste de la tête, donné l'autorisation aux hommes de prendre les choses en main. Une poigne virile l'attrapa par les cordes et la releva pour la diriger vers le canapé.

— On va la couvrir de foutre ! s'exclama un des plus jeunes.

— Mettez-en aussi dedans, rajouta Madame Solange, non sans malice.

Margot trébuchait, les jambes cotonneuses, mais l'homme la retenait. Elle le vit s'asseoir et comprit qu'il s'agissait d'un des noirs aux muscles saillants et à la queue épaisse. Il la retourna face aux autres et la fit descendre sur son mât qu'il lui planta facilement dans le cul. D'un simple claquement sur sa fesse endolorie, Margot se mit à remuer pendant qu'un autre la basculait en arrière et lui releva les jambes.

Les bras dans le dos, Margot ne pouvait compter que sur la force de ses assaillants pour ne pas chavirer. Rapidement, son vagin fut rempli en même temps. Elle cria, presque plus par réflexe que par douleur, car il lui semblait être anesthésiée. On lui tourna la tête sur la droite et lui fourra une des plus petites bites du lot dans la bouche. Elle aspira, suçà, dans l'espoir que plus vite elle les ferait jouir, plus vite ce serait terminé. Dans le même temps, elle se mit à remuer le bassin comme elle put, à contracter son anus et son vagin sur ces queues qui la limaient.

— Donnez-moi votre jus ! cria-t-elle pour se redonner de l'énergie.

Elle ne vit pas un troisième arriver. Elle sentit juste celui qui était dans sa chatte presque tomber sur elle.

— Oh mon... lâcha-t-elle en sentant le troisième pousser contre sa rondelle déjà dilatée par le noir sous elle.

Pendant de longues secondes, le temps fut suspendu. Elle tenta de respirer normalement, de se décontracter le plus possible. Car il était sûr que, vu comme il poussait, il ne partirait pas de là sans lui avoir fait connaître une triple pénétration.

L'homme prit son temps, celui sur elle ondulait avec douceur,

pour l'aider à se laisser aller. Et bientôt, elle le sentit. Son anus se dilata encore plus. Il lui sembla qu'il n'allait jamais s'arrêter de s'ouvrir. Sa bouche s'ouvrit et lâcha un cri qui lui déchira la gorge.

Puis plus rien ne bougeait. Les trois hommes s'étaient arrêtés. Pendant une seconde ou deux, elle les sentit distinctement en elle. Elle pouvait sentir chaque pieu planté en elle. L'homme vautré sur elle lui sourit, juste avant de relancer les hostilités. Elle n'eut pourtant pas le temps de se mettre à crier. Un quatrième, à genoux sur le canapé près d'elle, lui enfourna sa pine dans la bouche. Il ne lui fallut que quelques allers-retours avant de gicler sur son visage, des jets épais et abondants, à peu près en même temps qu'un autre jouissait dans ses tripes, sans savoir exactement lequel. Peut-être fut-ce les deux en même temps, car ils se retirèrent ensemble, laissant l'homme sur elle lui limer encore un peu son fourreau avant de l'inonder à son tour.

Puis d'autres vinrent. Seuls ou par deux. Margot n'était plus que trous béants, bouche y compris, débordant de sperme. Sa peau recevait les giclées épaisses d'hommes en rut venus faire d'elle une chienne que l'on saillit sans prendre son plaisir en compte. Certains jouissaient sans avoir eu l'occasion de la prendre à nouveau. Un d'eux lui avoua que son regard à la fois perdu et suppliant était un tel délice qu'il ne pouvait plus se retenir. Il jouit sur ses seins et l'obligea à lécher son anus, ce qui le fit jouir une deuxième fois.

On la retourna, la prit en levrette, on la remit sur la table, puis au sol. Par moments, sa Maîtresse apparaissait avec un instrument. Elle se souvenait avoir giclé avec son wand qui stimulait son clitoris pendant qu'un homme la sodomisait joyeusement. À un autre moment, Madame Solange lui avait envoyé des petites décharges électriques sur ses seins qui ballotaient pendant une levrette énergique.

Mais ce qui la faisait sourire, allongée sur le sol, et souillée de la tête aux pieds, c'était le regard de sa Maîtresse. Elle était visiblement fière de son esclave et rien que cette pensée mit Margot debout. Elle n'attendit pas que sa Maîtresse vienne l'aider. Alors que les derniers terminaient de se rhabiller et que des verres étaient servis pendant que Madame Solange allait les remercier, Margot se

leva d'elle-même et fit péniblement la vingtaine de pas qui la séparait de sa Maîtresse.

Elle se tint près d'elle et ne dit rien, jusqu'à ce que Madame Solange pose un regard rempli de joie sur elle, en disant au groupe d'hommes :

— Je crois qu'on peut l'applaudir. Peu de femmes ont cette capacité et je suis fière d'être celle qui a révélé ce potentiel incroyable.

Les applaudissements fusèrent. Tous ces hommes qui, quelques minutes plus tôt, semblaient ne pas se soucier de ce que ressentait Margot, qui l'avaient baisée comme si elle avait été une poupée de plastique, lui souriaient, l'acclamaient, même. Margot rougit de tout son corps et voulut se cacher derrière sa Maîtresse.

— Je vous remercie du fond du cœur, dit-elle timidement une fois le calme revenu.

— Bien ! Désolée, messieurs, mais nous avons de la route. Encore merci pour cet après-midi. La vidéo va vous être envoyée d'ici une vingtaine de minutes dans vos boîtes mail.

Puis elle remit la laisse au collier de Margot et la tira vers la sortie sous les applaudissements de l'ensemble des hommes.

La voiture tournait déjà et avait été chauffée, une serviette sur le siège passager. Madame Solange accrocha la laisse à la poignée de peur puis elles firent route. Cette fois, elles ne s'arrêtèrent nulle part et Margot dormit presque tout du long. Ce sont les lumières de la ville qui la réveillèrent, quelques minutes avant d'arriver dans la cour qu'elle connaissait maintenant si bien.

Elle se sentait lasse, sale, épuisée. Une seconde, elle se demanda si elle réussirait à se relever de son siège, mais elle savait pertinemment que la soirée ne faisait que commencer. Dans la salle se trouvaient les personnes habituelles du samedi soir. Une bonne centaine d'hommes et de femmes qui savaient que Madame Solange revenait avec sa Servante. Ils devaient se poser plein de questions : dans quel état allait-elle ramener Servante M ? Avait-elle tenu le coup ? Peut-être avait-elle craqué et Madame Solange l'avait renvoyée à sa condition de simple Esclave ?

Madame Solange arrêta le moteur, mais ne sortit pas immédiatement. Elle prit le temps d'une ou deux longues inspirations. Elle

aussi ressentait de la fatigue. Margot n'y avait pas pensé, mais cette formation avait été intense pour sa Maîtresse, aussi. Elles arrivaient au dénouement et les choses allaient reprendre leur cours. Avant cela, il allait falloir affronter la foule, faire une excellente impression. Madame Solange n'avait jamais le droit de faillir, sa position le lui interdisait simplement.

— Ma Servante M, commença-t-elle, les yeux rivés devant elle, sur le type qui gardait la porte d'entrée et attendait sûrement que Madame Solange sorte de sa voiture. Nous y voilà, dit-elle après un temps avant de tourner le visage vers Margot. Un dernier effort. Tu es accomplie, et bien que je sache que tu te sentes sale et sûrement humiliée par tous ces hommes qui t'ont prise de cette façon, tu es belle. Tu es magnifique. Plus belle et accomplie que n'importe quelle femme sur cette terre. J'attends de toi que tu entres dans ce bâtiment, dans cette salle remplie de gens que tu connais à présent, le dos bien droit, la poitrine en avant. Nous deux, nous sommes au-dessus de tous ces gens, nous les dominons parce que nous savons qui ils sont, ce qu'ils sont réellement. Eux ne nous connaissent pas, ils sont à des années-lumière d'imaginer notre force. Et ce soir, la puissance que je montre d'habitude sera décuplée par toi, Servante M. Tu vas leur montrer qui tu es, qui nous sommes. Ensemble.

— Je vais faire de mon mieux, Maîtresse.

Madame Solange ricana. Elle ne se moquait pas, pourtant.

— Quoi ? fit Margot.

— Tu réponds toujours ça, Servante M. « Je vais faire de mon mieux »... Et ensuite, tu vas au-delà de mes espérances.

— C'est que... Puis-je parler librement, Maîtresse ?

— Tu peux, Servante M, tant que nous sommes seules dans cette voiture.

— Je n'ai jamais vécu ce genre de choses avant, alors je ne peux pas savoir comment je vais réagir. Je suis moi-même étonnée de pouvoir articuler des mots intelligibles après ces deux semaines, Maîtresse. Jamais je n'aurais cru pouvoir supporter tout ça.

Madame Solange passa une main sur sa joue collante de foutre et pencha son visage vers le sien pour l'embrasser avec tendresse.

— Ce qui t'attend là, ici, c'est de la rigolade. Juste deux bonnes heures à faire semblant de ne pas être éreintée.

Quelques larmes coulèrent sur les joues de Margot. Madame Solange lui sourit mais ne prit pas la peine de les essuyer. Pour elle, des larmes d'émotions telles que celles-ci embellissaient encore sa Servante.

— Allons-y.

Elle ouvrit sa portière et vint détacher Margot, avant de s'avancer vers la porte. Margot prit sur elle, se leva difficilement, mais une fois debout, se redressa complètement. Elle bomba le torse devant sa Maîtresse, releva le menton et hocha la tête pour signaler qu'elle était prête.

— Heureux de vous revoir, Madame Solange. Tout s'est bien passé ?

— Merveilleusement, Thierry, merveilleusement. Je suis bien heureuse de rentrer, aussi. Ah ! Et merci pour avoir géré ce petit problème de façon si efficace !

Thierry sourit en coin avant de lui répondre en les laissant passer :

— Un peu d'exercice ne fait jamais de mal... à moi, en tout cas.

Margot ne fut pas dupe. Elle savait que l'exercice en question était un passage à tabac d'un client qui avait fait des siennes, ou qui avait des dettes impayées... sans femme ou sœur pour les rembourser. Elles entrèrent dans le couloir et passèrent rapidement par le bureau de Madame Solange pour y déposer ses affaires sans voir personne. Ce fut d'ailleurs bizarrement le cas jusqu'aux portes menant à la salle d'où provenaient des bruits de discussions.

Madame Solange n'offrit qu'un petit regard à Margot avant d'ouvrir les portes. Rapidement, le calme se fit. Tous les regards se braquèrent sur la Servante qui sentait ses jambes prêtes à lâcher sous elle. Les plus éloignés tentaient de s'approcher pour les voir. Un couloir se fit à mesure que Madame Solange avançait vers la petite scène, souriant et saluant les gens au passage. Pour oublier la tension qui l'animait, Margot se récitait ses leçons sur les personnes qu'elle croisait. Elle en oubliait presque son état.

Le sperme collait à sa peau et ses cheveux, chaque muscle récla-

mais une pause, mais elle avançait, fière, presque hautaine. Les gens se murmuraient des choses à son passage, mais elle n'entendait rien. Elle espérait juste qu'ils soient impressionnés. Elle ne souriait pas, plus par incapacité que par envie. Mais lorsqu'elle croisa le regard de Géraldine, bouche bée de voir son amie dans un tel état, elle lui offrit le plus doux de ses sourires. Cela lui fit un grand bien de la voir. Et contrairement à ce qu'elle aurait pu imaginer, il n'y avait pas un soupçon de jalousie, ou de rancune sur le fait qu'elle n'avait pas pu lui parler de son nouveau statut. En passant près d'elle, leurs doigts se frôlèrent, et Margot regagna en assurance.

Arrivée sur scène près de sa Maîtresse, elle toisa l'assemblée. Madame Solange avait eu raison. Même la Servante des lieux était au-dessus des invités. Ils et elles étaient impressionnées, et une forme de respect perçait leur regard. Aussitôt, Madame Solange prit la parole :

— Voici donc ma nouvelle Servante, messieurs-dames. Après une formation intensive, qu'elle a brillamment effectuée, je vous la présente dans ce qu'elle a de plus beau. Fouettée, pincée, griffée, baisée jusqu'à la moelle. Je suis fière de vous présenter Servante M, ma soumise attitrée. Une petite partie d'entre vous auront le droit et le privilège d'en user. Vous savez ce qu'il vous reste à faire et comment vous comporter pour que cela se réalise peut-être. Et afin que vous compreniez la valeur de ma Servante, je vous propose, sans attendre, de la voir en action.

Un écran descendit d'au-dessus de Margot, alors que Madame Solange précisait encore :

— Ceci s'est passé cet après-midi même. Telle que vous la voyez, elle en revient tout juste. Après une petite sieste dans la voiture, tout de même.

Quelques personnes ricanèrent, mais la plus grande partie attendait avec impatience de voir ce que Madame Solange leur avait préparé. Madame Solange et Margot descendirent pour aller rejoindre les fauteuils. Madame Solange s'y assit et Margot s'agenouilla à ses pieds.

— Maîtresse ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Oui, Servante M ?

— Puis-je vous demander quelque chose ?

— Hé bien vas-y !

— J'aurais aimé qu'Esclave G soit à mes côtés pendant le visionnage.

— Esclave G ! appela Madame Solange aussitôt.

Géraldine arriva rapidement, se mit face à Madame Solange, les bras dans le dos, le regard baissé.

— Tu resteras debout près de Servante M pendant le visionnage. Hors de question que tu t'agenouilles à mes pieds. Et il y a des personnes importantes autour de moi. N'oublie pas d'écarter les cuisses.

— Bien sûr, Madame Solange, répondit-elle avant de se mettre en place.

Margot attrapa aussitôt la jambe de Géraldine et la caressa avec tendresse. La lumière se tamisa et le film commença sur l'entrée de Margot traînée en laisse par sa Maîtresse et se dirigeant vers le groupe d'hommes. Margot sentit la main de Géraldine se poser dans ses cheveux et lui rendre ses caresses.

Le film dura trente minutes. Plus loin dans l'assistance, on avait entendu des Esclaves se faire prendre. Géraldine elle-même était dégoulinante des doigts qu'elle avait reçus en elle, et son autre cuisse était souillée de foutre chaud d'un homme qu'elle avait branlé dans le noir.

De son côté, Margot était subjuguée par les images. Elle avait rapidement senti la main de Madame Solange lui caresser la nuque, lui faisant ressentir à quel point le visionnage l'excitait. Margot posa sa main sur sa cuisse, mais elle fut éjectée d'une pichenette aussitôt. Pas de tels gestes en public, sa Maîtresse devait toujours garder le contrôle en public. Et sa Servante pouvait sûrement lui faire perdre la tête, songea Margot en souriant en coin.

Elle regarda le film d'abord avec un certain dégoût. Elle n'aimait pas se voir ainsi. Mais au fur et à mesure, sans savoir si elle regardait cela comme si c'était une autre personne, ou alors si elle appréciait finalement de voir ce qu'elle voyait, elle se sentit fière d'elle. La femme qui se faisait prendre ainsi était une femme forte, puissante, endurente. Elle se voyait encaisser les assauts en en réclamant encore,

elle vit ses trous dilatés par les trois queues et ricana en entendant la réaction du public. Puis, surtout, elle se vit se relever, aller de son plein gré remercier les hommes. Elle-même était impressionnée par cette femme.

Dès que le film se termina et que la lumière revint, les applaudissements fusèrent. Madame Solange releva Margot et les gens se tournèrent vers elle pour l'applaudir encore. Mais ce que Margot releva le plus rapidement, c'est que tous les hommes sans exception avaient le pantalon déformé par une érection.

Et il était là, son pouvoir à elle. Elle comprit alors son rôle auprès de sa Maîtresse. Elle leur vidait les couilles et sa Maîtresse vidait une partie de leurs portefeuilles. Elle était peut-être la Servante, la soumise, mais elle comprit alors une chose essentielle pour la suite : elles se complétaient avant tout.

— Puis-je ?

Margot fut interrompue dans ses pensées par une voix féminine qui s'adressait à sa Maîtresse.

— J'aimerais tant goûter le résultat.

Margot la reconnut tout de suite. Mademoiselle Mélanie Laspale, alias Mademoiselle Soleil (à cause de son masque), fille de Monsieur Laspale, détenteur des usines du même nom, trois fois mis en examen pour fraude fiscale et trois fois blanchi. Mélanie était promise à un fils d'entrepreneur du même type et était dans ces soirées à chaque fois avec un cavalier différent, qu'elle se tapait sûrement ensuite.

— Je vous accorde ce plaisir, à vous seule, Mademoiselle Soleil. Passez votre langue où bon vous semble.

— Merci beaucoup, Madame Solange ! s'exclama la jeune femme.

Le fait que Madame Solange lui autorise à elle seule ce privilège signifiait tout simplement que Mélanie avait, lors d'une soirée à caractère aussi pornographique que caritative, fait un don bien plus important que celui nécessaire pour assister aux soirées. Et Margot devina que Mélanie Laspale n'avait pas lésiné sur le chèque. Il lui avait déjà fallu rajouter une belle somme pour avoir l'autorisation de venir avec des personnes différentes.

La demoiselle se jeta d'abord sur les seins de Margot, qui les lui

présenta avec un certain plaisir qui la surprit presque. Rapidement, elle descendit le long de son ventre et vint goûter à sa vulve encore douloureuse d'avoir tant été sollicitée. Margot grimaça, mais lâcha un long soupir de plaisir, tout en écartant les cuisses pour laisser la demoiselle faire à sa convenance. La gourmande aspirait littéralement les restes de jus divers qu'elle pouvait et se redressa après de longues secondes, un large sourire aux lèvres.

— Comme j'aurais aimé être à ta place, Servante M, lui souffla-t-elle avant de remercier Madame Solange.

Mélanie rejoignit son cavalier de la soirée et l'embrassa à pleine bouche. Le jeune homme avec un masque de lune rechigna un peu, mais se laissa finalement faire.

Peu de temps après, Madame Solange prit congé de ses invités. La fatigue commençait à se voir sur son visage et elle amena Margot avec elle, jusqu'à sa chambre.

— Demain, nous avons un rendez-vous important, Servante M, lui dit-elle une fois assise sur le lit et que Margot ait posé sa tête en haut de ses cuisses. Il va y avoir un changement de capitaine, à la gendarmerie. Et le nouveau est un libertin ! ajouta-t-elle en ricanant. J'ai obtenu que l'on se rencontre, tout à fait simplement. Il n'y aura peut-être pas de sexe. Mais nous lui parlerons, à lui et sa femme, des endroits à fréquenter dans le coin en matière de sexe.

Margot posait déjà sa langue sur le clitoris de sa Maîtresse et l'aspirait avec tendresse.

— Oh ma Servante... Continue, juste comme ça. Tu devras te montrer sous ton meilleur jour, et être très attentive. À la fin de cette entrevue, je veux... oh oui... oui... Je veux qu'ils désirent t'avoir pour eux.

Margot ne répondit pas, continua de s'occuper de sa Maîtresse, jusqu'à la faire jouir, toujours avec calme et une certaine retenue. Puis elle leva un regard souriant mais presque déjà endormi :

— Je ferai de mon mieux, Maîtresse...

Rapidement, elle s'endormit là, la tête sur la cuisse de Madame Solange qui lui caressait les cheveux. Sa Maîtresse resta un bon moment ainsi, profitant de ce calme bienvenu après deux semaines si intenses.

— Je suis désolée, ma belle Margot, murmura-t-elle une fois certaine qu'elle dormait profondément. Mais tout ceci sera bientôt derrière nous...

8. *L'unification*

Dans sa petite salle de bain privée, Margot séchait sa peau après une douche plus que bienvenue. Maintenant que la pression était retombée et qu'elle avait passé une nuit entière à dormir sans rêves, elle se sentait revigorée. Mais ses muscles et ses stries qui lui tiraient la peau lui rappelaient constamment sa situation et les jours qui l'avaient menée à celle-ci. Madame Solange l'avait laissée dormir tout son saoul et elle en avait profité jusqu'au début d'après-midi.

Alors qu'elle s'était endormie sur les cuisses de sa Maîtresse, elle s'était réveillée dans sa petite chambre, seule. Sur une chaise près de son lit, elle avait découvert une robe, ainsi qu'un petit dossier sur le capitaine et sa femme. Elle passait à présent la robe, sans aucun sous-vêtement. Pas de transparence dans le tissu. Margot comprit alors qu'elles allaient sortir. La rencontre avec le nouveau capitaine se ferait en terrain neutre. Ce qui était logique. Même si Madame Solange avait acheté sa tranquillité auprès des forces de l'ordre, elle ne pouvait pas introduire quelqu'un aussi facilement. La robe n'avait pas non plus de dos nu. Sa Maîtresse souhaitait cacher ses marques. Par contre, la longueur de la robe, son décolleté et la façon dont elle moulait ses formes ne voulait dire qu'une chose : elle allait devoir user de ses charmes.

Comme tout ce que faisait Madame Solange, le choix de la robe avait été fait avec soin. Elle allait parfaitement avec son collier qui, du coup, pouvait passer pour une simple ornementation, bien que légèrement provocante.

Tout en se maquillant, elle lisait le dossier. Elle avait réussi à emmagasiner tellement d'informations en si peu de temps qu'elle n'eut besoin de lire les feuilles que deux fois. Une fois prête, elle regarda l'heure sur l'horloge au-dessus de son lit et sortit de sa chambre, les papiers dans sa main pour trouver un moyen de les détruire.

C'est alors qu'elle comprit vraiment son changement de statut au sein de l'organisation de Madame Solange. Elle pouvait errer comme bon lui semblait dans les couloirs. Les personnes qu'elle croisait la saluaient avec un certain respect, en lui souriant comme on le ferait à une collègue. Sa tenue y était peut-être pour quelque chose, mais lorsqu'elle croisa Valérie, elle n'eut plus aucun doute.

Cette dernière alla à sa rencontre avec un large sourire. Elle posa ses mains sur ses bras en lui souriant de toutes ses dents :

— Servante M ! Comme tu es magnifique ! On pourrait croire que rien ne s'est passé ces deux dernières semaines. Te voilà plongée dans le grand bain. Regarde-toi. Hier encore, tu n'étais qu'une simple Esclave craintive et aujourd'hui...

Valérie la regarda des pieds à la tête, avec une certaine admiration. Margot en fut un peu gênée. Elle ne s'habituaient pas encore tout à fait à cette nouvelle personnalité de Valérie. En tant qu'Esclave, Valérie n'avait que dédain et sévérité pour elle. Aujourd'hui, elle se comportait presque comme une amie de longue date.

— Merci Valérie, lui dit-elle timidement. Madame Solange doit m'attendre...

— Bien sûr, je vais t'accompagner.

Bras dessus, bras dessous, Valérie emmena une Margot crispée jusqu'au bureau de sa Maîtresse, puis la laissa devant la porte :

— Je dois préparer un lit pour une nouvelle arrivante. Elle devrait être là d'ici une demi-heure, maintenant.

— Encore une dont le mari... commença Margot avant d'être coupée par une Valérie presque riante.

— Oh non, pas cette fois ! Figure-toi que c'est une de nos filles de l'autre côté. Elle a demandé elle-même à nous rejoindre. Les présentations seront différentes des tiennes !

Valérie ricana en s'éloignant. Margot, elle, resta interdite. Elle se

remémora cette soirée. Un long frisson la parcourut et une hésitation s'insinua en elle. Cela faisait si longtemps qu'elle n'y avait plus pensé. Si longtemps, en fait, qu'elle n'avait pas eu de temps pour penser, tout simplement. Qu'était-elle en train de faire ?

Les paroles de Madame Solange à son arrivée ici lui revinrent en mémoire, avec la délicatesse d'une gifle. Elle s'adressait alors à son mari. Une autre vie, une autre Margot. « Crois-moi, elle finira par aimer ça. » Quelque chose en elle l'empêcha de tendre la main vers la poignée. Elle resta la regarder, se demandant si c'était la bonne chose à faire. Elle savait que oui. Elle savait qu'elle pouvait profiter pour s'en aller, fuir cet endroit maudit, se cacher, peut-être même changer d'identité. Mais à quoi bon ? Pour mettre toute sa famille en danger ?

Repenser à cette soirée, depuis la sortie du restaurant, lui donna un goût amer. Et elle serra la poignée de la porte dans sa main, bien décidée. Bien décidée à ne plus être cette Margot naïve qui avait cru en Nicolas, cette Margot craintive qui se cachait derrière lui quand deux énergomènes les importunaient dans la rue. Cette Margot si pâle, plate, par rapport à la femme qu'elle était devenue.

Elle quitterait un jour cet endroit, elle en était maintenant persuadée. Car Madame Solange l'avait sauvée en faisant d'elle son Esclave. Elle l'avait révélée. Elle partirait d'ici, oui. Mais libre, pas en fuyarde.

Elle entra donc dans le bureau de sa Maîtresse et lui sourit. Cette simple vision venait de balayer toutes ses questions, toutes ses réticences et scrupules à accepter la nouvelle Margot. Avec une certaine prestance, elle marcha jusqu'à Madame Solange, déposa les feuilles qu'elle connaissait sur le bout des doigts (il n'y avait pas tant que ça à dire sur le nouveau capitaine et sa femme) puis s'agenouilla pour lui embrasser les pieds. Elle releva alors son visage souriant vers elle :

— Merci pour la robe, Maîtresse. Elle est magnifique.

— C'est toi qui l'es, Servante M, lui répondit-elle en caressant sa joue. Tu vas aller avaler un petit quelque chose avec le personnel. Nous sortons au restaurant mais je ne veux pas que tu te goinfres. Tu devras te concentrer sur autre chose.

Margot hocha la tête.

— Je serai celle qui les mettra dans une disposition telle que vous pourrez en faire ce que vous voulez, Maîtresse.

Madame Solange lui sourit. Margot y vit de la tendresse. Peut-être même plus. Elle y vit aussi de la fierté, confirmée par les mots de sa Maîtresse.

— Le jour où tu es arrivée ici avec ton pitoyable mari, j'ai tout de suite su que tu étais celle que j'attendais. Tu sais, beaucoup de femmes qui sont Esclaves aujourd'hui ont commencé par être battues, avant d'entrer dans la cage. Ce n'est pas quelque chose qui me plaît, mais tellement de personnes sont incapables de faire face à leur destin avec un minimum de dignité. Ton ex-mari fait partie de ces gens-là et tous ceux de son espèce me dégoûtent. Toi... Dès les premiers instants, tu as été différente.

Margot l'écoutait avec des yeux brillants. Elle avait du mal à croire ce que sa Maîtresse lui disait. Elle n'avait pas vécu les choses de la même manière et avait le sentiment, au contraire, d'avoir perdu toute dignité pendant cette soirée.

— File manger, maintenant. J'ai encore un peu de travail. Nous parlerons de notre nouveau capitaine ensuite. Tu as quartier libre jusqu'à 17h30.

Margot se leva, défroissa sa robe et sortit pour laisser sa Maîtresse travailler. Elle rejoignit ceux que Madame Solange appelait ses salariés dans la salle à manger. Déjà, une assiette l'attendait. Elle sourit en comprenant que, d'une manière ou d'une autre, sa Maîtresse savait qu'elle arrivait avant même qu'elle n'ouvre la porte.

Elle mangea seule. Si les autres présents l'avaient saluée avec gentillesse, aucun ne prit l'initiative de lui parler. Et vu qu'elle avait un peu de temps avant de retrouver sa Maîtresse, elle attendit l'heure d'arrivée des Esclaves et tenta d'aller rejoindre son ancienne chambre, celle de Géraldine, en espérant ne pas croiser Valérie sur son chemin.

Elle toqua à la porte, mais ne reçut aucune réponse. Elle ouvrit alors, sachant qu'il était impossible de fermer à clé. Géraldine était allongée sur son lit, nue. Elle se reposait après une soirée mouve-

mentée, et avant une autre à venir. Margot referma rapidement la porte derrière elle alors que Géraldine bondissait de son matelas pour la serrer contre elle.

La douceur et les rondeurs généreuses de Géraldine lui firent un grand bien. La veille au soir, elles n'avaient pas pu réellement se retrouver et cette étreinte dura un long moment, avant que Géraldine ne s'écarte un peu pour la regarder :

— Wow ! Tu es...

— Habillée ? lui fit Margot en ricanant.

— Oui ! s'exclama Géraldine en riant avec elle. Alors raconte-moi. Mais déjà... Madame Solange t'as autorisée à venir ici ?

— Heu... Non, pas vraiment. Mais depuis que je me suis levée, je vais où je veux. Et j'ai même quelques heures de quartier libre ! Je me suis dit que je pouvais venir te voir... J'espère que...

— Tu es ici, et c'est le principal. Comment tu te sens ?

— Bien. Je crois. C'était... Je n'ai pas de mots. À la fois dur, insupportable... et incroyable !

Géraldine la regardait avec une intensité que Margot n'avait encore jamais remarqué chez elle.

— Tu as changé, lui dit-elle alors. En bien, j'entends. Regarde-toi... Servante M. Et moi qui avais toujours cru que ce statut n'était qu'une légende !

— Alors je suis devenue une légende ! s'exclama Margot dans l'espoir de faire rire Géraldine.

Mais celle-ci se rembrunit rapidement.

— Tu me manques... Je ne dors plus aussi bien, depuis que tu es partie.

— Peut-être aurai-je le droit de venir te border le soir ? Tu me manque aussi... Penser à toi m'a aidé à tenir le coup, là-bas.

C'était un petit mensonge, Margot le savait et Géraldine s'en doutait aussi. Mais elle fut si heureuse d'entendre Margot le dire qu'elle lui sourit et vint se serrer à nouveau contre elle, le visage près de celui de Margot. Elles restèrent un instant à se regarder, et Géraldine céda la première. Elle vint plaquer ses lèvres contre celles de Margot et celle-ci lui répondit en un baiser brûlant. Ses mains se mirent à parcourir les formes de son ancienne amie de chambrée,

Géraldine elle-même cherchait sa peau, ce contact qui lui manquait tant. Mais avant d'en être rassasiée, la porte s'ouvrit.

— Esclave G, tu...

Valérie ne termina pas sa phrase. Elle resta les regarder, interdite. Les deux femmes se tournèrent brusquement vers elle, apeurées. Mais Valérie finit par leur sourire. Surtout à Margot, en fait.

— Dans cinq minutes dans mon bureau, fit-elle simplement sur un ton sévère pour Géraldine, avant de refermer la porte.

— J'en reviens pas ! s'exclama Géraldine. Valérie sait sourire ? Margot ricana.

— Oui, ça m'a fait bizarre, la première fois, aussi.

— Il semblerait que notre nouvelle Servante ait quelques privilèges, elle aussi, auprès des Esclaves.

Margot lui sourit, un sourire pincé. Elle n'était pas dupe. Elle savait que si Valérie leur laissait cinq minutes, c'était pour qu'elles se disent au revoir. Avec un peu de chance, Valérie pensait que cela resterait un secret entre elles, une sorte de cadeau avant que Margot n'embrasse définitivement son statut de Servante.

— Je vais devoir te laisser, dit-elle alors à Géraldine en lui caressant la joue. Prends soin de toi, je ne serai pas là ce soir.

— Je te le promets. Et toi aussi, prends soin de toi.

Elles s'enlacèrent une dernière fois et Margot repartit. Cette visite, finalement, n'avait pas eu le goût sucré qu'elle espérait. Le statut de Servante avait ses bons côtés, mais aussi ses pendants moins réjouissants. À partir de maintenant, il n'y avait plus qu'elle et sa Maîtresse.

Lorsqu'elle la rejoignit dans son bureau, Madame Solange s'était changée et préparée pour la soirée. Pour accompagner la robe de Margot, elle avait choisi un tailleur au pantalon large. En haut, elle portait un juste-au-corps sous une veste laissée ouverte qui, tout en cachant sa poitrine, la mettait en valeur. D'autant plus qu'elle ne portait pas de soutien-gorge et que ses tétons étaient alors visibles. Les couleurs qu'elle portait se mariaient parfaitement à celles de Margot. Encore une fois, Madame Solange ne laissait rien au hasard.

Elle fit signe à Margot de la rejoindre sur le petit canapé qui trônait dans un coin sombre de son bureau. Margot s'agenouilla dou-

cement à ses pieds pour ménager ses muscles encore douloureux et lui sourit, mais elle sentait que sa Maîtresse était tendue. Elles se regardèrent un instant avant que Margot n'ose lui demander :

— Quelque chose ne va pas, Maîtresse ?

Madame Solange mit un petit temps avant de lui répondre.

— Ce que nous allons faire ce soir, Margot, ce n'est pas se mettre le nouveau capitaine dans ma poche. Ce que nous allons faire, c'est la première étape d'un plan que j'ai fomenté depuis longtemps et qui s'est mis en branle à ton arrivée ici.

Margot fronça les sourcils, essayant de comprendre, mais resta muette, laissant sa Maîtresse continuer.

— Tout ceci, Servante M. Je l'ai construit dans l'espoir de m'enrichir. Je te passe le laïus sur ma jeunesse dans la pauvreté la plus crasse. Je me suis enrichie. Et pas qu'un peu, tu peux bien l'imaginer. Et uniquement de l'argent propre, avec ça. Tu sais combien ça coûte de blanchir de l'argent ? Non, sûrement. Quoi qu'ayant un peu fouillé dans ta famille, je suis sûre qu'un de tes ancêtres, et pas si éloigné que ça, sait le prix que ça coûte. Je suis une femme riche, respectée, crainte. Et même aimée. Je me suis enrichie en me promettant que bientôt, j'arrêterais, que j'en avais assez pour finir mes jours tranquillement, à l'abri du besoin. Mais je n'ai jamais réussi à m'arrêter. Ce n'était jamais suffisant. Jusqu'à toi. Aujourd'hui, j'ai tout ce qu'il me faut.

Une pointe de fierté se mit à luire dans le regard de Margot, que Madame Solange remarqua en souriant tendrement. Mais au-delà de ça, Margot commençait à percevoir une fin de tunnel. Peut-être n'était-ce encore qu'une illusion, mais il y avait cette toute légère lueur, cette promesse de l'air libre.

— Ce que nous allons faire ce soir, c'est ce que je me suis promise de faire. Pour plusieurs raisons. Partir simplement n'est pas une solution. Je serais en fuite. Je ne serais pas libre. Si je laissais la suite à Valérie, je vivrais avec la crainte qu'elle ne gère pas et que mon passé finisse par me rattraper. Et tu peux imaginer que je préférerais mourir que de finir en prison. De plus, tous ces... invités.

Elle serra les mâchoires. Margot comprit alors qu'il se passait quelque chose d'important. Elle en oublia ses douleurs, ses ques-

tionnements, en oublia la déception de devoir laisser Géraldine à son triste état d'Esclave, même si quelque chose lui disait qu'une part de son amie appréciait ce qu'elle faisait. Elle en oublia même les deux semaines passées, toutes les humiliations, les coups, les queues, et autre doigts qui la désiraient au point que son propre désir à elle passait à un plan tellement éloigné qu'il n'existait presque plus pour elle-même. Elle mit toute son attention sur ce que lui disait sa Maîtresse. Cette femme si merveilleuse qui était en train, pour la première fois, de se dévoiler à elle. Oui, il n'y avait plus que Margot, Servante M, et sa Maîtresse. Il n'y avait plus que cela qui comptait.

— Ces gens me répugnent. Ils connaissent très bien les conditions des Esclaves, ils connaissent parfaitement les circonstances dans lesquelles les putes du club sont recrutées. Mais ils s'en cognent. Si une d'elles venait à crever, ils seraient les premiers à tout faire pour que ça ne se sache pas. Tant qu'ils peuvent assouvir leurs bas instincts, tout est permis. Si tu savais le nombre d'enquêtes qui n'a jamais été ouverte à cause d'eux. Voilà bientôt vingt-cinq ans que j'ai commencé ce business, Servante M. Tu as bien compris que c'est en faisant pression sur eux, grâce à tout ce que j'ai appris sur eux, que j'ai prospéré. Tu es intelligente, tu l'avais compris bien avant que je ne te donne ces fiches à apprendre. Tu l'aurais même compris dès ta première soirée si les choses s'étaient passées autrement. Mais tu sais quoi ? Pas une seule fois je n'ai eu besoin de mettre mes menaces à exécution. En fait, pas une seule fois je n'ai eu à menacer qui que ce soit parmi ces gens-là. Parce qu'ils fonctionnent de la même manière que moi, ils savent comment ça marche. Ils m'auraient laissé enterrer des cadavres dans leur propre jardin, si cela leur permettait de continuer de profiter de mes Esclaves.

Elle approcha alors son visage de celui de Margot, planta un regard de guerrière dans celui de sa Servante et lui dit alors à voix basse, comme si quelqu'un pouvait les entendre :

— Ce que nous allons commencer ce soir, ma chère Servante, c'est la politique la terre brûlée.

Margot ne put rien répondre immédiatement. Elle était bou-

leversée par ce qu'elle venait d'entendre. Madame Solange. Cette femme inflexible, si résistante qu'elle avait mis en place un réseau de prostitution présent à tous les niveaux de la société, des putes de trottoir aux Esclaves de luxe triées sur le volet. Mais elle n'était pas au bout de ses surprises.

— Je vais te révéler une autre chose, Servante M. Tu imagines bien qu'en vingt-cinq ans, les Esclaves se sont succédées. Je ne dois garder que celles qui sont... comment dire ? Potables, lâcha-t-elle enfin avec un haussement d'épaulé. Que crois-tu qu'elles deviennent, ensuite ?

— Je ne sais pas, répondit Margot d'une petite voix qui trahissait qu'elle était en train d'essayer d'intégrer toutes ces informations.

— Elles refont leur vie. Loin d'ici, avec un petit pactole de départ. J'ai un business à faire tourner, Servante M. Et lorsqu'il s'agit de cela, je suis intransigeante. Mais je sais aussi m'assurer de l'avenir de celles et ceux qui le font fleurir. Je te dis tout cela parce que j'ai confiance en toi, et parce que je t'aime, Servante M. Ta confiance en moi va, elle, être mise à l'épreuve dès ce soir.

— J'ai entière confiance en vous, Maîtresse ! s'exclama Margot en agrippant ses mains aux mollets de Madame Solange.

Des larmes menaçaient de gâcher le maquillage de Margot. D'abord parce que la lumière au bout du tunnel se faisait de plus en plus concrète, et parce que son cœur était submergé de sentiments aussi contradictoires qu'intenses. Madame Solange venait de déclarer un amour qui allait sûrement au-delà de l'amour un peu maternel qu'elle pouvait laisser transparaître envers ses Esclaves. C'était un amour charnel qu'elle ressentait pour sa Servante, et celle-ci s'en sentait défaillir, tellement le sien venait de prendre des proportions inattendues. Elle ne savait pas ce qu'il pouvait y avoir dans la lumière, au bout du tunnel, mais à cet instant, elle ne désirait qu'une chose : que leurs routes ne se séparent pas une fois revenues dans la lumière. En quelques heures, Margot avançait dans le noir en tenant la main de sa Maîtresse, et plus seule.

— Une dernière chose, Servante M. Ce soir, je m'appellerai Suzanne. Ils ne doivent pas faire le lien entre Suzanne et Madame Solange. C'est extrêmement important. Je pense qu'en lisant ces

feuilles, tu as compris comment approcher notre capitaine, n'est-ce pas ?

— Par sa femme, Maîtresse. Si sa femme me trouve à son goût, nous gagnerons leur amitié. Mais il ne sera pas facile de le faire accepter... tout ça.

— Tu séduiras sa femme, et il deviendra mon bras armé, répondit Madame Solange. C'est lui et son idée de la justice, qui fera table rase de ce lieu.

Margot eut envie de l'embrasser, de la serrer fort contre elle, mais elle n'osa pas. Elle lui sourit simplement, son corps tressaillant d'excitation contenue.

— Maîtresse ?

— Oui, ma belle ?

— Puis-je vous demander ce qu'il adviendra des autres ?

— Tout est prévu, Servante M. Et ce depuis longtemps.

— Valérie sait ?

— Il n'y a que toi et moi, lui répondit Madame Solange en accrochant son regard. Il n'y a que toi et moi.

Margot était tendue en arrivant au restaurant où rendez-vous avait été pris avec le capitaine Maximilien Jamal et sa femme Adélaïde. Ils avaient tous les deux un peu plus de quarante ans, et il fallait être doté d'une belle imagination pour se représenter l'homme dans un uniforme austère de policier. Il était bel homme, musclé, avec des yeux bruns chauds et doux dans lesquels Margot se noya un instant au moment des présentations. Sa peau caramel rappelait ses origines marocaines et apportait un peu de soleil dans sa tenue peut-être un peu trop stricte pour le sujet qui allait être abordé. Adélaïde, elle, aurait pu être top model dans sa jeunesse. Pas de celles qui étaient longilignes sans formes, plutôt du genre à faire de l'ombre à une Cindy Crawford au sommet de sa gloire. Elle avait ramassé sa crinière blonde en un chignon parfait, laissant le monde entier embrasser du regard la ligne sensuelle de son cou. Sa robe à elle était légèrement transparente, juste de quoi laisser deviner son soutien-gorge qui portait deux seins visiblement plus que généreux.

— Je suis heureux de vous rencontrer, Suzanne, entama le capitaine. Notre ami commun nous avait dit que vous êtes plus ou

moins à la tête d'un réseau de libertins dans la région, mais il ne nous avait pas dit à quel point vous êtes ravissante, et que vous seriez accompagnée de cette manière.

Margot avait faillit le reprendre et lui dire qu'il fallait dire « Madame Solange ». Mais maintenant qu'elle connaissait les intentions de sa Maîtresse, elle ne pouvait pas les trahir de la sorte. Elle sourit alors timidement en croisant le regard de la femme, assise juste à côté d'elle sur la table ronde qui avait été choisie pour eux.

— C'est beaucoup dire, renchérit Madame Solange. Dans votre bouche de policier, ça sonne comme s'il s'agissait d'un réseau de trafiquants !

— Des trafiquants de plaisir ! s'exclama joyeusement Adélaïde en posant innocemment une main sur la cuisse de Margot.

Celle-ci comprit aussitôt qu'elle n'aurait pas beaucoup d'efforts à fournir pour atteindre le but recherché. Elle regarda la main d'Adélaïde, puis lui sourit simplement, sans le moindre geste pour qu'elle la retire. Ce qu'elle fit pourtant.

— Tout ce que je fais, c'est mettre en relation des personnes ayant un but commun. Et disons que je connais bien les personnes qui forment ce que vous appelez mon réseau, rajouta-t-elle avec un sourire en coin.

Le même sourire anima le visage de Margot. Elle savait que le couple pensait qu'elle disait cela parce qu'elle avait couché avec toutes ces personnes. Margot, elle, savait que c'était parce qu'elle avait fouillé dans leur passé, surveillait leur présent, et anticipait leur avenir.

— Vous comprendrez que vue ma position au sein de la police, nous ne pouvons pas trop nous permettre de nous rendre dans des lieux publics. On ne sait jamais qui on rencontre, et il ne s'agit pas juste de boire un verre et danser.

Madame Solange ricana, de la même manière qu'elle ricanaux plaisanteries lourdaudes des invités du club.

— Il serait gênant de se retrouver nez à queue avec un suspect, en effet.

La remarque de Madame Solange fit rire Adélaïde aux éclats. Mais Margot et Maximilien n'étaient pas dupes. Par cette petite

boutade, elle faisait comprendre au capitaine qu'elle savait pour sa bisexualité. Ce qui retint l'attention du policier en lui. Il n'aimait pas que les autres sachent des choses sur lui sans que lui ne sache rien. Et cette Suzanne était un vrai mystère. Margot intervint alors pour alléger cette tension naissante.

— Je suis sûre que votre femme saurait faire parler n'importe quel suspect dans cette position, cela dit !

La femme rit à nouveau, cette fois suivie par son mari, et posa à nouveau sa main sur la cuisse de Margot. Cette fois, elle ne la laissa pas l'enlever. Elle posa la sienne dessus en riant et enlaça ses doigts avec les siens, comme si de rien n'était. Elle garda ce contact alors que Maximilien commença à leur raconter qu'ils quittaient la campagne, où ils devaient faire des centaines de kilomètres pour se rendre dans des lieux libertins, ou alors passer par les sites de rencontre, avec toujours la crainte de la déception. Il expliqua qu'il espérait que Madame Solange puisse lui faire rencontrer des personnes avec qui le courant passerait.

— Avant de vous recommander, on doit s'assurer que le courant passe déjà entre nous, lui répondit calmement Madame Solange. C'est là ce que je me propose de faire et ce pour quoi les couples me font confiance.

Margot avala difficilement sa salive. Elle s'était attendue à coucher avec la femme du capitaine, peut-être même avec le couple. Mais ce que sa Maîtresse venait de dire, c'était qu'elle participerait aussi. Elle se rendit alors compte qu'elle n'avait jamais imaginé Madame Solange avoir une vie sexuelle en-dehors des orgasmes qu'elle lui donnait chaque soir depuis deux semaines.

C'est la main d'Adélaïde qui la sortit de sa torpeur. Celle-ci remontait le long de sa cuisse et lorsque leurs regards se croisèrent, elle se pencha vers l'oreille de Margot pour lui murmurer :

— Nous n'en sommes pas encore au dessert, et pourtant, j'ai très envie d'une sucrerie.

Madame Solange et Maximilien les regardaient. Margot n'eut besoin que de croiser le regard de sa Maîtresse pour savoir qu'elle pouvait à présent procéder comme bon lui semblait. La confiance qu'elle plaçait en elle donna des ailes à Margot, qui écarta légère-

ment sa jambe pour laisser la femme continuer sa montée où elle le désirait.

— Nous sommes libertins, lui répondit Margot, nous ne sommes pas de ceux qui suivent l'ordre établi. Enfin, lorsqu'il s'agit de dégustation, du moins, rajouta-t-elle avec un clin d'œil polisson vers le policier.

Celui-ci ricana avant de proposer de demander l'addition et de s'occuper du dessert chez eux. Ce qui fut accepté par l'ensemble des convives.

Dans la voiture pour suivre leurs nouveaux "amis", Madame Solange félicita Margot pour sa prestation.

— Je n'ai pas eu grand-chose à faire, Maîtresse. Si ce n'est la laisser faire.

— Tu sembles pourtant embêtée, Servante M.

Margot baissa le regard, un peu honteuse.

— C'est que... je n'avais pas imaginé que nous finirions... comment dire... tous les quatre...

— J'ai eu une vie avant toi ! s'exclama Madame Solange en riant. Es-tu en train de me dire que tu n'as pas envie de me voir baiser ?

— Mon envie importe peu, Maîtresse... Et si je devais être honnête, j'en ai très envie. Je n'y avais juste jamais pensé.

— Ne t'inquiète pas, ma belle Servante. Une fois à l'abri des regards, je te passerai ta laisse. Tu verras que ça t'aidera.

Et en effet. Une fois à l'intérieur de la maison des Jamal, Madame Solange sortit la laisse de son sac à main et l'attacha au collier de Margot. Celle-ci sourit à leurs hôtes, pendant que sa Maîtresse précisait :

— Voilà quelques semaines que notre relation a évolué. Elle est ma soumise. Vous pouvez l'appeler simplement M, si vous voulez la mettre à l'aise.

Maximilien et Adélaïde Jamal étaient habitués à ce genre de pratiques, et n'en furent aucunement offusqués, bien au contraire, même. Adélaïde, particulièrement, semblait trouver cela très stimulant et ne cachait plus rien de l'envie qu'elle avait envers Margot.

— Nous avons nous-mêmes tenté quelques séances, répondit le policier.

— Mais il avait trop l'impression d'être au travail ! plaisanta Adélaïde en les invitant à la suivre jusqu'au salon.

Si le terrain qui entourait leur habitat était quelque chose d'impressionnant dans cette ville pleine d'immeubles, la maison en elle-même était plutôt basique et de taille commune. Les femmes s'installèrent au salon pendant que Maximilien servait des verres.

Madame Solange et Adélaïde s'assirent sur le canapé, et Margot s'agenouilla aux pieds de sa Maîtresse, en restant à portée de la femme du policier. Celui-ci arriva avec les verres et se posa dans un fauteuil. Tous les quatre trinquèrent et burent leur verre en discutant. Madame Solange expliquait au couple sa façon de procéder.

— Connaître les personnes qui forment notre groupe est pour moi indispensable. L'adhésion à notre club fournit l'assurance de la discrétion et de rencontres positives. Je fais les choses en sorte que chacun trouve ce qu'il recherche. Il n'est pas question de mettre en relation un couple qui ne jure que par la sodomie avec un autre qui ne la pratique pas, par exemple. Mais je vais aussi plus loin. Au-delà de plans cul, les couples... et parfois plus de deux couples ensemble... les couples que je présente l'un à l'autre doivent devenir amis. Vous imaginez bien que je ne peux pas passer mon temps à gérer les plannings de chacun ! Plus les couples s'entendent bien, moins j'ai de travail, au final, puisqu'ils échangent leur numéro et se retrouvent quand bon leur semble. Beaucoup de nos adhérents n'ont affaire à moi qu'une fois ou deux, en vérité.

— Vous voulez dire qu'on ne paye l'adhésion qu'une fois ?

— Tous les ans, rectifia Madame Solange avec un petit sourire pour Adélaïde. Je fais confiance à chacun, et jusqu'ici, personne n'a essayé de profiter de moi. Soyez bien conscients d'une chose : l'ensemble des personnes de notre... réseau, comme vous dites, ne souhaitent pas que les choses s'ébruitent. Ils n'auront pas envie que vous profitiez d'eux, comme vous n'aurez pas envie qu'ils profitent de vous.

— Tout ce que nous faisons doit se faire dans le respect mutuel, ajouta Margot d'une voix douce en souriant à Adélaïde.

La femme lui sourit en retour, et tout en tendant une main vers elle, elle jeta un coup d'œil vers Madame Solange qui hochait la tête.

pour l'autoriser. Margot ronronna sous la caresse de la femme sur sa joue et lui rendit sa caresse sur son mollet. Maximilien, lui, se tendit un peu aux mots de Madame Solange.

— Quel genre de représailles avez-vous en réserve contre ceux qui trahiraient cette confiance ?

Madame Solange ricana doucement.

— Oh ! N'allez pas croire que je fais dans le chantage ! Mais ce qui est sûr, c'est que si vous deviez trahir ma confiance, vous devriez recommencer à faire quelques centaines de kilomètres pour trouver un endroit sûr. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre que la confiance doit être la base d'une telle relation. Confiance dans le couple, mais aussi envers les personnes à qui vous prêtez votre femme, ou celles à qui elle vous prête. Si vous perdiez ma confiance, les autres pourraient comencer à se poser des questions sur celle qu'ils ont en vous.

Le couple Jamal échangea un regard. Margot put voir dans ce court instant la complicité qui régnait entre eux deux. Ils n'eurent pas besoin de gestes, pas de discours. Dans ce simple regard, ils se mettaient d'accord. Ils acceptaient les conditions qui n'étaient, d'ailleurs, au fond, que du bon sens à leurs yeux.

Aussitôt, Adélaïde prit les choses en main. Il ne lui fallut que quelques mots et un geste pour modifier l'ambiance du tout au tout. Elle passa son pouce sur les lèvres pulpeuses de Margot en lui disant d'une voix suave :

— En tout cas, moi, j'ai envie de bien plus que de la confiance...

En réponse, Margot lui suçota le doigt. Un peu derrière elle, Maximilien se laissa aller dans son fauteuil et elle sentait le regard scrutateur de sa Maîtresse.

— Je suis toute à vous, dit-elle finalement en remontant sa main sur la cuisse de la femme du policier.

Cette dernière ouvrit aussitôt les cuisses, se laissant aller sur le dossier du canapé afin que Margot puisse lui donner du plaisir. Elle laissa tomber sa main près d'elle, proche de celle de Madame Solange. Celle-ci ne se laissa pas intimider. Elle se pencha vers la femme et l'embrassa alors que sa Servante plongeait le visage entre ses jambes.

Voilà qui était nouveau pour la Servante. Depuis son arrivée auprès de Madame Solange, Margot n'avait fait que subir. Même le peu de fois où elle était un peu active, elle le faisait sous la contrainte, sur un ordre quelconque. Elle commença alors à lécher Adélaïde avec une certaine timidité. Rapidement, elle releva même la tête pour chercher le regard de sa Maîtresse.

Les deux femmes s'embrassaient avec passion. Madame Solange avait fait tomber une bretelle de la robe d'Adélaïde et lui malaxait le sein avec énergie à travers son soutien-gorge. Margot en fut bouleversée. Non par jalousie, bien au contraire. Même si une part d'elle aurait aimé être à la place de la blonde, elle fut traversée par une vague de chaleur sous cette vision. Ce qui lui suffit pour retrouver la chaleur humide de l'entre-jambes d'Adélaïde, sous sa robe, bien qu'un peu gênée par la laisse.

Comme elle, elle ne portait pas de culotte et sa langue trouva directement sa vulve, déjà débordante de désir. Dès que Margot attrapa son clitoris entre ses lèvres, Adélaïde se mit à gémir, sans aucune retenue. Margot ne pouvait pas voir ce qui se passait au-dessus, mais elle devinait qu'à présent, la femme du policier entreprenait de déshabiller sa Maîtresse. La veste avait volé à ses pieds, près d'elle, elle entendit le zip de son pantalon, sentit le corps de Madame Solange se tortiller pour le retirer. Il ne lui restait que son juste-au-corps.

Elle aurait voulu regarder la suite, mais se concentra sur sa part du travail. Sa langue se mit à stimuler le clitoris de leur hôtesse avec une telle dextérité que Madame Jamal en resta enfoncée dans le canapé, relevant sa robe pour s'agripper aux cheveux de Margot. Elle put alors jeter un coup d'œil à sa Maîtresse. Celle-ci continuait de relever la robe d'Adélaïde, jusqu'à la lui retirer complètement. Alors que Margot la faisait grimper dans les tours, elle lui retira son soutien-gorge et se pencha sur la poitrine copieuse et embrassa, lécha, suçça. Assaillie de toute part, Adélaïde se laissait complètement aller. Plus elle prenait de plaisir, plus elle montait dans les aigus et les décibels.

Lorsque Margot planta deux doigts en elle, elle jouit aussitôt. Margot apprécia cela. Une femme qui jouit si rapidement est sou-

vent multi orgasmique. Et d'après sa propre récente expérience, plus les orgasmes se multipliaient, plus la femme perdait le contrôle. La soirée s'annonçait mouvementée avec Adélaïde Jamal. Elle prit donc un malin plaisir à ne lui laisser aucun repos lorsqu'elle fut prise de petits tremblements du bassin. Continuant de triturer le point le plus sensible de son vagin tout en suçant énergiquement l'autre bout de son clitoris, Margot la fit exploser en criant.

Et comme elle s'y attendait, Adélaïde n'en était qu'aux prémises de sa jouissance. Elle entama de finir de déshabiller Madame Solange. Mais lorsque celle-ci fut nue, debout près du canapé, dévorée du regard par Adélaïde et Margot qui retenait visiblement une irrépressible envie de lui sauter dessus pour la faire jouir à son tour, elle s'éloigna d'elles et rejoignit Maximilien.

À peine eut-elle fait un pas en laissant pendre la laisse de Margot, qu'Adélaïde releva la Servante pour la déshabiller à son tour. Elle la retourna d'abord vers le couple qui venait de se former, se leva derrière elle et sensuellement, fit glisser la robe de Margot à ses pieds.

Margot, elle, ne s'en rendit presque pas compte. Elle regardait sa Maîtresse, nue comme un ver, plus belle que jamais, s'avancer félinement jusqu'au policier dont le pantalon était déformé par une érection. Madame Solange posa sa main dessus, tout en embrassant l'homme. Sa Maîtresse s'agenouilla devant lui alors qu'Adélaïde découvrait les marques sur sa peau.

— Soumise et masochiste ? souffla-t-elle à l'oreille de Margot.

Alors que Madame Solange ouvrait le pantalon du policier pour en sortir un sexe de taille moyenne, mais aux veines énergiquement saillantes, elle hocha la tête en croisant le regard de l'homme, posé sur les marques de ses seins.

Une main aux doigts fins la fit se mordre la lèvre inférieure. Avec une certaine autorité, Adélaïde s'était introduite en elle, sa main libre attrapant le collier à son cou. Elle se mit à onduler doucement, lâchant quelques soupirs discrets, les yeux rivés sur sa Maîtresse qui entamait une fellation lente et profonde, la croupe tendue vers elle.

L'homme ferma les yeux sous le plaisir procuré par cette bouche, se laissa complètement aller. Margot, elle, admirait le corps nu de sa

Maîtresse, et elle devait bien se l'avouer, cela l'excitait encore plus que les doigts qui la fouillaient. La voix douceuse d'Adélaïde la sortit de sa contemplation.

— Alors, M... Que dirais-tu d'aller donner un coup de main à ta Maîtresse ?

En vérité, elle n'attendait que ça. Pouvoir la toucher, la regarder dans les yeux, la découvrir enfin pleinement. Elle hocha la tête et s'avança doucement, légèrement hésitante. Elle avait l'impression, sûrement erronée, de se retrouver au même niveau que sa Maîtresse, comme deux soumises qui s'occupaient de la queue d'un homme dominant.

Mais Madame Solange mit rapidement fin à ses doutes. Dès qu'elle posa ses genoux à terre pour la rejoindre au niveau du pieu tendu de Maximilien, elle l'attrapa par la laisse, la tira à elle et l'embrassa à pleine bouche juste au-dessus du gland du policier.

— Montre à ce monsieur ce que c'est de sucer une queue...

Margot ne tarda pas à l'avalier, après quelques coups de langue le long de son chibre, elle l'enfonça jusqu'au plus profond. Remuant la langue tout le long de sa verge et serrant légèrement les dents sur la garde de son sexe. Il s'accrocha aux accoudoirs du fauteuil, lâcha de longs et sourds grognements alors que Margot le gardait en bouche malgré les haut-le-cœur qui se succédaient.

Lorsqu'elle releva le visage, les larmes abondantes coulant sur ses joues, un filet de bave reliant ses lèvres au gland de Maximilien, et un large sourire illuminant son visage, elle reçut une claque sur sa fesse gauche, virulente, mais tellement bienvenue. Elle ne laissa pas l'homme s'en remettre pour autant. Tout en l'astiquant avec douceur et énergie, elle goba une de ses bourses et la suçà, puis passa à l'autre. Par réflexe, Maximilien écarta les jambes, visiblement complètement à la merci de Margot.

Pendant ce temps, Madame Solange lui retirait définitivement son pantalon. Margot reprit son sexe en bouche, lui offrit des va-et-vient tout en caressant son périnée, flirtant doucement avec la raie de ses fesses. L'homme reprenait un peu de consistance et posa une main dans ses cheveux, accompagnant ses mouvements de douces caresses qui trahissaient le plaisir qu'il prenait.

Lorsqu'elle osa glisser un doigt plus indiscret vers son anus, celui-ci se cambra. Margot prit un petit instant pour s'assurer que ce n'était pas un refus, mais rapidement, il ouvrit encore plus ses jambes. Margot ne se fit pas prier. Lançant un coup d'œil malicieux vers sa Maîtresse qui se levait, elle entreprit de le sucer de plus belle, tout en le doigtant avec douceur.

Adélaïde était revenue près d'elles, et Madame Solange l'accueillit dans une embrassade endiablée. Mais la femme du policier n'avait pas les mains vides. À son bras ballant pendait un gode-ceinture qu'elle tendit à Madame Solange :

— Pouvez-vous me le passer, Suzanne ?

— Avec un grand plaisir, lui répondit celle-ci en remarquant que la partie érectile du jouet dépassait des deux côtés du cuir.

La plus courte des deux s'insérait dans le vagin de celle qui le portait. Madame Solange passa derrière elle et le plaça donc. Elle en profita pour lui offrir quelques allers-retours, avant de la sangler autour de sa taille.

Aussitôt, elle s'avança vers Margot et Maximilien. Madame Solange, elle, en profita pour se rasseoir sur le canapé, prête à admirer la scène qui allait suivre, tout en caressant délicatement son clitoris. Adélaïde se plaça derrière Margot en souriant à son mari, littéralement aux anges sous les attentions de la Servante.

— Elle mouille tellement, soupira Adélaïde en allant et venant doucement dans le puits de Margot qui gémissait de plaisir en continuant de s'occuper de l'homme.

Puis la femme retira le gode d'où il était planté. Aussitôt, son mari se leva, laissant une Margot un peu pantoise. Mais elle comprit rapidement ce qui se jouait là. Adélaïde prit la place de Maximilien et celui-ci vint tout doucement s'asseoir sur elle. Aux premières loges, Margot le masturbait d'une main et malaxait ses couilles de l'autre, pendant qu'il s'empalait avec lenteur sur le gode de sa femme.

Alors qu'il commençait à monter et descendre, râlant de plaisir, encore un peu mêlé de douleur, Margot le reprit en bouche, le suçait avec envie et tendresse, l'aidant ainsi à se décontracter, à prendre le membre de silicone de plus en plus profondément en lui. Lorsqu'il

fut complètement assis sur sa femme, que le gode était devenu invisible, planté en lui d'un côté, et en elle de l'autre, elle goba littéralement sa queue, serra ses dents sur sa garde, et lui offrit jusqu'à trois haut-le-cœur, trois fois où sa gorge se serra puissamment sur son gland turgescent.

— Viens, maintenant, petite salope, lui dit-il une fois qu'elle releva la tête.

Margot se tourna alors face à sa Maîtresse, qui lui sourit largement. Elle la fixa, la scruta, l'admira, la vénéra du regard tout en s'emplantant à son tour sur le membre dur comme la pierre de Maximilien. Sous eux, Adélaïde entama des va-et-vient, qui se répercutaient jusqu'à Margot.

Rapidement, elle accéléra, Maximilien lui-même montait et descendait en s'accrochant aux seins de Margot. Les trois gémissaient en chœur, lâchaient des petits cris à la chaîne. Bientôt, Madame Solange se leva et vint les rejoindre, debout face à sa Servante. Elle récupéra la laisse qui pendouillait au cou de Margot et s'en servit pour fouetter ses seins laissés maintenant libres par Maximilien qui préférait s'accrocher à ses hanches.

Margot se mit à crier de douleur, s'arrêtant net de bouger en rythme avec le couple sous elle. Les stries des semaines passées étaient encore vivaces et le cuir qui claquait sur sa peau réveillait les douleurs. Elle sentit pourtant que le traitement qu'elle recevait excitait Adélaïde. Celle-ci se mit à marteler le cul de son mari, qui, dans le même mouvement, pilonnait Margot de plus belle qui ne pouvait plus que subir.

Et dans cette position, le plaisir se décupla. Madame Solange ne cessait de faire claquer le cuir, de petites larmes commençaient à couler de ses yeux, et elle se sentait enfin à sa place, enfin elle-même dans cette soirée dont elle n'avait pas l'habitude. Rapidement, ses cris perdirent leur ton douloureux. Elle cria de bonheur en s'accrochant d'une main à la hanche de sa Maîtresse, et de l'autre, lui donnant du plaisir à son tour. Et plus ses doigts faisaient monter sa Maîtresse dans les tours, plus les coups de laisse se faisaient virulents.

À tel point qu'elle explosa la première. L'orgasme vint sans

prévenir. Ses doigts se crispèrent sur les parois sensibles de sa Maîtresse, qui cessa aussitôt de la fouetter et préféra lui pincer les tétons tout en lui transmettant le plaisir qu'elle ressentait sur l'instant. Adélaïde la suivit dans des tressautements violents et incontrôlés. Leurs chants de jouissance mêlés à leurs mouvements anarchiques fit se tendre l'homme prit en sandwich entre les deux femmes et sans pouvoir se retirer, il déversa de longs jets de sperme en Margot.

Lorsqu'elle se retira, suivie rapidement de Maximilien qui s'en alla vers l'autre fauteuil resté inoccupé jusque-là, Adélaïde attrapa Margot par la croupe et s'empressa de plaquer sa bouche contre sa vulve d'où coulait le nectar de son mari. Par réflexe, Margot se pencha en avant, le visage sur le pubis de sa Maîtresse, ses doigts toujours plantés en elle. Madame Solange avait lâché ses tétons, et la femme du policier léchait, aspirait, avalait ce mélange liquoreux insatiablement. Elle sentait sa langue se fourrer en elle, caresser ses parois internes afin de récupérer la moindre goutte. La jouissance continuait son œuvre dans le corps bouillant de la Servante. Il ne lui manquait plus qu'une chose : l'orgasme de sa Maîtresse.

Alors ses doigts s'agitèrent. Elle baisait le sexe de sa Maîtresse comme elle ne l'avait encore jamais fait. Celle-ci tendait son bassin vers elle, s'accrochait à ses cheveux en tirant dessus de plus en plus fort à mesure que la jouissance montait. Lorsque Madame Solange jouit enfin, elle cria avec elle. De douleur, mais aussi d'un plaisir intense, celui que seule une soumise de son niveau peut ressentir au simple fait que sa Maîtresse explose.

Derrière elle, Adélaïde était partie rejoindre son mari. Ils s'enlaçaient tendrement en regardant les deux femmes qui reprenaient leur souffle. Margot se laissa tomber à genoux, collée à sa Maîtresse, le visage au niveau de son pubis qui fleurait si bon. Elle releva le visage vers elle en souriant et Madame Solange reprit la laisse pour la tirer jusqu'au canapé. Margot la suivit à quatre pattes, comme une petite chienne docile, et posa sa tête sur sa cuisse une fois sa Maîtresse assise.

— Vous êtes une femme surprenante, Suzanne, lui dit alors Maximilien, visiblement ravi du moment passé avec les deux

femmes. Vous voir toutes les deux pourrait presque me donner envie d'essayer à nouveau ces séances que nous avons mises de côté.

— Peut-être devriez-vous tenter en inversant les rôles, lui répondit Madame Solange avec un petit sourire en coin avant de prendre une gorgée de son verre qu'elle avait récupéré sur la table basse.

— J'y penserai ! s'exclama la policier en ricanant. Mais je dois avouer qu'il me faudrait un petit travail sur moi-même pour accepter ça !

— Si je peux me permettre, justement, les coupa Adélaïde. Ce que j'ai particulièrement apprécié, c'est justement le fait que vous n'ayez pas essayé de rabaisser mon mari à une place de soumis uniquement parce qu'il aime se faire prendre par le cul. Beaucoup de personnes ont ce réflexe et je trouve cela plus humiliant que respectueux.

— Nous ne sommes pas du genre à juger les gens sur leurs pratiques sexuelles, répondit Margot, la voix encore un peu rêveuse.

— Et j'ose imaginer que ce sera le cas de tous les couples de votre club, renchérit Maximilien.

— En effet, lui répondit Madame Margot. J'en connais déjà quelques uns qui seraient mal à l'aise de vous voir faire cela. Mais même eux ne jugeraient pas, en aucun cas.

— D'ailleurs, reprit sa femme. Il n'y a que des couples ?

— Non, nous avons aussi des célibataires. Les couples aiment souvent jouer avec une seule personne plutôt qu'avec un autre couple. Mais il y a un plus grand turn over chez eux. Une fois qu'ils ont trouvé l'âme sœur, soit ils font partie des couples, soit ils quittent le club. Le but n'étant pas de créer des problèmes.

— Je suis tellement enthousiasmée, chéri ! s'exclama Adélaïde en se serrant contre son mari. Nous devrions payer notre cotisation dès ce soir, qu'en penses-tu ?

Maximilien ricana joyeusement.

— Va chercher ma veste, lui répondit-il.

Sa femme se leva et alla jusqu'à l'entrée en chaloupant exagérément, un regard aguichant vers Margot. Elle revint et son mari sortit une enveloppe de la poche intérieure.

— Voilà pour vous, Suzanne, dit-il en posant la pochette visiblement bien remplie sur la table basse.

Madame Solange lui sourit, sans un geste vers l'objet.

— Vous m'envoyez ravie. Je dois vous avouer que cela faisait un moment que je n'avais pas passé une aussi bonne soirée. Sachez que votre adhésion vous donne aussi accès aux soirées libertines les plus prisées de la capitale et de ses environs. Celles qui ne sont que sur invitation. Nos membres y sont automatiquement invités, et sans avoir à déboursier quoi que ce soit, contrairement à d'autres. La liste m'est toujours envoyée, afin que je vérifie que nos membres ne soient pas mis mal à l'aise à cause de la présence d'autres personnes.

— Nous allons être choyés, ronronna Adélaïde.

— Oui, lui répondit Margot. Ma Maîtresse s'occupera de tout. À partir de maintenant, vous n'avez plus qu'à profiter sans aucune réserve.

La soirée se termina peu de temps après. Madame Solange et Margot quittèrent Maximilien et Adélaïde. Arrivées dans la voiture, Madame Solange attacha la laisse de Margot à la poignée de peur et l'embrassa avec une tendresse presque amoureuse. Margot en fut bouleversée. Elle répondit à ce long baiser avec délectation, sentant chaque parcelle de son corps prête à répondre aux attentes de sa Maîtresse.

— Tu as été plus que formidable, Servante M.

— Merci Maîtresse. Mais je dois vous avouer que cela a été plus facile que je ne l'imaginai.

— Détrompe-toi, ma belle Servante. Il ne s'agissait pas uniquement de les faire entrer dans le club, mais qu'ils aient un peu plus que de l'amitié pour nous. Particulièrement pour toi. Et quand je vois comment Adélaïde te dévore des yeux, tu as, encore une fois, dépassé mes attentes.

Margot rougit en ricanant doucement.

— Puis-je vous poser quelques questions, Maîtresse ?

— Bien sûr, ma belle, répondit Madame Solange en démarrant le moteur.

— Ce club existe-t-il vraiment ?

— Bien entendu ! Je t'ai bien précisé que tout cela est préparé depuis longtemps.

Margot en eut le souffle coupé. Sa Maîtresse n'avait pas, comme elle pensait, toujours un coup ou deux d'avance, mais ils se comptaient par dizaines !

— Qu'advient-il de ce club, après... votre plan ?

— Il est déjà géré par quelqu'un d'autre. Tu n'as pas à t'inquiéter, nos nouveaux amis ne se retrouveront pas démunis lorsque je serai loin d'ici.

Margot baissa les yeux, rougissant en voyant avec quelle facilité sa Maîtresse lisait en elle, mais aussi par déception de ne pas l'avoir entendue dire « nous » plutôt que « je ».

— Comment les choses vont-elles se passer ?

— Dans un grand feu d'artifice ! s'exclama Madame Solange en riant. Et tu auras une part importante à jouer. Après cela, tu auras une décision à prendre.

Le cœur de Margot se serra, autant d'appréhension que d'espoir.

— Comment ça ?

— Nous en reparlerons le moment venu, lui répondit Madame Solange avec autorité.

Alors Margot préféra changer de sujet. La soirée avait été plus qu'excellente, sa Maîtresse était en joie. Elle ne souhaitait pas terminer par être punie.

— Puis-je vous demander une dernière chose ?

— Vas-y...

Malgré le petit agacement que Margot capta dans la voix de sa Maîtresse, elle se lança.

— Vous m'aviez dit que ma confiance en vous serait mise à l'épreuve, ce soir. Mais je ne vois pas en quoi.

Madame Solange tourna brièvement la tête vers Margot. Tout s'était adouci chez elle, ses yeux brillaient de mille feux lorsqu'ils se posèrent sur sa Servante.

— Nous avons passé la soirée avec un policier. Celui-là même dont je t'ai dit qu'il mettrait fin à tout ceci. Tu n'aurais eu qu'un mot à dire pour que je me retrouve en prison pour le reste de mes jours, sûrement incapable de mettre mes menaces à exécution...

Margot en resta bouche bée. Comment avait-elle pu ne pas y penser ? Son cœur rata un ou deux battements. Mais une évidence s'imposa à elle : elle n'en avait pas eu envie. Quelques semaines plus tôt, elle aurait sûrement tenté quelque chose de ce genre. Mais ce soir-là, la seule réponse qu'elle offrit à Madame Solange, ce fut un petit sourire, un peu gêné, et une douce main posée sur sa cuisse.

9. *Le châtimeur, ou l'explosion (des sens)*

Suite à la rencontre avec Maximilien et Adélaïde, une sorte de routine s'était mise en place pour Margot. Se lever, aller saluer sa Maîtresse, le plus tôt possible pour qu'elle lui fasse boire son urine comme pendant sa formation, puis déjeuner avec les salariés, se préparer, assister sa Maîtresse ou, du moins, être à sa disposition pour quelque envie que ce soit. Il lui arrivait de l'amener dans la salle Latex pendant la journée, en toute intimité, et s'assurer que l'entraînement reçu ne se perde pas. Parfois, elle avait des temps de quartier libre. Margot n'aimait pas ces temps-là, car elle restait alors seule, avec son statut de prisonnière qui revenait la titiller.

Les jours qui avaient suivi la rencontre avec le nouveau capitaine de police, Margot avait espéré que tout se passe rapidement, que Madame Solange allait mettre son plan à exécution dans la foulée. Mais rapidement, elle avait compris qu'elle se fourvoyait. Madame Solange n'était pas du genre à se presser et bâcler les choses. Elle attendait les opportunités qui se présentaient à elle et ne les laissait jamais filer.

La seule chose qui cassa sa routine fut le jour où Madame Solange lui dit qu'il était temps qu'elle reprenne contact avec sa famille. Voilà presque un mois qu'ils avaient reçu un message pour dire qu'elle devait quitter la région pour un moment et si Margot avait été en colère en pensant qu'ils ne s'inquiétaient pas pour elle, il n'en était rien, en fait.

— Ça fait un moment que je réponds pour toi, Servante M. Mais maintenant, il est temps qu'ils te voient à nouveau.

Au lieu de s'énerver contre sa Maîtresse, Margot lui décocha un sourire en coin.

— Finalement, vous n'aviez peut-être pas aussi confiance que ça en moi...

— Ne mets jamais en doute mes dires, Servante M, lui répondit Madame Solange d'un ton sec.

Margot baissa le regard en s'excusant, mais fut rapidement rassurée par la douce main de sa Maîtresse qui vint caresser sa joue.

— Si je t'avais laissé ton téléphone, Valérie aurait fini par se poser des questions.

— Vous ne m'avez jamais dit ce que vous leur aviez dit pour mon absence, Maîtresse.

— Tu as quitté ton travail pour une formation de manager dans le Cantal... une vraie plaie pour ce qui est de capter du réseau. Tu as reçu une proposition de travail de la part d'une entreprise en Suisse, que tu ne peux pas refuser. Le groupe Bucherer. En tout cas, ça aurait été une grave erreur de ta part de ne pas profiter de cette formation qu'ils te payaient et qui ne t'engageait à rien auprès d'eux.

— La Suisse ? demanda Margot. C'est là que vous irez une fois tout ça fini ?

— Tu es si vive d'esprit, ma belle Servante. Maintenant, va te préparer. Valérie t'apportera ton téléphone. Reviens pour 18h.

Et Margot était sortie de son bureau avec la boule au ventre. Comment allait-elle pouvoir regarder ses parents en face, leur mentir, ne pas leur avouer tout ce qui s'était passé ? Comment allait-elle expliquer que son divorce avait été prononcé si rapidement, et qu'elle n'avait même pas passé un coup de fil ?

Mais c'était sans compter sur le peu d'intérêt qu'ils avaient pour leur fille. Ils avaient tout gobé sans broncher, s'étaient émerveillés des opportunités qui s'offraient à elle. Ils avaient été un peu déçus qu'elle parte si loin, mais, comme disait sa mère : « Après ta séparation d'avec Nicolas, tu as besoin de changer d'air. Et la Suisse, ce n'est pas si loin ! »

Pendant longtemps, Margot avait été admirative de sa mère et

sa jovialité à toute épreuve. Aujourd'hui, cela la dégoûtait. Même lorsqu'elle lui avait demandé comment elle allait après le divorce survenu si rapidement, sa mère (et encore plus son père) avait cru sa fille quand elle disait que c'était un soulagement.

Elle avait quitté la maison de son enfance avec aigreur. Au fond, ce n'était pas tant parce qu'ils avaient tout cru, mais plutôt parce qu'ils ne la connaissaient plus. La Margot qu'ils avaient connue, celle qui n'avait toujours juré que par le mariage et la situation financière d'un mari de bonne famille, n'aurait jamais fait cela, elle n'aurait jamais cherché à gagner son indépendance, et encore moins s'éloigner autant de sa famille.

Mais la rancœur s'était assoupie avec les jours qui défilaient. Pareils les uns aux autres. Lorsque le soir arrivait, elle se préparait, nue. Madame Solange terminait de l'orner, comme elle disait : plug, pinces, menottes aux poignets ou aux chevilles, gag ball, ceinture de chasteté... Elle se faisait un devoir de lui faire ressentir plaisir, douleur, contrainte, le plus souvent mêlés. Rares étaient les personnes qui avaient le droit de la toucher, même lorsque Madame Solange lui faisait faire le service. Mais à chaque soirée, quelqu'un avait le droit de l'utiliser, directement dans la salle de réception. Margot en avait d'abord été étonnée, car elle avait retenu que la Servante n'appartenait qu'à Madame Solange. Celle-ci lui avait répondu alors :

— Tu crois que je n'ai pas remarqué à quel point c'est important pour toi ? Tu sembles t'ennuyer, sinon... Et je dois t'avouer que la salope en toi est tellement magnifique. C'est un spectacle auquel je ne me lasse pas d'assister.

Alors, chaque soir, Margot s'efforçait de donner le plus beau des spectacles à sa Maîtresse, si celle-ci ne lui avait pas passé une ceinture de chasteté. Une fois que Madame Solange retrouvait ses quartiers, Margot la faisait jouir. Mais depuis ces soirées où elle jouissait en public, et depuis cette rencontre avec Maximilien et Adélaïde Jamal, Margot s'occupait plus franchement de sa jouissance. Sa Maîtresse l'autorisait même, parfois, à utiliser un jouet qu'elle choisissait elle-même.

Ses retrouvailles avec son amie Brigitte avaient été différentes. À elle, elle avait moins menti qu'à ses parents. Elle lui avait dit qu'elle

était partie en vacances avec son Maître. De son côté, Brigitte était radieuse avec son ventre qui commençait à s'arrondir. De plus, elle et son mari Marc n'avaient pas mis fin à leurs expériences. Brigitte n'avait plus le sentiment de tromper son mari.

— Si tu savais, Margot... Il ne m'a jamais aussi bien baisée que depuis que je me tape d'autres hommes. Je lui ai bien dit qu'il pouvait faire de même de son côté, mais il n'en a pas envie. Je t'avoue que quelque part, ça m'arrange !

Margot ne put s'empêcher de faire le lien avec le plaisir que lui avait avoué Madame Solange à la voir se faire prendre, jour après jour, que ce soit avec des hommes ou des femmes. Quoi qu'il en fut, Margot avait pu, le temps d'une heure ou deux, relier un peu avec sa vie passée, tout en dévoilant une partie de sa vie nouvelle. Car Brigitte l'avait beaucoup questionnée sur la soumission. Mais Margot devait broder, bien sûr, car la sienne n'avait pas été choisie mais inculquée par la violence. Malgré tout, elle était heureuse d'avoir pu en échanger un peu avec son amie. Elle aurait même aimé terminer ce moment en embrassant Brigitte, et peut-être plus. Cependant, l'excitation que cette discussion avait visiblement fait naître chez son amie n'était aucunement tournée vers elle. Si Margot était à présent aussi à l'aise avec les femmes qu'avec les hommes (avec n'importe qui, en fait, tant qu'il y avait du plaisir à offrir), Brigitte restait une hétéro jusqu'au bout des ongles.

C'est donc légèrement frustrée qu'elle était rentrée à l'endroit qu'elle appelait maintenant "chez elle". Elle alla directement voir sa Maîtresse, comme il se devait, et ronronna à chaque contact qu'elle recevait, quel qu'il soit. Mais Madame Solange avait du travail à abattre et la renvoya.

— Je vois bien ce que tu veux, Servante M. Mais je n'ai pas le temps, là, pour ta concupiscence ! Va donc jouir ailleurs, j'ai besoin d'être concentrée, là !

Le refus de sa Maîtresse à accéder à ses avances décupla encore, de façon insupportable, sa frustration. Elle erra dans les couloirs, comme une chienne sur la piste d'une proie. Car se faire jouir seule, elle le savait, ne serait jamais suffisant. Une partie un peu ancienne d'elle refit surface le temps d'une pensée, lorsque l'évidence s'im-

posa à elle : elle avait besoin d'être prise en main, de subir pour pouvoir jouir de la force qu'elle désirait. L'ancienne Margot aurait refusé en bloc cette idée. Mais le besoin était trop fort, impérieux. Si elle retournait voir sa Maîtresse, elle ne gagnerait que douleur et sûrement une plus grande frustration encore, si cela était possible.

C'est alors qu'elle tomba nez-à-nez avec Géraldine qui se dirigeait vers sa chambre. Sans réfléchir, elle la prit par la main et la tira.

— Viens, suis-moi...

— Mais qu'est-ce que...

— Il n'y en aura pas pour longtemps, crois-moi !

— Mais je dois...

— Plus un mot !

Et Géraldine était programmée pour se taire. De la part d'une autre Esclave, elle aurait continué d'argumenter, mais Margot était un cran au-dessus, elle était la Servante de Madame Solange, comme une extension de la Maîtresse des lieux. Et cela lui suffit pour se taire et suivre Margot à grands pas jusqu'à sa petite chambre pourtant bien plus confortable que la sienne.

Aussitôt, Margot rejoint Géraldine dans sa nudité.

— J'ai besoin de jouir, G. Et n'y va pas de main morte, s'il te plaît...

Margot s'était mise à quatre pattes sur son lit, présentant déjà sa croupe dégoulinante à son ancienne amie de chambrée.

— Je ne crois pas que je sois autorisée, lui répondit Géraldine en caressant pourtant la rondeur de ses fesses. Et toi non plus...

— Personne n'en saura rien, je te jure ! Et quand bien même, je prendrai tout à ma charge, c'est promis !

Avec une autre Esclave, il lui aurait fallu argumenter bien plus longtemps. Avec une autre Esclave, elle n'aurait peut-être même jamais pu la convaincre. Mais voilà, Géraldine en rêvait depuis longtemps. Géraldine n'avait plus vraiment développé de désir depuis un moment, déjà. Margot avait réveillé cela en elle. Elle n'hésita pas plus longtemps.

Dès qu'elle planta ses doigts en Margot, celle-ci se mit à râler, gémir. Elle y alla même doucement, pour que Margot ne fasse

pas trop de bruit, mais elle se fit presque crier dessus pour qu'elle laisse la délicatesse de côté. Alors, elle lui claqua la vulve, à plusieurs reprises. Margot en réclama encore, après chaque cri. Elle ne se retenait pas. Quelqu'un allait obligatoirement finir par les entendre. Elle attrapa alors Margot par les cheveux et lui baissa la tête jusqu'au matelas et posa un coussin sur son visage, puis s'assit dessus.

— Tu peux respirer ? lui demanda-t-elle.

— Di-i-cilement, -ais oui !

Il n'en fallu pas plus à l'Esclave. En se penchant en avant vers la croupe de son amie, elle appuya moins fort sur son visage. Sa langue vint faire connaissance avec la rondelle de Margot, pendant que ses doigts branlaient énergiquement son clitoris. Les cris reprurent de plus belle, mais cette fois étouffés par l'oreiller.

Sous Géraldine, Margot subissait enfin. Elle aurait pu en supporter bien plus, mais cela la comblait. Dans ce petit endroit clos, sa tête se mit rapidement à tourner. Cette sensation était devenue comme une drogue pour elle, et dans le même temps, Géraldine se mit à la doigter par les deux trous. Margot explosa rapidement, giclant sur les draps et les mains de son amie, traversée par des spasmes violents qui la firent crier de toute son âme.

— Je devrais y aller, lui dit Géraldine alors qu'elle reprenait son souffle quelques secondes plus tard, allongée près d'elle.

— Prends par la gauche, tu arriveras plus rapidement et tu ne risqueras pas de croiser Valérie, lui répondit-elle après un doux baiser sur sa cuisse.

Quelques instants plus tard, Margot ressortit de sa chambre après s'être rhabillée et recoiffée. Elle trouva Valérie en train de l'attendre.

— Madame Solange m'a dit qu'elle désirait te voir dès que tu sortirais d'ici.

Un peu étonnée que sa Maîtresse sache où elle se trouvait, Margot prit la direction du bureau. Au fur et à mesure de sa marche, pourtant, elle perdit en assurance, se rendant seulement compte de ce qu'elle venait de faire. Elle savait qu'elle n'aurait jamais dû, mais au-delà de ça, elle prit peur parce qu'elle n'avait pas supporté la

frustration. Avec la routine installée depuis son retour de sa formation, elle s'était laissée aller, avait baissé sa garde, et était réellement devenue la chienne en chaleur que sa Maîtresse aimait. Mais elle avait trahi sa Maîtresse. Arriverait-elle seulement à la regarder dans les yeux sans lui avouer ce qu'elle venait de faire ? Et quelle serait sa réaction ? Il n'y avait pas à se poser de question : la réaction serait violente.

Elle tremblait presque en ouvrant la porte du bureau. Madame Solange l'attendait debout, apparemment en pleine réflexion.

— Déshabille-toi, Servante M, lui lâcha-t-elle en semblant continuer de réfléchir.

Margot s'exécuta sans se faire prier, ni même sans gêne. Lorsque sa Maîtresse lui désigna le bureau, elle déglutit pourtant facilement. Elle ne l'avait pas remarquée, mais la ceinture de chasteté trônait sur le meuble, bien en évidence. Elle n'aimait pas cet objet. Il lui faisait mal à l'entre-jambe, et elle savait que lorsqu'elle devait la porter, elle devrait rester sagement toute la soirée auprès de sa Maîtresse sans être prêtée à qui que ce soit.

Elle la passa pourtant sans rien dire. Et comme bien souvent, la ceinture fut accompagné du gagball qui l'empêcherait de parler de toute la soirée et lui endolorirait les muscles des mâchoires. Margot avait rapidement compris qu'il s'agissait des moments où elle devait être attentive à ce qui se dirait dans la soirée, mais elle n'aimait pas cela.

Aujourd'hui, pourtant, elle fut un peu soulagée. Maintenant qu'elle portait ces engins de torture, elle avait une bonne excuse pour retarder le moment où elle devrait avouer à sa Maîtresse ce qu'elle avait fait.

C'est pour cette raison qu'elle n'anticipa pas la gifle magistrale qui s'écrasa sur sa joue. Elle ouvrit de grands yeux, une fois le coup encaissé. Mais à la place d'une explication, elle reçut le retour. Le ton de sa Maîtresse, son visage entier venait de changer.

— Retourne-toi, sale truie, ne me regarde pas !

Margot s'exécuta en commençant à pleurer. Elle voulut lui demander pourquoi, voulut de s'excuser de n'importe quoi. Tout pour ne plus avoir à supporter ce regard, cette voix, ce dédain. Mais

il lui était impossible de prononcer des mots intelligibles, elle ne pouvait que gémir en continuant de pleurer.

— Tu pensais pouvoir t'envoyer en l'air avec la première venue, sous mon toit, sans que je n'en sache rien, hein ! Pour qui est-ce que tu me prends ?

Bien évidemment. Comment avait-elle pu être aussi naïve ? Elle voulut s'excuser, dire à sa Maîtresse que malgré sa faute, elle savait qu'elle n'aurait pas pu le lui cacher, qu'elle aurait avoué son forfait à peine entrée dans le bureau. Elle n'avait pourtant plus la possibilité de s'exprimer, aucune occasion d'adoucir la colère de sa Maîtresse.

Elle la connaissait pourtant, à présent. Elle n'avait encore jamais eu à subir son courroux, mais elle savait comment fonctionnait sa Maîtresse. À un moment ou un autre, une fois la rage passée, elle lui donnerait une chance de s'excuser, d'implorer son pardon. En attendant, elle ne pouvait qu'assumer son erreur et subir la tempête. En l'attrapant par les cheveux, Madame Solange la fit se mettre à quatre pattes.

— Tu resteras ainsi, comme la petite chienne que tu es, jusqu'à nouvel ordre. Tu devras faire en sorte que je puisse te voir à chaque instant. Mais ne t'avise pas de lever le regard pour me regarder... ou même qui que ce soit !

Madame Solange lui passa la laisse en remarquant que sa Servante pleurait maintenant en silence. Le regard baissé sur le sol, Margot ne put voir le petit sourire en coin de sa Maîtresse lorsqu'elle comprit que sa Servante était bien décidée à subir sa punition sans broncher. Mais la colère reprit rapidement le dessus. Elle traîna Margot jusqu'à l'autre côté du bureau. Là, elle déposa une tablette au sol pour que Margot puisse la regarder, et lui intima de l'allumer. Ce que fit Margot dans l'instant.

Son cœur rata un battement, ou même plusieurs, lorsqu'elle vit une image de sa chambre. Elle n'eut pas besoin de réfléchir bien longtemps pour savoir qu'il s'agissait d'une caméra qui filmait tout ce qui se passait dans sa chambre. Elle se sentit défaillir en imaginant sa Maîtresse en train de regarder sa Servante se faire utiliser comme elle l'avait fait par une simple Esclave. Elle ne pouvait qu'imaginer qu'une chose : à quel point sa Maîtresse était déçue et

en colère. Les choses n'allaient pas s'arrêter à une ceinture de chasteté et un gagball à quatre pattes.

Margot tenta un gémissement qui, elle l'espérait, ferait comprendre à sa Maîtresse à quel point elle était désolée. Elle tenta même de frotter sa tête contre le mollet de Madame Solange, mais celle-ci recula vivement sa jambe, avant de revenir en force dans son flanc. Margot s'étala au sol en gémissant à nouveau, puis prit sur elle pour se remettre dans la position qui était la sienne jusqu'à ce que sa Maîtresse décide de l'inverse. Elle serra les dents sur son gag, puisant dans sa combativité pour subir sans relâche tout ce que trouverait sa Maîtresse pour exprimer sa déception.

Ce soir-là, Margot dut se rendre dans la salle de réception sans avoir été nourrie. Madame Solange précisait à qui voulait l'entendre que sa Servante s'amusait à baiser avec une Esclave comme bon lui semblait, juste parce qu'elle avait envie ! Tout le monde semblait outré, et chacun put exprimer sa manière de penser de la façon qui lui plaisait : gifle, fessée, claquage de sein, coup de pied au cul, griffure dans le dos. Une femme ou deux, même, munies d'un petit bâton pour l'utiliser sur les Esclaves lui assénèrent des coups sur l'arrière des cuisses, la faisant chavirer et devenir le sujet des moqueries des invités.

Pendant tout ce début de soirée, malgré les larmes qui coulaient, Margot s'efforçait à ne lâcher aucun cri, aucun gémissement. Elle restait les yeux rivés sur le sol, mordant dans son gag, bien décidée à montrer à sa Maîtresse que l'Esclave qu'elle avait fait devenir Servante était toujours là, bien présente, et qu'elle saurait la rendre fière d'elle à nouveau.

Le coup de massue, pourtant, arriva en milieu de soirée. Madame Solange se rendit sur la petite scène, accompagnée de sa chienne, et appela Esclave G au micro. Elle annonça alors à l'assemblée que pour avoir osé poser la main sur sa Servante, Esclave G passerait le reste de la soirée dans la salle Latex, aux soins de Monsieur Grimm. Ne pouvant lever les yeux sur son amie pour lui exprimer sa désolation, Margot se mit à pleurer bruyamment en pensant à la soirée qu'elle allait passer. Elle voulut supplier sa Maîtresse de l'y amener à sa place, lui expliquer qu'elle n'avait pas laissé le choix à

Géraldine, qu'elle avait profité de sa place de Servante pour qu'elle lui obéisse... Mais elle savait aussi que Madame Solange avait tout vu d'elle-même, qu'elle avait vu (et peut-être même entendu) que Géraldine s'était très rapidement laissée convaincre.

De toute façon, Madame Solange n'était pas d'humeur à être douce. Margot en eut pour preuve le coup de pied magistral dans son derrière pour la faire taire, qui la projeta en avant et manqua la faire tomber de scène. Chose qu'elle aurait fait si la laisse ne l'avait retenue et si son collier ne l'avait à moitié étranglée.

De son côté, Margot fut attachée à un des anneaux plantés dans le mur, près de la porte qui menait au couloir et aux chambres des Esclaves. Elle devait rester telle une statue, sans bouger, les yeux rivés au sol, et loin de sa Maîtresse qu'elle entendait parfois rire avec les invités. Mais le pire était les commentaires qu'elle surprenait à propos de ce qui se passait en salle Latex. Géraldine semblait très difficilement supporter le traitement imposé par Monsieur Grimm. Vers la fin de la soirée, elle ne put retenir ses larmes alors qu'elle entendit que son amie avait perdu connaissance pour la deuxième fois.

C'est ce moment que choisit Madame Solange pour venir la chercher et quitter la soirée. Elle était toujours l'une des premières à s'en aller. Les invités devaient croire qu'elle avait tellement de choses à gérer qu'elle ne pouvait jamais profiter avec eux jusqu'au bout... mais qu'elle se faisait un point d'honneur à venir les saluer et prendre ce temps en leur compagnie, comme s'ils étaient si importants qu'elle ne pouvait faire autrement.

Aujourd'hui, Margot savait que c'était parce qu'elle ne les supportait pas assez longtemps pour rester jusqu'à la fin, et laissait donc ça à Valérie, qui, elle, semblait beaucoup plus dans son élément dans cette faune. Ainsi, Margot allait pouvoir se morfondre dans sa chambre, seule.

Cependant, Madame Solange avait un autre programme pour elle. Margot marcha à quatre pattes jusqu'à la chambre de sa Maîtresse, sans un mot. Même là, alors qu'elles étaient seules, elle ne pouvait lever les yeux sur Madame Solange. Arrivées dans la pièce, Madame Solange la mena jusqu'à un panier, qui serait son lit pour

la nuit, comme une chienne. Et pour lui rappeler qu'elle n'était qu'une chienne désobéissante, sa Maîtresse attacha son collier à une chaîne qui avait été placée là exprès, le tout fermé par un cadenas.

Allongée en fœtus dans son panier, elle ne put qu'entendre sa Maîtresse se déshabiller, voir les vêtements jetés au sol, jusqu'au dernier. Ce qui l'étonna, car Madame Solange n'était pas du genre à laisser traîner ses vêtements au sol comme ça. Elle retint alors un sourire en se disant qu'elle voulait lui montrer qu'elle allait se coucher entièrement nue.

Margot ne réussit pas à s'endormir tout de suite, contrairement à sa Maîtresse qui respirait fort et sereinement. La ceinture lui irritait l'entre-jambe, les muscles de sa mâchoire étaient maintenant constamment tendus, douloureux. Pour tenter de ne plus y penser, elle osa alors lever les yeux, sa vue habituée maintenant à la pénombre de la chambre. Le réveil posé sur la table de chevet permettait à Margot de deviner les formes de sa Maîtresse, qui avait rejeté sa couette en dormant. Elle l'observa alors. En tendant son cou, elle put même deviner les traits apaisés de son visage. Peut-être rêvait-elle d'elle ? Un moment, elle se laissa guider par son imagination, mais l'image de Géraldine dans la salle Latex la rattrapa et elle se remit en boule dans son panier, ne bougeant plus jusqu'à ce que le sommeil la gagne finalement.

Elle se réveilla en sursaut dès le premier mouvement de sa Maîtresse. Avant qu'elle ne soit debout, Margot était sortie du panier dans un concert de cliquètements de chaîne, à quatre pattes, le regard sur le sol. Son cœur battait à tout rompre, se demandant si sa Maîtresse allait garder cette attitude envers elle ou si la nuit l'avait un peu calmée et elle aurait commencé à lui pardonner.

— À genoux dans ton panier, Servante M, entendit-elle sa Maîtresse dire d'une voix qui se voulait rude mais encore endormie.

Elle s'exécuta sans attendre, posant ses fesses sur ses talons, les jambes légèrement écartées, les mains dans le dos, sans quitter le sol des yeux. Elle vit alors les pieds nus de Madame Solange, et son cœur se mit à galoper de plus belle dans sa poitrine. Une main ferme serra sa mâchoire inférieure et lui releva le visage. Elle grimaça de douleur, mais, un instant, elle put admirer sa Maîtresse nue dans

toute sa splendeur. Elle s'efforça toutefois de ne pas s'attarder sur la légère toison de son sexe en triangle, mais s'imprégna volontiers de sa chaude odeur. Ses tétons étaient visiblement durcis et au-dessus, son visage était un mélange de sévérité et de douceur qui fit fondre Margot, malgré ses yeux encore gonflés de sommeil.

— Cette journée va être longue pour toi, ma Servante. Tu resteras ici, sans pouvoir bouger. Valérie se chargera de venir te donner un peu d'eau. Tu ne bougeras pas et tu penseras à ce que tu as fait hier. Ce soir, tu auras l'occasion de demander pardon.

Puis, sans attendre la réaction de sa Servante, Madame Solange lâcha sa mâchoire et fila jusqu'à la table de chevet qu'elle ouvrit et en sortit deux paires de menottes. Elle revint alors auprès de Margot qui n'osa pas lever les yeux sur elle. Margot se vit attachée, le poignet droit avec la cheville gauche, le poignet gauche avec la cheville droite. Les larmes se mirent à couler sans un bruit de sa part. Sa Maîtresse se releva alors et vint debout au-dessus d'elle, les jambes écartées. Par réflexe, Margot présenta son visage en larmes, prête à subir cette humiliation. Le long jet doré de Madame Solange l'arrosa abondamment, coula en partie dans sa bouche par les petits interstices du gagball, mais elle ne pouvait déglutir et un moment, elle eut peur de se noyer ainsi. Mais elle finit par s'écarter, une fois son envie passée, et Margot baissa rapidement la tête, faisant couler sur son pubis le liquide depuis sa bouche. Madame Solange la laissa à son triste sort, et passa dans la salle de bain.

Lorsqu'elle en sortit, fraîche et chiquement habillée, elle n'eut même pas un regard pour sa Servante assise dans son panier au coin de la chambre, baignant dans son urine.

Et la torture commença alors réellement pour Margot. Elle commença par se fâcher, se rebeller contre sa Maîtresse qui avait une réaction qui allait au-delà de la faute, sa Maîtresse qui n'était en fait que sa géolière ! Comment avait-elle pu accepter autant d'humiliations, de dégradations diverses ? Elle lâcha des cris étouffés de rage et de frustration, jusqu'à sentir ses forces diminuer.

Les larmes revinrent alors, et avec elles la soif. Elle mettait un temps fou à réussir à déglutir et à avaler le peu de salive qu'elle arrivait à récupérer. Elle regardait la porte avec désespoir, qui jamais

ne s'ouvrait sur une Valérie salvatrice. Elle tenta alors de se calmer, mais la fatigue la tenait sur les nerfs et sa position assise, les jambes pliées et les bras croisés entre elles, l'empêchaient de se laisser aller à un repos quelconque.

Elle tenta même de s'allonger, mais ne réussit qu'à s'étaler dans la pisse de sa Maîtresse. Elle pesta, ragea, pleura. Cette position était encore pire que celle assise. Il lui fallut un long, très long moment pour parvenir à se redresser dans la position précédente.

C'est alors que Valérie débarqua. Elle ne souriait pas, ne parlait pas. Elle s'approcha simplement de Margot, s'accroupit devant elle, et lui retira le gagball. Dans un soupir de soulagement, Margot remua sa mâchoire douloureuse dans tous les sens, tellement heureuse de retrouver un tout petit peu de mobilité.

— Merci Valérie, souffla-t-elle enfin.

Sans un mot, la femme lui versa un peu d'eau dans la bouche que Margot avala par petites gorgées. C'était tellement peu, mais elle s'en sentit revigorée.

— Tu pourras dire à Mada...

Elle n'eut pas l'occasion de terminer sa phrase. Valérie avait réintroduit la boule dans sa bouche et fermait à présent le gagball derrière son crâne.

— Tu pourras lui dire tout ce que tu veux ce soir, lui dit-elle avant de sortir. Tu as toute la journée pour choisir tes mots.

Après un nouveau moment de colère, Margot se décida enfin à accepter sa situation. Elle l'avait déjà fait à de nombreuses reprises depuis qu'elle connaissait Madame Solange, et elle réussirait à nouveau. Pendant de longues heures, elle ne bougea donc pas. Elle se répétait sans cesse les mots qu'elle prononcerait à sa Maîtresse une fois libérée de ce gagball et invitée à s'exprimer.

Valérie revint trois fois lui donner à boire. Elle ne tenta même pas de lui parler, préférant en profiter pour assoupir un peu sa mâchoire. En plus, elle s'imaginait que Valérie allait à chaque fois voir sa Maîtresse et lui rapporter son comportement. Si sa réaction à la punition était conforme aux attentes de Madame Solange, elle finirait sûrement par être plus douce.

Et enfin, sans savoir où en était l'écoulement de la journée,

car il n'y avait aucune fenêtre dans la chambre de sa Maîtresse, la porte s'ouvrit sur Madame Solange. Margot garda les yeux baissés alors que sa Maîtresse lui libérait les chevilles et les poignets. Elle accrocha la laisse au collier et défit le cadenas. Enfin, elle l'emmena jusqu'à la salle de bain.

— Lorsque je serai sortie, tu pourras retirer le gagball, lui dit-elle en ouvrant la ceinture de chasteté pour la lui retirer. Tu fais tes besoins, tu te laves bien en profondeur, et lorsque je reviendrai, d'ici une vingtaine de minutes, tu l'auras remis toi-même et m'attendras en petite chienne... obéissante, cette fois, j'espère.

Margot hocha simplement la tête. Madame Solange s'en alla en claquant la porte et aussitôt, Margot défit la ceinture qui emprisonnait sa mâchoire. Elle prit une petite minute pour bouger sa mâchoire en faisant des gargarismes avec l'eau du robinet qu'elle avalait à grandes gorgées, tout en remuant ses jambes et ses bras ankylosés.

Elle passa assez rapidement aux toilettes, se forçant à tout faire sortir, puis fonça sous la douche. Elle vécut alors un moment de pur bonheur. Elle n'oublia pas sa toilette intime, devant et derrière, mais passa surtout un long moment sous le jet d'eau chaude, continuant de se répéter ce qu'elle dirait ce soir à sa Maîtresse.

Elle ne pouvait pourtant pas trop se laisser aller à ce plaisir. Vingt minutes passaient beaucoup plus vite que ce qu'on pensait, surtout sans horloge, et il était hors de question de décevoir sa Maîtresse.

Lorsque la porte s'ouvrit à nouveau, Margot était sèche, à part ses cheveux qui mettraient plus de temps, avait repassé le gagball, en le serrant un peu moins que Valérie, et attendait sa Maîtresse à quatre pattes. Elle sourit pour elle-même en regardant les pieds de sa Maîtresse lorsque celle-ci lui offrit une petite caresse sur les cheveux après avoir vérifié le gagball, et avant de lui remettre sa laisse.

Elle fut amenée directement dans la salle de réception. Margot s'attendait à entendre le bruit habituel lorsque Madame Solange ouvrit la porte, mais à sa grande surprise, elle était totalement vide. La laisse la tira pourtant jusqu'au milieu de la salle. C'est alors qu'elle comprit ce qui l'attendait. La croix de Saint-André qui trônait d'habitude dans la salle Latex avait été amenée ici. Elle avait

pourtant été modifiée. La partie du milieu, où la soumise pouvait reposer son dos et ses fesses, avait été retirée, de façon qu'elle n'avait plus de croix que le nom. Des barres métalliques de chaque côté maintenaient le tout ensemble.

Lorsque sa Maîtresse la releva, elle eut le réflexe de la regarder, paniquée, cherchant le soutien qu'elle trouvait toujours dans son regard. Tout ce qu'elle reçut cette fois, pourtant, ce fut une claque. Madame Solange n'eut rien besoin de dire. Margot baissa les yeux et se présenta dos à la croix. Madame Solange lui passa les bracelets. Suite à cela, grâce à un mécanisme derrière la croix, elle la souleva jusqu'à ce que ses pieds ne touchent plus terre et que ses bras soient écartés. Elle revint alors devant sa Servante et lui attacha les chevilles.

Seulement alors, Madame Solange lui retira le gagball.

— Dans trente minutes, les premiers invités arriveront. Valérie va passer te donner à manger. Tu auras besoin de quelques forces, ce soir. À partir de maintenant, tu peux regarder les gens, moi y compris. Mais que je n'entende pas un mot sortir de ta bouche, si ce n'est pour saluer les invités. Bonsoir Monsieur, Bonsoir Madame ou Mademoiselle. Ce sont tes seuls mots autorisés jusqu'à nouvel ordre. Est-ce bien compris, Servante M ?

Elle n'allait pas tomber dans un piège aussi grossier et hocha simplement la tête en fixant sa Maîtresse. Cette dernière eut un petit rictus de satisfaction et s'en alla. Cinq minutes plus tard, Valérie arriva en faisant rouler un plateau repas. Il n'y avait pas grand-chose : deux sandwiches au pain de mie et jambon, et deux verres d'eau. Les mouvements que Valérie s'amusait à l'obliger à faire pour mordre dans le pain lui tiraient les muscles des bras et des jambes. Grâce à elle, la soirée allait déjà commencer fatiguée. Margot lui en voulut, mais elle replongea dans les souvenirs de sa formation. Elle avait tenu deux semaines à un rythme effréné, sans presque aucun répit. Elle allait donc tenir une soirée.

Les Esclaves arrivèrent les premières. Elles s'alignèrent devant la petite scène, face à Margot. Son cœur rata un battement en voyant Géraldine, visiblement encore marquée par la soirée de la veille. Mais son amie lui sourit. Margot fut soulagée qu'elle ne lui en

veille pas et cela lui suffit pour regonfler sa motivation à donner le meilleur d'elle-même pour cette soirée. Comme à son habitude, Madame Solange arriva, accompagnée de Valérie, pour l'inspection des Esclaves. Elle n'eut pas un seul regard pour sa Servante exposée au milieu de la salle et repartit jusqu'à son bureau. Margot connaissait le rituel par cœur : elle devait arriver lorsque la salle était déjà bien remplie.

Cinq minutes plus tard, les premiers invités faisaient leur entrée. Margot salua de la façon que sa Maîtresse lui avait indiqué, supporta les moqueries. Evidemment, vu son statut, personne ne profita de sa situation pour la toucher de quelque manière que ce soit. Tout le monde était au courant et si quelqu'un avait oublié, sa laisse dorée pendant entre ses seins était là pour rappeler aux gens qui elle était.

S'il n'y avait eu les muscles tirés, Margot aurait presque fini par s'ennuyer, jusqu'à l'arrivée de sa Maîtresse. Aussitôt, la salle se tut. Margot elle-même fut époustoufflée. Madame Solange avait passé une robe de latex qui moulait ses formes alléchantes. Les bretelles qui remontaient sur ses épaules formaient un décolleté plongeant des plus ravissant. Ses bras étaient nus, mais elle portait des gants en latex qui remontaient jusqu'au-dessus de son coude. Ses bottes à talons hauts claquaient sur le parquet de la salle de réception, alors qu'elle se dirigeait droit sur sa Servante, la fixant le plus possible, ne la quittant des yeux que pour saluer rapidement une personne de temps en temps.

Lorsqu'elle arriva devant elle, Margot fut traversée, encore, de sentiments contradictoires. La beauté de sa Maîtresse la faisait littéralement fondre. Être exposée ainsi, maintenant qu'elle était auprès d'elle, l'excitait incroyablement. Mais le long fouet qu'elle portait enroulé à la hanche la terrifiait.

Alors que sa Maîtresse restait devant elle, la toisant du regard, Géraldine s'approcha à son tour, déposant un sac de sport aux pieds de Madame Solange, avant de l'ouvrir en grand. L'esclave resta là, près de la femme dont tout le monde attendait un mouvement, un mot. La salle entière était visiblement sous tension et Margot remarqua, dans sa vision périphérique, que les personnes

plus loin tentaient de se frayer un passage pour mieux voir ce qui se passait.

Les choses étaient claires pour Margot. La maîtresse des lieux allait corriger sa soumise et c'était chose rare, un événement à ne rater sous aucun prétexte. Sa Maîtresse allait donc être l'attraction de la soirée, et elle allait devoir être à la hauteur. Elle soutint alors le regard de Madame Solange. Non pas pour la provoquer, mais pour lui signifier qu'elle était prête, qu'elle acceptait la punition et ne tenterait de s'y soustraire d'aucune manière.

Contrairement à son habitude, Madame Solange ne se lança pas dans un discours. Elle se pencha sur le sac de sport, en sortit une sacoche en tissu et la tendit à Géraldine. Celle-ci l'ouvrit, regarda dedans, et son visage se décomposa avant de s'approcher de Margot. Cette dernière vit tout de suite de quoi il s'agissait. Un grand nombre de pinces, toutes reliées entre elles par une ficelle. Elle prit un grande inspiration et hocha la tête vers son amie qui commença à les placer une à une sur sa peau.

Au bout de quelques minutes, ses seins, son ventre, ses flancs, son sexe et l'intérieur de ses cuisses étaient attaqués par des dizaines et des dizaines de petites piqûres. Elle respirait déjà chaotiquement, prenant sur elle pour ne pas se plaindre. Elle savait que le pire était à venir... et qu'il ne s'agissait là que d'une mise en bouche.

Une fois terminé, Géraldine se plaça à nouveau près de Madame Solange en lui tendant le bout de la ficelle qui reliait l'ensemble des pinces sur le corps de Margot. Aussitôt, elle tira légèrement dessus. Les premières pinces sur les cuisses de Margot se retirèrent en la faisant tressauter. Elle tint bon. Malgré la douleur lancinante, elle ne lâcha aucun cri, serrant les dents et fixant sa Maîtresse du regard.

Puis Madame Solange tira d'un coup sec, dans un grand geste. Le reste des pinces sur ses cuisses, son sexe et son ventre se retirèrent presque en même temps. Cette fois, elle hurla, se tendit de tout son corps. L'assistance commença alors à se réveiller, exprimant sa satisfaction en applaudissant. Mais à peine la douleur commençait-elle à s'estomper que Madame Solange tira de nouveau. Cette fois, les dernières pinces cédèrent, celles sur le haut de son ventre et ses flancs, ainsi que ses seins. Elle cria de nouveau, remua sur la croix

en lâchant un ou deux autres cris, mais s'arrêta net en voyant sa Maîtresse s'approcher.

— Ce soir, tu vas comprendre ce que c'est que de me décevoir, Servante M. ce soir sera un vrai feu d'artifice.

Les invités exprimèrent à nouveau leur joie, alors que les deux femmes au centre se toisaient du regard. De l'extérieur, Géraldine frissonna en ayant l'impression que quelque chose était cassé entre elles, et elle se demanda jusqu'où Madame Solange était capable d'aller pour se séparer de sa Servante. Mais pour Margot, les choses étaient claires. La dernière fois que sa Maîtresse avait utilisé cette expression, c'était pour faire référence au moment où elle mettrait fin à son activité. Elle planta son regard dans celui de sa Maîtresse pour s'assurer qu'elle avait bien compris. Madame Solange, elle, s'assurait aussi, par ce regard instant, que le message était bien passé.

Une fois sûre d'elle, elle retourna auprès du sac et renvoya Géraldine au service des invités. D'un geste énergique de la main, elle intima les plus près de reculer, et le cercle qui entourait le couple s'agrandit. Elle détacha alors le fouet à sa hanche et tourna un peu en rond dans l'espace vide, tout en le faisant claquer au sol.

Margot comprit que sa Maîtresse ne comptait pas faire semblant. Elle allait offrir à ses invités un dernier spectacle digne de ce nom. Le temps que prit Madame Solange pour s'échauffer, Margot le mit à profit pour se préparer mentalement. Elle avait déjà goûté à cet ustensile à quelques reprises, mais jamais de la main de sa Maîtresse. Elle n'était pas elle-même une experte, mais elle voyait que sa Maîtresse, elle, le maîtrisait à la perfection. Le fouet semblait être une extension de son bras, de sa main. Elle avait le bras souple, le mouvement d'épaule fluide. Une fois bien échauffée, elle ricana en faisant reculer quelques personnes, alors que le fouet claquait devant leur visage, sans jamais les inquiéter pourtant.

Puis elle reprit son sérieux et se plaça face à sa Servante. Margot voulut qu'elle enchaîne, que cette partie soit déjà derrière elle, mais la femme, qui avait fait d'elle ce qu'elle était, était une vraie sadique. Elle resta la regarder, la fit patienter, au point que Margot en arrivait presque à espérer de sentir le cuir lacérer sa peau.

Enfin, Madame Solange leva doucement le bras. Margot retint

sa respiration au moment où elle l'abaissait et encaissa le premier coup qui était venu s'écraser sur son ventre. Cette fois, elle ne tenta pas de se retenir. Elle laissa libre cours à la douleur, cria, puis chercha à se détendre à nouveau. Le deuxième retomba exactement au même endroit, et Margot hurla de plus belle en tirant sur ses menottes. Elle ne vit même pas le troisième arriver, encore au même endroit, qui, cette fois, lui lacéra la peau pour de bon.

Elle n'eut pas le temps d'avoir même simplement l'idée de s'en remettre que le bras de sa Maîtresse était levé à nouveau. Elle voulut la supplier, si ce n'était d'arrêter, au moins de lui laisser le temps de respirer. Mais dans un éclair de lucidité, elle se tut, interdite qu'elle était de prononcer un seul mot.

Les coups suivants, bien que plus doux, s'abattirent sur ses seins. Elle en compta quatre avant que Madame Solange ne lui accorde une pause. Elle se laissa complètement aller, retenue uniquement par les menottes qui la maintenaient suspendue. La tête baissée, elle regarda ses seins meurtris, rougis au-dessus et en-dessous des tétons. Madame Solange était carrément une virtuose du fouet, et plus tard, peut-être, elle en ressentirait une certaine fierté.

Dans la salle, il n'y avait plus un bruit. Même les Esclaves étaient oubliées par les invités et portaient simplement leur plateau en regardant, elles aussi, la punition la plus rude qu'elles n'avaient jamais vu. Seuls les sanglots de Margot déchiraient le silence qui s'était installé.

— Servante M, dit simplement Madame Solange.

Et Margot releva la tête, difficilement. Elle renifla un bon coup et fixa sa Maîtresse en se redressant comme elle pouvait, tentant, pour quelques secondes, de paraître digne dans la douleur.

Cette fois, sa Maîtresse ne leva pas le bras. Il partit du côté, sans prévenir. Elle n'avait pas remarqué non plus que Madame Solange s'était un peu rapprochée d'elle. Elle n'eut donc aucun moyen d'anticiper ce qui allait suivre. Avec une violence inouïe, le cuir vint s'enrouler autour d'elle, lui laissant une marque rouge qui partait de son ventre, et rejoignait son dos, où claqua puissamment le bout de la mèche.

Dans une horrible douleur qui lui arracha un long et puissant

de cri de détresse, Margot comprit enfin pourquoi cette partie de la croix avait été retirée. Il ne s'agissait pas seulement de lui rendre le moment encore plus désagréable, mais c'était pour pouvoir la fouetter partout.

Elle ne réussit pas à compter le nombre de coups qui suivirent celui-ci. Tout ce que Margot savait, c'était que son corps entier brûlait littéralement, que ses larmes ne cessaient plus de couler, et que ses chevilles et poignets allaient finir par se détacher.

Le temps que Madame Solange enroule à nouveau son fouet pour le remettre à la hanche, Margot n'était plus qu'un morceau de viande qui pendait mollement, et qui hoquetait par moments en sanglots.

Une main vêtue de latex lui releva le visage. Madame Solange la scrutait sans un mot, s'assurant qu'elle était toujours là et qu'elle ne risquait pas de tourner de l'œil.

— Tu as compris, maintenant ? lui demanda-t-elle avec sévérité.

Margot n'eut que la force de hocher faiblement la tête. Sa Maîtresse relâcha alors son menton, sa tête retomba aussitôt. Elle sentit le souffle de sa Maîtresse dans son oreille, et d'une voix fluette que personne ne pouvait entendre :

— Tu vas vite t'en remettre, je ne suis pas allée jusqu'au sang.

Elle s'écarta bien vite de sa soumise et s'adressa cette fois à l'assemblée :

— La soirée peut continuer, à présent. Que ceux qui souhaitent martyriser un peu cette chienne en chaleur viennent m'en faire la demande.

Presque aussitôt, les gens reprirent leurs conversations. Les Esclaves durent à nouveau supporter fessées et attouchements, toujours gaiement, et une queue se forma devant Madame Solange. Nombreux et nombreuses étaient les personnes qui souhaitaient avoir le plaisir de s'occuper de Servante M.

Les traitements furent divers et variés. Les premiers étaient tous sadiques. Elle reçut des gifles, des petites électrocutions ici et là, des pinces à molette serrées sur ses tétons, des claques sur la vulve, des fessées à foison, fut fouettée à nouveau avec le petit fouet à lanières, sentit la roulette de Wartenberg partout sur son corps, jusque sur sa

langue. Mais plus le temps avançait, plus les gestes se concentraient sur son sexe et son anus. On lui enfonça même un crochet anal au bout en forme de plug pour que les gens puissent s'amuser à tirer dessus. Des doigts se fourraient en elle, des jouets.

Avec la fatigue, Margot mit pourtant du temps à réagir à ces gestes-là. L'intrusion du crochet la réveilla tout de même et suite à cela, elle se mit à gémir en simulant d'abord, jusqu'à commencer à ressentir un semblant de plaisir. Car Margot n'était plus vraiment là. Son corps réagissait par réflexe, mais son esprit était ailleurs, afin de supporter tout ça.

Mais le vrai plaisir, l'ultime plaisir, celui qui ramena Margot définitivement dans son corps, c'était celui que sa Maîtresse lui offrit en revenant près d'elle, lascive, cajolante. Elle la retrouvait enfin, elle ressentait enfin à nouveau la douceur de sa Maîtresse, son aura apaisante et rassurante. Elle posa sa tête dans le cou de sa Maîtresse et se mit à pleurer. Madame Solange la laissa faire, la serrant contre elle un instant.

— Maintenant, Servante M... as-tu quelque chose à me dire ?

Toute la journée, Margot avait répété son discours. Elle l'avait encore en tête, mot pour mot, d'ailleurs. Mais elle était incapable de le réciter. Elle n'avait plus la force de prononcer un mot, faire un geste. Madame Solange lui relevait la tête pour la voir. La salle était de nouveau plongée dans le silence. Elle ne pouvait pas ne rien dire. Elle devait montrer qui elle était, autant à sa Maîtresse qu'aux autres Esclaves et qu'aux invités. Ses larmes se remirent à couler, mais elle se redressa, dans un dernier effort. Elle réussit même à plonger son regard dans celui de Madame Solange sans fondre en larmes. En arrière-plan, elle remarqua Géraldine, debout devant tout le monde, un regard inquiet posé sur son amie. Elle ouvrit la bouche pour prononcer son discours, mais seuls quelques uns en sortirent, qui n'étaient finalement que la conclusion de tout ce qu'elle aurait eu à dire :

— Je vous aime, Maîtresse...

Il y eut une seconde ou deux de silence. Tout le monde attendait sûrement la suite. Un petit rictus de plaisir déforma le visage de sa Maîtresse, et derrière elle, Géraldine se mit à applaudir. L'ensemble

de la salle la suivit, des acclamations fusèrent, et le visage de Madame Solange s'illumina. Elle prit le visage de Margot dans ses mains gantées et l'embrassa. Les acclamations grandirent encore. Enfin, les bras de Madame Solange entourèrent sa Servante.

Serrées l'une contre l'autre, Madame Solange en profita pour glisser à l'oreille de Margot :

— Je t'aime aussi, ma Servante... de tout mon cœur... et maintenant, tu es libre...

Margot sanglota de plus belle. Elle eut envie de serrer cette femme dans ses bras mais était toujours attachée. Et ce n'est que lorsque Madame Solange mit fin à leur étreinte qu'elle put enfin descendre de la croix.

Ses jambes défaillirent, mais sa Maîtresse la soutint. Elle la porta presque, même, mais fit en sorte que Margot marche, qu'elle se tienne debout alors qu'elles fendaient la foule qui les applaudissait encore. Les portes s'ouvrirent puis se refermèrent derrière elles, les plongeant dans un silence bienvenu.

Thierry, l'homme qui l'avait accompagnée jusqu'au bureau de Madame Solange le premier soir avec son mari, les attendait dans le couloir.

— Tout est prêt ? lui demanda Madame Solange.

— Tout le monde est sorti, Madame, comme vous aviez demandé.

— Très bien, Thierry, répondit simplement Madame Solange en lui tendant une Margot toute molle. Tiens, porte-la et suivez-moi.

Presque sans effort, Thierry souleva Margot qui put enfin se laisser aller complètement. Il la portait avec douceur, Madame Solange la recouvrit d'une couverture avant de s'enfoncer dans le couloir, en direction de la chambre de Margot. Mais avant d'y arriver, Madame Solange ouvrit une porte dérobée, ce qui surprit autant Margot que Thierry.

— Vous filez tout droit jusqu'à la sortie. Vous arriverez dans un appartement. Une voiture est garée juste devant, précisa-t-elle en plongeant des clés dans la poche de Thierry. Tu la déposes dedans et tu rentres voir ta femme et tes enfants. Tu recevras des instructions pour la suite.

— Bien, Madame. Madame ? Si je peux me permettre...

Madame Solange ne répondit rien, restant simplement le regarder en attendant.

— Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

— Tu as été un ami, pour moi, Thierry...

Depuis les bras de l'homme, Margot surprit de la déception dans son regard. Mais il hocha la tête, acceptant simplement la décision de Madame Solange. Celle-ci se pencha sur Margot, lui caressa le visage.

— Nous nous retrouvons dans sept minutes, ma douce Margot...

Puis Thierry fila dans le couloir sombre.

D'un pas pressé, Madame Solange se dirigea vers son bureau. Là, elle vérifia que tout était en ordre. L'ensemble des papiers qu'elle avait réunis étaient en piles sur son bureau. Par-dessus, il y avait son ordinateur démonté. Le coffre-fort était ouvert et vide. Elle le referma puis ouvrit un tiroir du bureau. Elle en sortit trois choses : une mini télécommande qu'elle glissa dans le bras d'un de ses gants, un masque à gaz, et une fiole qu'elle vida consciencieusement sur les papiers.

Un dernier coup d'œil à son bureau, et elle reprit sa course. Elle jeta un coup d'œil à la salle de repos. Le corps d'une femme d'une cinquantaine d'années, engoncée dans la même tenue qu'elle, gisait à terre. Thierry était vraiment un homme qui trouvait tout. Ses contacts dans les hôpitaux avaient toujours été d'un grand service. Elle referma la porte et retourna jusqu'à la salle de réception.

Là, elle fut accueillie en héroïne. Tout le monde voulait la féliciter. « Ça, c'est un exemple d'assujettissement ! » « Vous êtes la reine du fouet ! » « Elle doit avoir compris qu'il ne faut pas vous chercher ! »

Aucun d'eux ne voulut s'enquérir sur l'état de Margot. Sauf Valérie qui vint la voir et lui poser la question. Mais en voyant la femme se diriger aussitôt vers Géraldine, elle comprit que ce n'était pas tant pour elle qu'elle demandait. Elle avait bien fait de s'en séparer.

Elle ne tarda pourtant pas à mettre son plan à exécution. Profitant d'un petit groupe où on insista pour porter un toast à Madame

Solange et sa manière si inflexible de se faire respecter, elle passa son bras de manière insignifiante dans le dos d'une femme en riant, puis appuya sur le bouton de la télécommande dans son gant.

Une déflagration se fit entendre. Le sol en vibra, même. Le silence se fit une seconde, puis la panique se propagea comme de la poudre. Valérie tenta de rassurer les gens, mais Madame Solange prit une mine déconfitée.

— Servante M... Je dois aller la chercher !

Elle fila vers les portes et les ouvrit. La fumée avait déjà envahi le couloir. Une ou deux personnes tentèrent bien de l'en dissuader, mais sans insister. La vision de la fumée avait terminé de paniquer les invités.

Elle savait que dans le bâtiment d'à côté, la même panique sévissait. Si tout se passait comme prévu, les pompiers devraient arriver d'ici deux minutes, ainsi que les forces de l'ordre.

— Madame Solange, vous ne pouvez pas ! s'exclama Valérie en l'attrapant par le bras.

— Fais plutôt sortir tout le monde ! Je ne laisserai pas Servante M mourir là-dedans !

Elle s'engouffra alors dans le couloir en refermant les portes derrière elle pour ralentir la fumée. Le regard que lui lança Valérie était comme un adieu. Et quelque part, c'en était un. Elle retint sa respiration le temps de quelques pas et trouva, au sol, le masque qu'elle mit sur elle aussitôt. Quelques secondes plus tard, elle rejoignit la porte dérobée et la referma derrière elle.

Arrivée dans l'appartement, elle le retira et sortit après avoir passé un imper. Dehors, les sirènes envahissaient déjà le quartier illuminé par les flammes qui avaient gagné les étages, éclaté des fenêtres. Une partie d'elle aurait aimé aller voir dans la rue, de loin, le résultat de son feu d'artifice, mais elle ne pouvait pas se permettre de prendre ce risque.

Le spectacle devait être réjouissant pourtant : le bâtiment en feu, les putes, les Esclaves, nues ou peu habillées, les clients et les invités, cueillis directement par leur nouvel ami Maximilien et ses collègues !

Elle monta dans la voiture, Margot s'était assoupie et respirait

paisiblement, même pas réveillée par le boucan des sirènes. Pourtant, avant même qu'elle claque la porte, Margot avait ouvert les yeux, comme si sa simple présence suffisait à alerter ses sens.

Ce n'est qu'alors que Margot réalisa ce qui se passait. Son regard suffit à poser la question à sa Maîtresse, qui lui répondit simplement :

— Un feu d'artifice, Margot... Tu m'as déjà vu faire les choses à moitié ?

Pour la deuxième fois, Madame Solange l'appelait par son nom. Elle était donc libre, à présent. Elle sourit simplement et se rendormit alors que Madame Solange démarrait le moteur.

10.

L'acceptation, ou l'asservissement consenti

Le lendemain, Margot se réveilla douloureusement dans un lit douillet. Elle se trouvait dans une chambre et la chaleur qui régnait sous les draps lui fit comprendre qu'elle n'avait sûrement pas dormi seule. Dès son premier mouvement, elle grimaça de douleur. Elle passa ses doigts sur les marques qui striaient sa peau et remarqua qu'on lui avait passé de la pommade.

Elle n'arrivait pas à faire le tri dans sa tête. Encore et toujours, Madame Solange lui faisait ressentir des sentiments antinomiques, discordants. Mais cette fois, la joie semblait prédominer.

Car sa nouvelle réalité était sortie, par deux fois, de la bouche de sa Maîtresse : Margot était de retour. Une autre Margot, qui n'avait plus rien à voir avec celle qui s'était mariée avec Nicolas. Il y aurait un avant et un après, une nouvelle Margot qui ne se laisserait plus influencer par les normes d'une société qui l'aurait bouffée jusqu'à la moelle en l'enclavant dans un rôle de femme docile. Elle aurait sûrement fini par quitter son travail, dès sa première grossesse, aurait vécu en faisant semblant d'être épanouie, comme ces femmes qui affirment que leurs enfants suffisent à leur bonheur. Et peut-être même qu'elle aurait fini par y croire elle-même. Tout ceci était aujourd'hui impossible, impensable. Cette Margot-là était morte.

Mais il y avait de nouveau une Margot. Une Margot plus belle, plus forte, plus indépendante, plus résistante. Une Margot qui savait exactement ce qu'elle voulait. Pourquoi elle le voulait ? Là

était la grande question à laquelle elle répondrait un jour. Mais Margot n'avait jamais été aussi sûre d'elle.

La porte s'ouvrit doucement alors que ça ne faisait que quelques minutes qu'elle s'était réveillée. Aussitôt, une agréable odeur de café chaud et de pain grillé envahit la chambre.

La silhouette de Madame Solange portant un plateau s'engouffra dans la chambre. Sans un mot, elle le déposa aux pieds de Margot et alla tirer un peu le rideau, pour éclairer la pièce en gardant une ambiance tamisée.

— Bonjour, ma belle, lui fit-elle. Je crois que tu as bien mérité un petit-déjeuner au lit.

Margot la regarda sans rien répondre. Il lui fallait attendre un peu pour réaliser que tout ceci était vrai.

— Bonjour Maîtresse, lui répondit-elle.

Madame Solange lui sourit et l'aida à s'asseoir, avant de placer le plateau pour qu'elles puissent manger ensemble. Ce qu'elles firent sans un mot, se souriant mutuellement, un peu gênées parfois.

— Madame Solange est morte dans les flammes hier soir, lui dit-elle enfin. À partir d'aujourd'hui, je suis Suzanne. Suzanne Lemoirier.

— Enchantée, lui répondit Margot en ricanant. Maîtresse Suzanne, donc ?

Suzanne lui sourit tendrement et posa sa main sur la joue de Margot.

— Ce soir, je quitterai le pays. Tout est prêt en Suisse, pour moi. Il y a quelques temps de ça, je t'ai dit qu'une fois tout ça terminé, tu aurais une décision à prendre. Je ne te laisse que peu de temps, je le sais. Mais si tu le souhaites, tu peux venir avec moi.

Margot lui sourit, pencha la tête pour mieux sentir la main de sa Maîtresse contre sa joue. Puis elle lui la prit dans les siennes, y posa un bisou.

— Vous m'avez dit hier soir que j'étais libre, alors je vais vous parler comme une femme libre. Je n'oublierai jamais dans quelles conditions je suis devenue votre soumise. J'ai vécu un enfer. Mais je suis fière de la femme que je suis devenue. La Margot qui a été amenée de force dans votre bureau est aussi morte que Madame

Solange, aujourd'hui. Celle que je suis aujourd'hui n'a rien à envier à celle que j'étais. Sans vous, cette Margot d'aujourd'hui serait restée un fantôme pour la Margot d'hier. Et malgré les circonstances, malgré tout, je ne reviendrai pas sur ce que je vous ai dit hier soir. Je vous aime. Et vous suivrai partout où vous irez... Maîtresse Suzanne.

Pour la première fois, Margot vit les yeux de sa Maîtresse s'embrumer. La joie faisait naître des larmes qui coulèrent abondamment alors qu'elle ricanait nerveusement. Elle joignit sa deuxième main à celles de Margot et les embrassa tendrement avant de lui répondre, visiblement émue :

— Nous sommes deux nouvelles femmes. Solange avait une raison bien précise de t'avoir à ses côtés, dictée par un plan qu'elle avait construit de longue date. Suzanne, elle... Je dois t'avouer qu'il s'agit de ma vraie identité. Suzanne te désire à ses côtés uniquement pour ce que tu es. Il n'est plus question que tu sois nommée Esclave ou Servante. Tu es simplement ma soumise, parce que cette fois, c'est ton choix. Maîtresse Suzanne et sa soumise Margot... qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, entre surprise et légèrement vexée de voir sa soumise se mordre les lèvres pour s'empêcher de rire, dans un tel moment.

— Veuillez m'excuser, Maîtresse... Mais je viens de réaliser alors que vous le disiez... Suzanne et Margot... Ça fait S et M... SM...

Suzanne ricana à son tour, Margot laissa sortir le rire qu'elle couvait. Suzanne replaça une mèche de cheveux de Margot derrière son oreille.

— Je trouve ça parfait. Tu es parfaite, jusqu'à ton nom, tu vois ? Mais ne nous reposons pas sur nos lauriers. Si tu me suis dans cette nouvelle aventure, tu vas devoir préparer ton départ. Prévenir ta famille, tes amis...

— C'est à moi de le faire, cette fois ?

— Bien sûr, Margot. Tu es seulement soumise, maintenant. Je ne vais pas devenir ta secrétaire ! Allez hop ! Oh ! Avant que je n'oublie !

Suzanne se leva d'un bond, toute légère, visiblement transportée par la réponse de Margot. Elle sortit de la chambre et y revint rapidement, portant un bol qu'elle tendit à Margot.

— Il y a certaines habitudes qui resteront, tout de même, lui dit-elle alors que Margot reconnaissait le liquide matinal de sa Maîtresse.

— Celles du soir aussi ? demanda-t-elle.

— Surtout celles-ci...

Margot trouva que le goût de l'urine de sa Maîtresse avait changé. Ou peut-être était-ce simplement elle. Elle but le contenu du bol sans aucune grimace, souriant même à sa Maîtresse, à qui elle rendit enfin le bol vide.

— Maintenant, au boulot, Margot. Nous n'avons pas de temps à perdre. Dans huit heures, nous devons être sur la route !

La journée passa à une vitesse folle. Margot n'avait pas grand-monde à prévenir. Ses parents furent ravis pour elle d'apprendre que la proposition d'un travail en Suisse avait abouti. Elle appela aussi Brigitte, ce fut un peu plus long. À elle, elle avoua que son Maître était une Maîtresse et qu'elle allait s'installer avec elle. Brigitte eut bien un petit moment de blocage en apprenant le fait que Margot était attirée par les femmes, mais cela passa très vite, et cela la rendit heureuse. Au moins une personne à qui elle n'aurait pas à mentir sur toute la ligne.

Le midi, Suzanne posa quelques feuilles près de l'assiette de Margot, qui mangeait toujours aux pieds de sa Maîtresse. Cela lui rappelait un peu ce qu'elle avait eu à apprendre par cœur pendant sa formation, mais cette fois, ce qu'elle avait à emmagasiner, c'était l'histoire de leur rencontre. Qui était finalement assez proche de la réalité.

Margot et Suzanne s'étaient rencontrées pendant une soirée, à un moment où le couple de Margot battait de l'aile. Suzanne, qui était tombée sous son charme, lui avait présenté des amis qui, tous, pratiquaient la Domination/soumission, le Bdsm. Et de fil en aiguille, Margot avait à son tour succombé aux charmes de Suzanne, découvert la soumise en elle, et quitté son mari.

Bien entendu, Suzanne avait pensé à tout et avait même ajouté quelques anecdotes qu'elles pourraient raconter à leurs futurs amis en Suisse. Elle lui précisa aussi qu'elle avait déjà quelques connaissances là-bas, des amis, justement, qui baignaient dans le milieu Bdsm.

— Tu ne dois jamais parler de ta formation à ces gens-là. Ce que tu as vécu est loin de la manière dont ils pratiquent tout cela, même si ça peut parfois paraître assez proche.

— Bien sûr, Maîtresse. Vous pouvez compter sur moi.

— Tu ne feras pas simplement de ton mieux ? demanda Suzanne en se moquant un peu d'elle.

— Non, Maîtresse. Je ne suis plus Servante M. Vous pouvez compter sur moi.

Dans l'après-midi, elle put aider sa Maîtresse à certaines tâches. Et elle put donc surprendre la discussion qu'elle eut avec Maximilien Jamal.

— Excusez-moi de vous déranger, je... Oui... Oui, j'en ai entendu parler, bien sûr... Oui, bien sûr, allez-y... ... J'avoue que j'en avais vaguement entendu parler, plus comme des rumeurs. Mais vous comprendrez que rumeur ou pas, je n'avais aucune envie d'en apprendre plus. Et si j'avais ne serait-ce que soupçonné un de nos membres d'en faire partie, il aurait été exclu aussi sec. D'ailleurs... je suppose que vous ne pourrez pas satisfaire à ma demande, mais j'aimerais une liste des personnes arrêtées, afin de m'assurer qu'il n'y a là aucun membre de notre club... ou ne serait-ce que des proches... Il va sans dire qu'il est hors de question que notre groupe soit mêlé à ce genre de scandale... ... hum... Bien entendu... Deux jours ? Ce serait parfait ! Je ne m'attendais pas à recevoir cela aussi vite, je vous en remercie... Oui ! (elle ricana) En tout cas, merci énormément ! Oh ! Avant que j'oublie ! Je vais devoir m'absenter un moment, pour le travail. Au moins quelques mois... N'ayez crainte, cela arrive régulièrement. Mon amie Laura devrait vous contacter demain... Oui, bien sûr, je comprends... Je lui dirai d'attendre la semaine prochaine, que les choses se calment de votre côté... ... Merci beaucoup, à vous aussi. Bon courage avec cette sordide affaire.

Lorsqu'elle raccrocha, elle vit Margot qui avait arrêté son activité pour écouter.

— Vilaine curieuse ! s'exclama-t-elle.

— Pardon Maîtresse...

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Cette affaire ne nous rattrapera jamais.

— S'ils n'ont pas votre identité, ils auront tout de même votre description...

— Bien entendu ! C'est d'ailleurs pour ça que je dois te laisser !

Sans rien révéler à sa soumise de ce qu'elle partait faire, elle lui donna quelques ordres et s'en alla.

Margot n'eut pas pour bien longtemps à terminer ses tâches et ne put s'empêcher d'allumer la télé pour avoir des infos sur ce qui s'était passé la veille au soir. Il lui fallut zapper sans cesse, avant de tomber sur une chaîne d'info qui en parlait. Elle resta d'abord abasourdie par les images des bâtiments en feu. D'après ce qu'elle voyait, seuls ceux de Madame Solange avaient été touchés, mais tout ou presque avait été ravagé par les flammes. Puis vinrent les images des rescapés et elle n'en crut pas ses yeux, ni ses oreilles. L'ensemble des clients et invités (en tout cas ceux et celles qui n'avaient pas réussi à s'échapper) se faisaient embarquer par les forces de l'ordre. La commentatrice expliquait que les Esclaves et prostituées avaient immédiatement été prises en charges par des associations. D'après elle, l'incendie n'avait fait qu'une seule victime : celle que l'on nommait Madame Solange et qui était à la tête de ce réseau local d'esclavagisme sexuel. Le scandale était d'autant plus explosif que la plupart des personnes mises en examen pour, dit-elle, « complicité de traite d'humains et exploitation sexuelle de personnes en situation d'esclavage, encourant donc jusqu'à 20 ans de réclusion criminelle », étaient des personnes à hautes responsabilités au niveau local et national.

Margot en fut bouleversée, prise entre l'effroi d'avoir été une des victimes, et la joie de savoir tous ces gens derrière les barreaux. Comme disait sa Maîtresse, elle ne faisait pas les choses à moitié !

Pendant quelques minutes, elle eut presque envie d'envoyer un message à Nicolas, le rassurer, lui dire qu'elle allait bien. Mais elle décida que ce serait partie intégrante de sa punition, voulut à nouveau lui envoyer un message et s'énerma contre elle-même d'être aussi gentil avec ce moins que rien.

Heureusement, elle fut interrompue dans ses tergiversations par la porte qui s'ouvrit. Margot se pressa vers sa Maîtresse et s'agenouilla devant elle avant même de se rendre compte des change-

ments qu'elle avait opérés. Elle avait coupé ses longs cheveux en un carré qui amincissait son visage et les avait frisés et colorés en noir. Elle portait des lentilles qui lui donnaient un regard sombre. Le maquillage lui donnait un teint bien halé, au point qu'elle pouvait passer pour une métisse. Quelques rides avaient soigneusement été camouflées et on ne lui donnait plus son âge. Des lunettes rondes venaient parfaire le changement. Elle était méconnaissable.

Margot se dit qu'elle n'avait pas à faire tant d'efforts puisque tout le monde pensait que Madame Solange avait péri dans l'incendie. Elle n'osa pas, d'ailleurs, poser la question qui était survenue : si ce n'était pas Madame Solange, à qui appartenait le corps retrouvé ? Mais elle savait aussi que Suzanne ne laissait rien au hasard. La police finirait sûrement par comprendre qu'il ne s'agissait pas d'elle, et aussitôt elle se mettrait à sa recherche. Si tel était déjà le cas, elle avait pris les devants.

En attendant, Margot fut éblouie par la nouvelle beauté de sa Maîtresse. Elle lui sourit de toutes ses dents et lui dit à quel point elle la trouvait délicieuse.

— Habille-toi, lui répondit Suzanne avec une caresse. Léger. Et descends toutes nos affaires dans la voiture. Nous allons pouvoir partir un peu plus tôt.

La route était longue, ennuyeuse. Les marques sur tout son corps la démangeaient par moments. Les heures passaient, Suzanne se refusait à prendre l'autoroute. Elles devaient être deux amoureuses qui partaient en vacances. Ainsi, Margot n'était pas, pour une fois, attachée à la poignée de peur. Elle savait que ce ne serait que provisoire. Une fois passé la frontière, elles redeviendraient une Maîtresse et sa soumise.

Il faisait déjà nuit lorsqu'elles la traversèrent, sans aucun souci. Tous les papiers étaient en règle, la fouille fut un peu longue mais effectuée dans une ambiance plutôt bon enfant. Il faut dire qu'à cette heure, il y avait moins de passage. Les douaniers restaient sur le qui-vive, mais avec elles, ils furent plutôt agréables.

Elles repartirent en souriant. Leur objectif était atteint. Mais à peine quelques kilomètres plus loin, Suzanne s'arrêta. Elle sortit la laisse et attacha Margot en lui souriant.

— Nous allons rouler un peu sur l'autoroute. Nous ferons une pause à la prochaine station, et nous sortirons un peu plus loin pour rejoindre notre nouvelle maison.

— J'ai hâte d'y être, Maîtresse ! s'exclama Margot.

Comme prévu, elles s'arrêtèrent à la première aire de repos. Suzanne se gara et elles allèrent ensemble chercher un café, Margot tenue en laisse. D'abord, elle fut timide, les yeux rivés au sol, suivant sa Maîtresse à petits pas discrets. Mais Suzanne la reprit :

— Tu as consenti, Margot. Assume-le et sois en fière.

Alors elle releva la tête. Elle vit d'abord le petit sourire de sa Maîtresse, ce qui l'aida à aller jusqu'à bomber un peu le torse et commencer à rouler du cul avec une légère exagération. Malgré l'heure tardive, il y avait du monde, ici, et ça n'avait rien d'étonnant. On était dans la première aire de repos après la frontière, où tout le monde avait dû prendre son mal en patience. Une petite pause faisait du bien. Margot regardait autour d'elle en faisant la queue pour commander les cafés, pendant que Suzanne tapotait sur son téléphone. Les réactions étaient diverses et variées. Il y avait les personnes choquées, qui posaient sur elle des yeux noirs, les gens étonnés qui pouffaient de rire mais montraient une certaine curiosité. Puis il y avait les regards lascifs. Sa petite robe d'été légèrement échancrée qui ne descendait qu'à la moitié de ses cuisses n'y était pas pour rien. D'ailleurs, le serveur qui s'occupa d'elles ne se priva pas pour la reluquer, provoquant sûrement ce petit geste de sa Maîtresse, après avoir réglé les consommations. Une main posée sur sa fesse, relevant juste assez sa robe pour que les mateurs de derrière remarquent qu'elle ne portait rien en-dessous, elle lui intima de porter les tasses, avant de la mener jusqu'à une table libre, où elle s'assit, laissant Margot boire son café à genoux près d'elle.

— À partir de maintenant, nous n'avons plus rien à cacher, lui dit Suzanne, si ce n'est le passé. Mais ce que nous sommes ne doit être un secret pour personne, ici. Aujourd'hui, j'ai des devoirs envers toi. Et je veux que tu puisses t'épanouir dans ta vie de soumise, au vu et au su de tous.

— C'est déstabilisant, Maîtresse, lui avoua Margot en posant sa tête sur sa cuisse. Mais aussi très excitant.

Suzanne lui sourit, et caressa ses cheveux en silence tout en terminant son café. Elles retournèrent à la voiture, mais avant que Margot ne puisse monter dans l'habitacle, Suzanne l'arrêta :

— Retire ta robe, lui dit-elle.

Margot fut surprise, mais agréablement. Elle eut toutefois une petite pointe d'appréhension, se remémorant la fois où elles s'étaient arrêtées dans un tel endroit. Pendant qu'elle s'exécutait, Suzanne fouillait dans un sac, dans le coffre. Elle revint vers elle avec un pot de pommade, puis la tira jusqu'à l'avant de la voiture. Là où elles s'étaient garées, elles n'étaient que très peu éclairées. Suzanne lui intima de poser les mains sur le capot, d'écarter les jambes, comme pour une fouille, puis elle commença à passer de la pommade sur les blessures de sa soumise. Dans cette position, Margot ne put que remarquer les personnes qui s'approchaient. D'abord un couple qui les zieuta jusqu'à rentrer dans leur voiture, ensuite un camionneur qui rejoignait son véhicule et leur fit un signe en souriant, avant de disparaître. Suzanne prenait tout son temps, elle le savait, et cela l'excitait énormément. Ce qui ne passa pas inaperçu auprès de sa Maîtresse.

Elle sentit sa main se poser sur sa vulve et se crispa de plaisir, tendit sa croupe vers elle. Elle reçut de douces caresses, qu'elle accompagna d'ondulations sensuelles et de gémissements lascifs.

— Ma magnifique petite chienne en chaleur, susurra Suzanne en se concentrant sur son clitoris. Tu dégoulines déjà... tu repenses à cette fois-là, hein ?

— Oui, Maîtresse, j'avoue...

— Tu aimerais recommencer, hein ?

— J'adorerais, Maîtresse, si cela vous comblait...

Mais Suzanne retira sa main, lui claqua la fesse et ricana.

— Malheureusement, nous avons encore un peu de route, et je suis exténuée ! J'ai trop hâte de rentrer. Pas besoin de te rhabiller, Margot.

Alors qu'elle ouvrait la porte pour rejoindre sa Maîtresse dans l'habitacle, deux jeunes hommes passaient sur le parking, au niveau de leur véhicule. Margot leur offrit un regard de braise, prit tout son temps pour reprendre sa place, bomba le torse pour eux,

pour qu'ils puissent bien imprimer dans leur mémoire l'image de cette jeune femme nue, la laisse dorée pendant entre ses seins. Elle les aguicha, même, en caressant subrepticement son clitoris, puis s'engouffra finalement dans la voiture. À peine assise, elle reçut une claque sur le sein gauche :

— Tu es intenable quand tu es excitée ! Une vraie salope ! s'exclama Suzanne en ricanant avant de la rattacher à la poignée de peur.

— Je croyais que vous aimiez ça, Maîtresse, lui répondit-elle sur un ton qui montrait que la claque n'avait en rien calmé ses ardeurs.

— C'est exact, Margot. Ce n'est pas une raison pour en abuser à la moindre occasion. Tu vas devoir apprendre à te tenir.

— J'apprendrai, Maîtresse. J'apprendrai tout ce qui pourra vous rendre heureuse.

Suzanne lui sourit, lui asséna une nouvelle gifle sur le sein en ricanant, puis démarra la voiture.

Après avoir quitté les routes les plus fréquentées, elles roulèrent pendant deux bonnes heures dans la campagne suisse, se dirigeant vers des collines de plus en plus hautes et de moins en moins habitées. Margot finit par se calmer, et même s'assoupir. Elle fut réveillée par Suzanne et découvrit qu'elles étaient garées dans une cour boisée. Devant elles se dressait un chalet. Mais ce chalet-là n'en avait que l'allure, car il était énorme.

— Wow ! s'exclama-t-elle avant que Suzanne n'éteigne les phares.

— Bienvenue chez nous, ma chère Margot.

À peine eurent-elles le temps de sortir de la voiture qu'une lumière s'alluma, la porte s'ouvrit sur un homme d'une quarantaine d'années, visiblement musclé sous son costume, qui se précipita vers elles.

— Bonsoir Madame. Vous avez bien roulé, nous ne vous attendions pas avant une bonne vingtaine de minutes.

Ce fut à peine s'il eut un regard pour Margot, malgré sa nudité. Dans les hauteurs et en pleine nuit, il faisait bien plus frais, et elle grelotait déjà. Suzanne salua Gabriel et le laissa s'occuper de leurs bagages, puis tira Margot par la laisse jusque dans la maison.

Rapidement, Margot en oublia le froid, et même sa nudité.

Le rez-de-chaussée était complètement ouvert, tel un loft. Elles étaient entrées par la porte du milieu, et après un petit sas où Suzanne déposa sa veste et leurs chaussures, elles étaient arrivées dans un grand espace. Devant elles, un grand salon avec canapés et fauteuils, qui pouvait bien accueillir une vingtaine de personnes. Il y avait là un énorme écran plat, qui trônait entre des étagères remplies de livres. Sur la droite, derrière un mur en pierre, elle devina la cuisine, de grande taille aussi. Il y avait de la lumière et une odeur de légumes s'en dégagait. Quelqu'un leur faisait la cuisine ! Sur la gauche, la table à manger, longue et solide, entourée de nombreux sièges. De ce côté-là aussi, elle vit un couloir qui menait à différentes pièces. Chambres d'amis et commodités, sûrement.

Margot n'en revenait pas. Elle savait que Suzanne était riche, très riche. Mais ce qui l'étonnait le plus, au fond, c'était qu'elle soit attirée par autant de luxe. Chaque décoration, chaque babiole semblait être d'un prix exorbitant, bien que choisi avec soin. Elle fut coupée dans son observation par une femme, à peu près de l'âge de Suzanne, mais plus ronde, habillée en tailleur.

— Suzanne ! s'exclama-t-elle, enjouée. Comme je suis heureuse de te revoir ! Et en belle compagnie... Il s'agit de Margot ?

— C'est exact, répondit Suzanne en ouvrant les bras pour embrasser la cuisinière. Margot, je te présente Emma, mon intendante. Lorsque tu ne seras pas prise par moi, tu l'assisteras dans tout ce qu'elle te dira de faire. Tu apprendras beaucoup auprès d'elle.

— Je vous monte vos bagages dans votre chambre, les coupa Gabriel. Où dois-je mettre les siens ? demanda-t-il en regardant enfin Margot, mais sans lueur particulière dans le regard.

— Dans ma chambre aussi, répondit Suzanne. Et vous monterez le panier, s'il vous plaît.

— Bien Madame.

Et l'homme s'en fut, laissant les trois femmes ensemble. Pendant ce temps, Emma reluquait Margot. Elle la fit tourner un peu sur elle-même, passa un doigt sur une ou deux cicatrices, puis finit par lui sourire.

— Elle semble résistante. Tant mieux ! Je n'aime pas les soumises aux airs de princesse.

Suzanne ricana, alors que Margot se sentait un peu mal à l'aise.

— Tu sais que je n'installerais pas n'importe qui dans ma chambre, Emma. Crois-moi, elle te sera d'une grande aide. Bien que les premiers jours, nous serons pas mal prises.

— J'imagine, oui ! Alice n'arrête pas de m'envoyer des messages. Elle veut absolument connaître mes premières impressions sur ta nouvelle soumise.

— Quelle vilaine curieuse ! Tu la feras mariner. Elle se fera elle-même son idée demain.

— Comme tu voudras. J'avoue que jouer avec ses nerfs ne me dérangera pas !

Puis elle se tourna vers Margot, qui commençait à se sentir de trop entre les deux femmes qui avaient visiblement plus une relation d'amies que de patronne à employée.

— Ta Maîtresse nous fait rarement le plaisir de venir nous voir accompagnée d'une soumise. Il lui est arrivé d'emprunter une soumise pour venir ici, mais c'était chose rare. Une soumise à elle... c'est un événement, pour nous ! Tu dois avoir quelque chose de spécial, et tout le monde meurt d'envie de savoir ce que c'est !

Margot la regardait, entre étonnée et timide. Suzanne vint alors à sa rescousse.

— Emma est mon employée, ici, Margot. Mais elle est d'abord une amie, qui fait partie du cercle dont je t'ai parlé. Tu n'as pas à être soumise avec elle, ici. Tu la vouvoieras, bien entendu, mais lorsque tu l'aideras dans les tâches, elle sera simplement comme ta supérieure. Comme Gabriel, d'ailleurs. Lui, il est un employé comme les autres, ici. Avec une petite particularité que tu dois connaître. Il a été chimiquement castré, après de nombreux viols. Il l'a lui-même choisi pour avoir une remise de peine. Il n'a plus aucun désir sexuel. Il y a aussi Johann et Luca, qui s'occupent, eux, du terrain. Les seules fois où tu devras les aider, ce sera les fois où je t'y autoriserai, rajouta-t-elle avec un sourire en coin que Margot comprit très bien. Gabriel est d'abord un chauffeur. Quand je serai absente, tu seras donc soit seule, soit avec Emma, qui ne profitera pas de toi ici. Elle en aura bien l'occasion ailleurs.

— Et je m'en réjouis d'avance ! s'exclama Emma, visiblement

joyeuse. Mais trêve de bavardages ! Vous devez être affamées, et le voyage a dû vous fatiguer ! Venez donc manger un petit morceau avant de vous coucher !

Elles suivirent donc Emma jusqu'à la cuisine, juste après que Margot ait vu Gabriel entrer dans le couloir de l'autre côté de la grande pièce, et ouvrir une porte qui semblait mener à une cave souterraine. Elle en eut un petit sourire, se souvenant de la maison où elle avait subi sa formation accélérée. Il y avait forcément une cave dans ce chalet aussi.

Une assiette avait déjà été préparée au sol pour elle. Emma connaissait visiblement les habitudes de Suzanne. Elle avala rapidement les légumes préparés par Emma en les laissant papoter. De ce qu'elle comprit, Emma n'était au courant de rien sur les activités de Suzanne de l'autre côté de la frontière. Elle apprit aussi qu'Emma venait aussi de France, mais vivait ici depuis maintenant une quinzaine d'années. Elles reparlèrent de cette Alice, qui s'avérait être la présidente du cercle fermé dont faisaient partie Suzanne et Emma. Mais si elle avait bien suivi, sa Maîtresse était une dominatrice très respectée, même auprès d'Alice. Et elle en ressentit autant de fierté que d'appréhension.

Puis Suzanne conduisit Margot à leur chambre après avoir serré une dernière fois Emma dans ses bras. Gabriel vivait, lui, dans un petit chalet un peu plus loin, sur la propriété de Suzanne. Il lui avait été facile de comprendre que Suzanne l'avait embauché, sûrement à moindre coût, parce qu'il ne pouvait trouver de travail ailleurs, après ce qu'il avait fait. Un tel employé saurait tenir sa langue sur les mœurs de sa patronne. Si des ragots devaient prendre naissance, ce ne serait jamais par lui. Mais il la mettait mal à l'aise, il semblait errer, comme si en lui retirant tout désir sexuel, on lui avait aussi retiré toute énergie vitale par la même occasion.

L'étage du chalet était tout aussi impressionnant. Les escaliers menaient à un couloir central. Il y avait là plusieurs pièces fermées, et Suzanne la tira jusqu'à celle du fond. La chambre était énorme, faisait tout la largeur de la maison. En entrant, Margot vit d'abord le lit, king size, puis, sur sa droite, un dressing à faire pâlir d'envie son amie Brigitte qui aimait tant les vêtements que son mari avait

dû rogner sur son bureau pour lui en construire un. Les rideaux étaient tirés, masquant un paysage que Margot imaginait déjà grandiose. Un petit salon avec une table basse et deux fauteuils avait été installé devant eux. Sur la gauche, la salle de bain. Celle-ci n'était pourtant pas séparée de la chambre. Il n'y avait qu'une vitre qui démarquait le passage de la chambre à cette salle. Gabriel avait installé le panier de Margot au pied du lit. Il n'avait pourtant rien à voir avec celui où elle avait couché il y avait peu de temps. Dans celui-ci, elle pouvait tenir allongée !

Sur la structure du lit, il y avait un crochet et une chaîne. Margot y fut attachée, Suzanne lui désigna un pot de chambre qui avait été glissé sous le lit, et l'embrassa avant d'aller se coucher.

Dans cette grande chambre où tout était ouvert, Margot put l'admirer à souhait pendant qu'elle se préparait, se déshabillait, se démaquillait. Mais elle tomba rapidement de sommeil à son tour, une fois que Suzanne éteignit la lumière.

Le lendemain, elle se réveilla détachée. Sa Maîtresse était visible-ment déjà levée et l'avait laissé dormir. Elle prit quelques secondes pour s'étirer, étonnée d'avoir si bien dormi dans un panier de soumise, puis elle chercha le mécanisme pour ouvrir les rideaux. Elle fut complètement abasourdie par la vue qu'elle avait à travers les fenêtres qui étaient plus des murs translucides. En effet, tous les rideaux faisaient le tour de la chambre, mis à part le côté qui menait au couloir. Elle avait une vue panoramique sur les alentours. À gauche, un bois de chênes, de hêtres et de pins ; en face, des collines et vallées à perte de vue ; à droite, la même chose, avec une petite ville en contrebas. Lorsqu'elle sortit de la chambre pour rejoindre sa Maîtresse, Emma était déjà là, aussi. Elle sourit à Margot alors qu'elle descendait les marches, vêtue uniquement de son collier de soumise qui commençait à faire partie d'elle.

— Ta Maîtresse est allée se promener un peu dans le parc avec Gabriel. Tu peux manger un peu, et puis tu viendras me voir dans mon bureau. Suzanne m'a demandé de te parler de deux-trois choses. C'est la troisième porte à gauche, lui précisa-t-elle en désignant le couloir où elle avait vu Gabriel descendre à la cave.

— Bien, Madame, merci, lui répondit-elle un peu timidement.

Arrivée dans la cuisine, Margot trouva un bol d'urine de sa Maîtresse, qu'elle ingurgita rapidement, puis un petit-déjeuner consistant qui termina de la réveiller et la mit de bonne humeur. Elle rejoignit le plus rapidement possible Emma dans son bureau. Il s'agissait d'une petite pièce, bien rangée, plutôt sombre, contrairement au reste du chalet. Margot devina qu'elle n'y passait sûrement pas beaucoup de temps.

— Prends place, l'invita celle-ci.

Margot vit d'abord un fauteuil, et elle se dirigea vers celui-ci. Mais au sol, elle remarqua un coussin, juste à côté et un peu en retrait. Sa Maîtresse lui avait dit qu'elle n'avait pas à être soumise avec Emma, mais elle se dit qu'il serait tout de même mieux vu qu'elle s'agenouille sur le coussin. Ce qu'elle fit sous un large sourire d'Emma.

— Tu n'es pas soumise depuis très longtemps, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.

— Non, en effet, Madame Emma. Tout est allé si vite, en fait...

— Suzanne nous racontera tout ça rapidement, ne t'en fais pas. Mais je vois que tu prends déjà les bonnes décisions. Tu sembles avoir vite appris où était ta place, ajouta-t-elle avec un index pointé vers le bas, pour lui faire comprendre que sa place était au sol, en-dessous du niveau des autres. Suzanne m'a demandé de te dire exactement ce que je fais ici. C'est assez simple, en fait. Elle n'est pas une patronne très exigeante. J'arrive tôt le matin, pour préparer le petit-déjeuner. Il pourra arriver, sur ordre de ta Maîtresse, que tu doives m'aider. Par la suite, je donne une liste de courses à Gabriel, qui va dès potron minet acheter tout ce dont il y a besoin. Uniquement des produits frais. Il n'y a quasiment jamais aucune réserve, ici. On achète au jour le jour, suivant les besoins. Gabriel revient des courses avant le réveil de Suzanne. Pendant ce temps, je mets un peu d'ordre dans la maison. Ensuite, je tiens compagnie à Suzanne pendant qu'elle mange, avant de me mettre au ménage. Je suis souvent en petite tenue, pour ça. Une lubie de ma part, et Suzanne ne m'en empêche pas. Et je dois t'avouer que les regards de Johann et Luca m'émoustillent. Comme tu l'as remarqué, le chalet est ouvert de tous les côtés ou presque. Le midi, Suzanne ne

fait que grignoter, comme tu dois le savoir. Je lui prépare souvent simplement une petite salade et je rejoins ma famille. J'habite à quelques kilomètres d'ici, sur la route d'Asiglio, la petite ville qui se trouve dans la vallée. L'après-midi, je reviens pour préparer le dîner. Comme tu le vois, j'ai un travail plutôt tranquille. Mais dès que vous serez... enfin... dès que tu seras acceptée en tant que soumise dans notre cercle, nous aurons des invités à gérer, régulièrement. Parfois à la dernière minute. Je devrai donc faire en sorte que tout soit prêt à temps, et que tout soit parfait. Il peut m'arriver de faire appel à une aide-cuisine ou une femme de ménage externe. À partir d'aujourd'hui, ce sera toi. Tu apprendras donc tout ce qu'aime Suzanne, comment elle l'aime. De la même façon, je t'apprendrai à faire le service, pour que les amis de Suzanne comprennent que sa soumise n'est pas qu'une soumise résistante et volontaire, mais qu'elle est aussi raffinée et intelligente. Dans le cercle, tu seras utilisée sexuellement, physiquement. En dehors de ces soirées, tu devras faire rayonner ta Maîtresse. Encore plus que ce qu'elle ne rayonne déjà seule, j'entends. Crois-tu être capable d'apprendre tout cela, Margot ?

Elle l'avait écouté sans bouger, sans broncher, attentive à chaque mot, comme elle avait appris à l'être lors des soirées organisées par sa Maîtresse. Au-delà des tâches qui incombaient à Emma, elle avait compris beaucoup plus de choses. Emma devait être une femme plutôt soumise à son mari. Elle n'était pas une pure dominante, même si elle pouvait en avoir l'air par moments. Son côté exhibitionniste lui venait sûrement de son mari, qui devait la prêter volontiers à des amis, voire des clients, suivant son activité professionnelle. Malgré cela, elle avait sympathisé avec Suzanne et celle-ci lui avait offert ce poste, sûrement pour lui donner un peu de liberté financière que sa position ne lui permettait pas. Le mari avait sûrement accepté parce que Suzanne n'était pas souvent là, et sa femme, par la même occasion, très peu prise par son travail. Margot se demanda ce que cela allait impliquer dans son couple, maintenant que sa Maîtresse avait décidé de s'installer ici pour de bon. De plus, Emma semblait admirer Suzanne, un peu plus que de raison. Elle soupçonnait Emma de vouloir, peut-être inconsciemment, être

la soumise de Suzanne. Ou peut-être l'avait-elle déjà été le temps d'une séance autorisée par son mari ? Et cette expérience aura sûrement été inoubliable pour elle.

Elle hocha donc la tête à la question.

— Bien sûr, Madame Emma. J'apprendrai tout ce qu'il faudra pour faire le bonheur de ma Maîtresse.

— Qui sera aussi le tien, ajouta Emma avec un sourire. Tu as déjà tout ce qu'il faut en toi pour ça. Je n'ai jamais vu Suzanne aussi lumineuse. Mais tu dois savoir une chose, sur ce cercle. Tu vas y entrer en tant que curiosité. Beaucoup de soumis et de soumises ont rêvé d'être celle attirée de Suzanne. Même certaines dominantes ! Tu ressentiras peut-être un peu de jalousie de la part des soumises, et beaucoup des dominants tenteront de te pousser dans tes retranchements. Ils le font souvent avec les nouvelles, c'est un fait. Mais ils le feront encore plus avec toi, comme pour essayer de prouver que Suzanne n'a pas la meilleure soumise. Il te sera difficile d'être respectée là-bas...

— J'y ai été préparée, Madame Emma, lui répondit Margot avec aplomb. Je veux dire... physiquement préparée. Ma Maîtresse ne m'a pas choisie à la légère, et j'ai subi bien des souffrances avant qu'elle ne me prenne comme soumise. Et dans les moments où je pourrais penser que le pire est derrière moi, Maîtresse sait me rappeler qu'on peut toujours subir pire, dit-elle en caressant une de ses traces sur la peau, qui ne lui faisaient quasiment plus mal, maintenant.

— Je vois qu'en effet, tu as été préparée. Je crois que je commence à comprendre ce qui a fait chavirer le cœur de Suzanne. Parce que tu dois savoir que personne. Jamais. Personne ne dort dans sa chambre. Même après une partie de jambes en l'air, elle renverra l'homme ou la femme et dormira seule. Tu es la seule à savoir si elle ronfle ou pas !

Margot ricana, mais sans répondre à la question sous-entendue. Sur ces mots, Emma renvoya Margot, lui précisant qu'elle devait se choisir une robe dans le dressing de Suzanne, et d'être prête à son retour.

Margot remonta dans la chambre. Elle prit une douche, longue

et chaude, s'assit un moment dans un fauteuil, nue, à admirer la vue. Johann et Luca étaient arrivés et travaillaient dans les parterres de fleurs magnifiques. Ils ne l'avaient pas remarquée et cela lui allait. Ils étaient tous les deux assez jeunes, moins de trente ans, et étaient bien bâtis, comme des jeunes hommes habitués à travailler de leurs mains en plein air.

Au loin, elle vit la silhouette de sa Maîtresse sortir des bois, accompagnée de Gabriel. Ils semblaient se balader comme deux amis. Pourtant, elle avait bien remarqué que leur relation n'avait rien à voir avec celle que sa Maîtresse partageait avec Emma. Elle se dépêcha donc de choisir une robe, légère, fleurie, laissant deviner ses formes qu'elle-même trouvait de plus en plus appétissantes. Puis elle descendit et s'agenouilla face à la porte d'entrée.

Suzanne entra seule dans le chalet. Elle n'eut pas un mot, à peine une caresse sur la joue de Margot avant de lui passer la laisse et de la relever. Elle semblait préoccupée, alors Margot ne lui demanda rien. Elle savait qu'elle finirait par lui parler, elle le faisait toujours. Elle n'avait qu'à attendre patiemment le moment. Elle la sortit, après lui avoir intimé de passer des chaussures, et attendit quelques secondes dans la cour avant que Gabriel ne les rejoigne avec la voiture. Il ne s'agissait pas de celle avec laquelle elles étaient arrivées. Cette voiture était bien plus spacieuse, rutilante, aux vitres teintées. Décidément, Margot n'était pas au bout de ses surprises ! Elles montèrent à l'arrière et Suzanne referma la vitre qui les séparait de Gabriel.

— Emma t'a parlé un peu du cercle, lui dit alors Suzanne, sans que ce ne soit une question. Ce qui va se passer aujourd'hui est l'épreuve que toutes les soumises passent. En tant que dominatrice, j'ai fait mes preuves. À toi de les faire à présent, pour que nous puissions toutes deux être acceptées.

— Que se passerait-il si j'échouais, Maîtresse ?

— Je pourrais toujours m'y rendre sans toi. Mais ce n'est pas notre but, n'est-ce pas ?

— Oh non, Maîtresse ! Je vous ferai honneur comme il se doit.

— Je le sais, Margot. Mais tu dois savoir une chose, tout de même. Afin d'assurer notre sécurité ici, tu devras les époustoufler. Contrai-

rement aux gens que l'on côtoyait en France, ce sont des gens bien, sous presque tout rapport. Ce ne sont pas de gros poissons, financièrement parlant, même s'ils sont à l'abri du besoin pour plusieurs générations. Mais ils ont une certaine influence. Je suis leur amie, et de longue date. Ils me protégeraient en cas de besoin. Il faut qu'il en soit de même pour toi. Tu comprends ?

— Je comprends, Maîtresse. Je devrai me surpasser afin qu'ils veuillent me garder près d'eux à tout prix... au cas où le passé referait surface.

Sa Maîtresse lui sourit enfin. Elle posa sa main sur sa joue et l'embrassa avec tendresse.

— Ça risque d'être rude, mais tu as vécu pire. Repense à ta formation.

— Elle est ancrée en moi, Maîtresse. Aussi difficile que cela a pu être, chaque instant reste gravé en moi.

Elles se rendirent dans la ville de la vallée. Un peu à l'écart se trouvait le manoir Felbert. Suzanne expliqua brièvement à Margot que c'était la résidence d'Alice, la présidente du cercle, et de son mari Albert. Elles allaient être reçues par Alice, et sûrement cinq ou six des femmes du cercle. Les hommes ne seraient vus que le soir.

Encore une fois, Margot fut impressionnée par tant de luxe. Mais ce manoir dépassait tout, faisant même passer le chalet de sa Maîtresse pour une bicoque en mauvais état. Et pour cause, lorsqu'elle aperçut ce qui servait de remise de jardin au fond de celui-ci, il lui semblait presque aussi grand que la maison de Suzanne.

Elles furent accompagnées à l'intérieur par un homme de grande prestance. Le majordome, en conclut Margot. Le temps de se rendre au "salon vert" (sous-entendu par là qu'il y en avait plusieurs dans la demeure), Margot compta déjà neuf employés. Une dixième se trouvait dans un coin du salon vert, prête à répondre à toute attente des femmes qui prenaient le thé.

Alice se leva la première pour accueillir Margot et Suzanne. Elle sembla chaleureuse avec sa Maîtresse, ainsi que toutes les autres. Personne ne salua Margot. Elle se sentit comme une petite chienne de compagnie que l'on préfère silencieuse. Elle suivait Suzanne qui allait d'une femme à l'autre, et retint les prénoms : Béatrice,

Marianne, Félicity, Sofia et Olivia. À part Béatrice, elles étaient toutes plus jeunes que sa Maîtresse et Alice. Et toutes étaient belles. Margot eut un petit faible pour Félicity, avec son mignon accent et sa chevelure blonde qui tombait sur un décolleté des plus affriolants.

Une fois Suzanne assise et Margot gentiment agenouillée près d'elle, la servante arriva et lui remplit une tasse de thé. Pendant tout ce temps, les six femmes dévisageaient Margot. Elle baissait le regard, à la fois parce qu'elle imaginait qu'elle le devait, et à cause de la gêne qu'elle ressentait.

— Tu as donc une soumise, Suzy, lui dit Alice une fois la servante retournée dans son coin.

— Tout arrive, lui répondit Suzanne.

— J'espère pour elle que tu ne t'es pas trop adoucie.

Margot lâcha un ricanement nerveux. Avant qu'une seconde ne soit passée, son sein gauche la brûlait.

— On peut savoir ce que tu trouves drôle, ma chienne ?

— Veuillez m'excuser, Maîtresse, Mesdames. Je... C'est juste que je me disais que si vous vous êtes adoucie, je n'ose même pas imaginer ce que c'était avant.

Suzanne ricana à son tour, puis sourit de toutes ses dents à Alice et aux autres.

— Tu as ta réponse, on dirait !

— Oh ! Tu me connais, Suzy ! Je suis comme Saint Thomas ! Je ne crois que ce que je vois... Je vous propose qu'on procède ici pour la première étape. Il fait beau et le vert m'inspire.

— Une délicieuse idée, Alice, s'enquit Félicity. Nous nous demandions, juste avant ton arrivée si tu étais aussi partageuse avec une attirée qu'avec une autre, Suzy...

— Vous savez que c'est mon péché mignon, les filles...

Ravie de la réponse de Suzanne, Alice se leva et fit signe à la servante. Toutes les autres femmes se levèrent à leur tour et Margot resta agenouillée, aux pieds de sa Maîtresse.

— Tu resteras à quatre pattes tout le long du test, Margot, lui précisa Alice.

— Bien Madame, comme vous voudrez.

Elle vit la servante approcher avec un plateau. Il n'y avait qu'un

objet dessus, que Margot reconnut bien vite : une baguette de bambou, avec une poignée en cuir. On demanda à Margot de monter sur la table basse, sans rien renverser. Ce ne fut pas une mince affaire, mais elle réussit, obligée pourtant à bien écarter les jambes. Sa robe fut relevée et elle sentit sa croupe caressée par Alice, pendant que sa Maîtresse était devant elle, tenant sa laisse et lui lançant un regard d'encouragement.

— Nous avons plusieurs niveaux de soumises, ici, Margot. De ce que nous appelons des débutantes, même si elles ont déjà pas mal d'expérience, aux plus endurcies. Le test du bambou déterminera à quelle place tu tenteras de faire tes premiers pas parmi nous. Nous arrêterons à ton premier cri. Le nombre de coups reçus avant celui-ci déterminera donc les étapes suivantes. As-tu bien compris ?

— Oui, Madame, je suis prête, Madame.

La surprise et la virulence du premier coup faillirent lui faire lâcher un cri, qu'elle retint au dernier moment. Alice enchaîna sur une petite série pendant laquelle Margot serra les dents, les yeux rivés sur sa Maîtresse qui lui souriait, visiblement sûre d'elle. Ce qui l'encouragea. La deuxième prit le bambou. Mais avant de la frapper, elle lui caressa la croupe, déjà chauffée, et joua un peu avec ses lèvres.

— On dirait qu'on est tombé sur une vraie maso, les filles. Elle mouille déjà.

Le sourire de Suzanne s'agrandit encore. Il semblait à Margot qu'elle narguait les femmes et lorsque la femme, Olivia, au son de sa voix, abattit le bambou, Margot était prête à encaisser. Ainsi, elle reçut la deuxième volée sans broncher, même si ses jambes et ses bras commençaient à donner des signes de faiblesse. Par la suite, Béatrice et Marianne ne laissèrent pas le temps à Margot de s'en remettre, si bien qu'elle termina la tête entre ses bras, mordant son poignet pour ne pas crier. Vint alors Félicity. Celle-ci commença par caresser sa vulve. L'humidité était présente, moins qu'au début, mais toujours présente. Elle y glissa un doigt, Margot se cambra. Elle sentit le doigt venir presser directement le point le plus sensible de son vagin. Elle mordit son poignet, tout en tendant sa croupe vers la femme que cela semblait amuser.

La série de coups commença alors qu'elle avait encore son doigt en elle. Les coups étaient certes moins appuyés, mais elle dut se mordre fort pour ne pas crier. Ses fesses brûlaient littéralement, chaque mouvement devenait une torture. Et ce n'était que le début du test. Heureusement, Sofia prit son temps, elle. Margot reprenait son souffle, cherchait du courage dans le regard de sa Maîtresse, malgré les larmes qui coulaient.

Elle ne reçut qu'un coup de celle-ci. Margot hurla, ne pouvant plus retenir lorsque la douleur fut si intense. Sofia avait claqué le bambou. Elle n'avait pas donné du bras, mais plié la baguette le plus possible, avant de relâcher. Pile sur sa vulve. Elle lâcha un hurlement qui fut aussitôt suivi de rires. Margot laissa cette fois ses larmes couler, cherchant sa Maîtresse du bout des doigts.

— Je suis désolée, Maîtresse...

— Ne le sois pas, Margot ! s'exclama Alice. Tu vas passer le test des soumises les plus dures, les plus aguerries ! Tu viens d'établir un nouveau record ! 48 coups sans un cri... M'est avis que celui-ci va durer un moment !

Suzanne l'aïda à se relever et les femmes se rassirent. La servante servit des thés, puis un grand verre d'eau à Margot, qui fut autorisée à retirer sa robe pour éviter que le tissu ne frotte sur ses fesses. Ce n'est qu'alors qu'elles virent les marques de fouet. Félicity vint les caresser, visiblement attirée par celles-ci, mais reprochant à Suzanne, sur le ton de l'humour, d'avoir dopé sa soumise avant le test du bambou.

La suite des tests préparés par les femmes s'enchaîna directement, sans même que qui que ce soit ne soit prévenu. Elles commencèrent par complimenter le corps de Margot maintenant totalement nue. Par réflexe, elle bomba un peu le torse, sans exagérer, afin qu'elles puissent admirer toutes ses rondeurs. Mais rapidement, les compliments furent remplacés par d'autres qualificatifs moins flatteurs. « Ça manque quand même de fermeté, au niveau des fesses... Vous avez vu les vagues que provoquait le bambou ? » « Moi, je te raserais cette crinière dont elle paraît être si fière ! Ainsi, elle saurait qu'elle n'est qu'un jouet ! » « Et puis cette manière, là... désolée Maîtresse, alors qu'elle pulvérise un record... les soumises avec de la fausse

modestie, ce sont les pires qui soient ! » « Je ne serais pas étonnée qu'en dehors d'encaisser les coups et ouvrir ses cuisses à toutes les queues qu'elle croise, elle ne soit pas bonne à grand-chose... Vous avez vu ses mains ? On voit bien que sa Maîtresse ne la fait pas travailler convenablement ! » « Une soumise qui se prend pour une princesse ! On aura tout vu ! » « Au fond, ce n'est qu'une petite salope de plus... »

Margot baissait les yeux, recevait chaque commentaire comme une insulte à son dévouement pour sa Maîtresse, et comme une insulte pour sa Maîtresse elle-même. Elle prenait sur elle pour ne pas donner le plaisir aux femmes de se plaindre, et il lui fallait encore plus d'énergie pour ne pas leur répondre. Mais elle sentait qu'elle allait finir par craquer sur ce dernier point, que pour ne pas pleurer, elle allait devoir agir et leur dire le fond de sa pensée : qu'elles toutes réunies ne valaient pas le quart de la moitié de sa Maîtresse, et que tout ce qu'elles disaient n'était dicté que par la jalousie.

Ce fut pourtant sa Maîtresse qui la sauva de cette grossière erreur.

— Vous savez, les filles... Si nous n'avions pas été dans la phase où on fait chacune connaissance de l'autre, je serais venue seule. Mais pour le moment, elle a besoin de ma présence et je me dois de la forger à ma convenance. Alors tant qu'à être là, je me suis dit qu'elle apprendrait beaucoup, mais vous avez raison : pour l'instant, ce n'est qu'une salope parmi tant d'autres...

Sans relever le regard, Margot ouvrit de grands yeux ronds sous la surprise de cette réponse. Comment pouvait-elle dire ça alors que c'était elle qui lui avait demandé de la suivre ? Bien heureusement, Margot avait conscience que lorsque sa Maîtresse disait quelque chose, c'était toujours réfléchi. Il y avait bien sûr l'histoire qu'elles devaient raconter, afin de cacher les activités de Suzanne de l'autre côté de la frontière. Mais elle comprit seulement alors que cela faisait partie du test. Elle devait rester de marbre devant les insultes. L'humiliation faisait partie intégrante de ce que les femmes lui feraient subir dans ce cercle. Elle devait leur montrer qu'elle pouvait y faire face. Elle releva alors la tête, quelques secondes après l'intervention de sa Maîtresse, pour ne pas qu'elles puissent comprendre que Suzanne avait parlé à dessein.

Cela dura encore de longues minutes, jusqu'à ce qu'Alice se lève sans rien dire de plus que le fait qu'elles allaient passer dans une autre pièce, pour tester son service.

Margot suivit sa Maîtresse. Cette partie-là, elle la connaissait plutôt bien, pour l'avoir pratiqué de nombreuses fois lors des soirées de Madame Solange. Ce à quoi elle ne s'attendait pas, c'était l'attirail qui accompagnait le test.

Elles entrèrent dans un autre salon, bleu, celui-là. Les couleurs déplurent à Margot mais elle n'en dit rien, bien entendu. Il était assez semblable au salon vert, si ce n'est qu'il n'y avait aucune fenêtre dans celui-ci.

— Viens par ici, lui dit Alice en ouvrant une grande armoire dans le fond.

Margot s'y rendit en découvrant avec une certaine stupeur ce que contenait l'armoire : tous les ustensiles adéquats pour torturer une soumise de diverses façons. Il y avait de quoi lui faire mal, lui faire du bien, mais aussi tout un assortiment d'objets de contraintes.

Elle ouvrit d'abord un tiroir et en sortit un petit étui qu'elle tendit à Suzanne, lui intimant de passer ça à Margot. Suzanne ouvrit le petit paquet et sourit en voyant un plug anal, plutôt conséquent. Sachant qu'Alice n'aurait plus aucune patience dans ce test (elle savait son amie intransigeante sur le service, et dès qu'il était question de cela, elle devenait une véritable peste), elle s'empressa de pencher sa soumise, imbiba le jouet de beaucoup de salive, et cracha à plusieurs reprises sur l'anus de Margot, qui écartait elle-même ses fesses.

Il leur fallut moins d'une minute pour que le plug soit inséré dans le petit trou de Margot, qui se sentit d'un coup bien remplie. Malgré le fait qu'elle avait retenu des gémissements pendant l'intrusion de l'objet dans son séant, elle n'en sentait pas moins le plaisir puissant qui accompagnait toujours les caresses de sa Maîtresse sur sa peau.

Alice s'impatientait déjà, une paire de menottes à la main, digne d'un donjon du XIV^{ème} Siècle. Elles étaient lourdes, avec d'épaisses chaînes. Alice les lui passa, bloquant ses mains dans son dos. Margot ne dit rien, se laissant faire comme elle se devait de le faire,

mais réfléchissait déjà à une manière de combler l'utilisation de ses mains. Elle pourrait peut-être servir verre après verre ? D'un rapide regard, elle vit la table où se trouvaient les verres et les bouteilles, une machine à café, une théière fumante. Avec un peu de dextérité, elle pourrait sûrement réussir à s'en sortir, proposant les verres de dos, en présentant son cul rond et strié de marques aux femmes.

C'était bien sans compter sur le sadisme légendaire d'Alice. Celle-ci lui passa une pince à chaque tétou. Les deux pinces étaient reliées par une jolie chaînette, bien que très simple. Enfin, avec un large sourire, elle sortit un objet que Margot n'avait encore jamais vu. Ou plutôt, qu'elle n'avait jamais vu comme ça.

Lors de son entraînement auprès de Madame Solange, elle avait passé de longs moments avec ce genre de gag. Au lieu d'une boule, il y avait un bout de cuir, auquel était accroché une sorte de petit gode qui vous rentrait dans la bouche et vous obstruait la gorge comme une queue. On devait alors respirer par le nez, alors sa gorge semblait écartée par l'objet. Celui-ci semblait plus petit, par contre. Peut-être n'allait-il pas jusqu'à la gorge ? Ce qu'elle ne comprit pas tout de suite, c'était le petit rond qui avait été ajouté.

Mais lorsque l'objet lui fut mis, elle n'eut plus aucun doute. Non seulement le petit gode ne lui obstruait pas la gorge (bien qu'il gênait par sa largeur et obligeait Margot à garder la bouche assez grande ouverte), mais le petit rond qui semblait sortir de sa bouche était un plateau de service. Il n'y avait de la place que pour un verre, ou une tasse. En une seconde, elle comprit ce que serait son test : servir les femmes, en ne se trompant pas dans l'ordre, une par une, avec ce plateau. Elle comprit mieux la présence de la servante qui attendait près de la table aux boissons.

— Bien ! s'exclama Alice, visiblement satisfaite de l'accoutrement de Margot. Allons nous asseoir, Suzanne. Cette petite salope va venir prendre notre commande et nous servir !

Margot les regarda s'éloigner. Une fois qu'elles furent toutes assises, elle s'élança à son tour. Dès les premiers pas, ses jambes défaillirent. Le plug semblait être tellement large qu'elle le sentait jusque dans son vagin. La dizaine de pas qu'elle fit jusqu'aux femmes la fit déjà mouiller un peu plus.

Elle se présenta donc devant elles avec une vulve reluisante, dont elle leur offrit la vue quelques secondes, avant de s'agenouiller le temps que chacune lui dise ce qu'elle souhaitait boire. Sachant qu'elle devrait se mettre à genoux pour chacune d'elles, avec le verre posé sur le plateau, elle profita de ce moment pour s'exercer à s'agenouiller très doucement, la tête bien droite et le plateau le plus horizontal possible. C'était un exercice intense, qui durait de longues secondes. Sept fois, elle devrait ainsi faire le trajet depuis l'autre bout de la pièce, et s'agenouiller, sans rien renverser. L'entreprise lui semblait juste impossible, et un instant, elle se sentit découragée. Alors qu'elle pensait réussir le test du service haut la main, c'est là qu'elle allait échouer et faire honte sa Maîtresse. Mais les femmes commencèrent à commander ce qu'elles souhaitaient. Flûte de champagne, verre d'eau avec trois glaçons, un martini-citron, un espresso, un rosé, un porto, « et une tisane pour ta Maîtresse » ajouta Alice avec un sourire en coin.

Margot hocha la tête et se releva. C'était plus simple que la descente, mais sollicitait ses pectoraux d'une manière intense. Heureusement qu'elle avait subi cet entraînement intensif il y avait peu de temps ! Elle se dirigea jusqu'à la table, trouvant une manière de marcher qui lui stimulait moins le bas-ventre, et commença par la boisson de leur hôte, Alice. En se penchant au-dessus de la table, elle désigna à la servante la bouteille de champagne qui trempait dans son seau de glaçons. Elle le regarda couler dans la flûte et se prépara à la recevoir. La servante sourit à Margot, visiblement compatissante et lui murmura :

— Serre bien les dents, sinon, ça va tomber tout de suite...

Ce que fit Margot immédiatement en se disant que décidément, ce test allait être long. La servante posa délicatement le verre sur le plateau, et le relâcha doucement, s'assurant que Margot était bien stable. Doucement, elle fit demi-tour. Elle comprit alors qu'Alice avait demandé cela pour une bonne raison : avec sa hauteur, le verre était sensible à chaque mouvement. Le simple fait de se retourner avait fait trembler le verre et elle était persuadée qu'il allait tomber. Elle ne bougea plus, attendant que le liquide se stabilise dans le verre. Puis elle fit un pas. Et elle se rendit compte à quel point Alice

était sadique. Et qu'elle devait très bien connaître les sensations que procurait un plug de cette taille !

Le pas que Margot avait fait pour éviter de trop sentir le plug en elle avait fait tomber le verre. Il termina aux pieds d'une Margot désespérée et la servante s'empressa de le ramasser.

— C'est normal, lui fit-elle toujours en murmurant en versant du champagne dans le verre, alors qu'à l'autre bout, les femmes ricanaient. Respire, tiens-toi droite, et subis le plug.

Margot offrit un regard plein de gratitude à la servante et fit demi-tour à nouveau. Cette fois, tout se passa bien. Très doucement, elle fit son premier pas. Le verre ne bougea pas. Le champagne, lui, s'ébrouait, et elle savait que rien que cela pouvait faire basculer le verre. Elle continua prudemment, surveillant à la fois son chemin et le champagne dans le verre, qui menaçait à chaque instant de déborder. Dans son cul, c'était comme si le plug roulait en elle. Une chaleur incontrôlable montait déjà petit à petit, ainsi qu'une gêne assez proportionnelle à la taille de l'objet. Fière d'elle, elle réussit à arriver jusqu'à l'endroit où étaient réunies les dominatrices sans faire tomber le verre.

— Quand même, souffla Alice. On n'a pas toute la journée, non plus...

La méchanceté de son ton aida Margot à mordre dans le silicone encore plus fort. La partie la plus critique allait commencer. Elle prit un petit instant pour se préparer et entama sa descente. Arrivée à la moitié, le verre se mit à trembler, le liquide s'affolait à l'intérieur. Elle hésita entre rester ainsi le temps que ça se calme et se dépêcher de descendre à genoux en espérant que cela tienne. Et le verre tomba aux pieds d'Alice, sans l'arroser, heureusement.

La réaction fut aussi rapide que fulgurante. Margot reçut une magistrale gifle et Alice attrapa la chaîne qui reliait les pinces à ses tétons. Elle la tira ainsi vers le haut et lui intima de recommencer alors que Margot geignait de douleur. Déjà, la servante était là et ramassait le verre à nouveau. Elle épongea grossièrement la moquette et entraîna Margot à sa suite, une main posée sur le bas de son dos.

Toutefois, elle avait réussi à croiser le regard de sa Maîtresse.

Celle-ci ne semblait pas avoir honte. Ce furtif échange, comme si souvent, n'avait pas été complètement vide de sens. La raideur dans son corps, et la rigueur dans son regard ne voulaient dire qu'une chose pour Margot : tiens le coup, persévère. La servante y ajouta sa touche, lui murmurant doucement :

— La dernière en avait fait tomber trois avant d'essayer de s'agenouiller.

Derrière elles, la voix cinglante d'Alice retentit :

— Qui t'a dit que tu pouvais lui parler, petite garce ?

Aussitôt, la servante baissa la tête et se tut. Elle servit un nouveau verre et encouragea Margot d'un regard. Une nouvelle fois, elle dut serrer les dents, subir les assauts du plug, sentir sa chatte réagir à cette friction interne, tout en se concentrant sur chaque geste. Elle arriva de nouveau sans encombre jusqu'à Madame Alice. Encore plus doucement que la première fois, elle descendit. La sueur commençait déjà à perler sur ses tempes. Elle eut envie de regarder sa Maîtresse, trouver encore du courage dans ce contact, mais elle s'y interdit.

Quel soulagement ce fut lorsque son premier genou toucha la moquette. Elle faillit, le temps d'une microseconde, se relâcher en pensant le travail accompli, mais un sursaut en elle, comme un instinct de survie, la garda concentrée jusqu'au bout. Elle se mit à genou, présentant sa boisson à Alice, la poitrine en avant, le regard le plus neutre possible, alors que soufflait en elle un ouragan de fierté. La dominatrice prit sa boisson comme si de rien n'était, continuant de discuter avec ses amies, et tapota le haut du crâne de Margot pour la remercier.

À peine Margot eut-elle le temps de prendre une seconde de repos qu'Alice se tourna vers elle :

— Et alors ? Les autres vont attendre une heure que la petite princesse se repose ?

Margot bondit presque sur ses pieds, tout en tournant la tête vers sa Maîtresse. Elle aurait pensé la voir la féliciter d'une manière ou d'une autre, mais la raideur ne l'avait pas quittée : Margot devait continuer de se concentrer.

Les autres boissons avaient été plus simples, parce que plus

stables sur le petit plateau. Toutefois, la fatigue se faisait ressentir, particulièrement au moment de la mise à genou. Margot fit tomber quatre autres boissons, recevant des gifles et ayant les tétons tirés à chaque fois. Mais les gestes de remerciements étaient différents pour chacune : une joue caressée tendrement, un sein peloté, le clitoris branlé rapidement (ce qui lui valut quelques moqueries lorsque Sofia remarqua que son sexe dégoulinait littéralement), une fesse tapotée, et même un petit bisou sur son nez suintant de sueur de la part de Félicity.

Lorsqu'elle vint chercher la tasse de sa Maîtresse, Margot était exténuée. La séance de bambou, puis celle du service avait épuisé ses forces. La servante la prévint, en s'assurant qu'Alice ne la verrait pas :

— Ça va être très lourd... et là, tu n'as pas le droit à l'erreur, car si ça tombe sur toi, tu es bonne pour l'hosto, tellement c'est brûlant... Ou pire, sur ta Maîtresse, ajouta-t-elle pour motiver Margot.

Ce qui eut l'effet escompté. Margot puisa dans ses dernières forces. Elle n'avait besoin que de quelques minutes de plus. La respiration devenue de plus en plus difficile, elle sentait pourtant sa tête commencer à tourner légèrement. Son corps réagissait de plus en plus aux frictions du plug, la bave dégoulinait sur ses seins depuis les commissures de ses lèvres et son corps entier reluisait de sueur. Elle dut faire trois pauses avant d'arriver devant sa Maîtresse. Un instant, elle ne se sentit pas capable de se mettre une dernière fois à genou, et c'est dans les yeux de sa Maîtresse qu'elle en trouva la force.

Suzanne n'attendit pas pour s'emparer de la tasse fumante qui tremblait sur le petit plateau, suivant les tremblements de Margot elle-même, arrivée visiblement à bout de forces. Ainsi, elle mit enfin un terme à ce test.

— Ce n'est pas un record, mais félicitations, déclara alors Alice. Tu peux libérer ta soumise, Suzanne.

Suzanne posa délicatement sa tasse sur la table basse et retira le gag-plateau de la bouche de Margot. Un long filet de salive dégouлина entre ses seins, alors qu'elle prenait une grande bouffée d'air.

— Merci Maîtresse, dit-elle d'une voix qui trahissait son épuisement.

Ses mains furent alors libérées, et elle les frotta l'une contre l'autre, tout en remuant ses poignets. Enfin, Suzanne la pencha en avant. Elle tomba presque, le visage contre la moquette, avant de tendre sa croupe vers sa Maîtresse. Celle-ci attrapa le plug et tira doucement dessus, arrachant quelques gémissements à Margot, accompagnés des rires des autres femmes qui la traitèrent encore de salope, ou de chienne en chaleur. Elle ne sut dire vraiment ce qui lui procura le plus de plaisir. Son anus écarté par le jouet lorsqu'il fut sorti, ou la sensation de vide entre ses fesses.

À contre cœur et avec beaucoup de difficulté, Margot se remit à genoux aux pieds de sa Maîtresse, les épaules plus basses que d'habitude, lorsqu'Alice enchaina avec la suite, faisant naître une frayeur froide en Margot à l'idée de continuer :

— Le dernier test est le plus facile pour toi, Margot. En fait, nous vous testons toutes les deux, avec celui-là. Nous avons demandé à Suzanne de nous ramener une preuve que tu vailles le coup que nous vous présentions ensemble au reste de notre club. Nous sommes dominatrices, et il y en a d'autres encore. Mais il y a aussi des hommes, et tu n'es pas sans savoir que ceux-ci ont un appétit pour la chose sexuelle bien développé. La plupart de ces dominateurs sont nos maris respectifs. Tu comprendras donc que nous ne voulions pas mettre à leur disposition n'importe qui. Apparemment, ta Maîtresse a décidé d'en faire la preuve par une vidéo.

D'un signe à la servante, celle-ci se mit en mouvement et fit descendre un écran blanc le long du mur. Margot sourit à sa Maîtresse, qui lui offrit une caresse dans la nuque, y faisant naître un frisson qui descendit tout le long de sa colonne vertébrale, jusqu'à son anus encore dilaté. Encore une fois, sa Maîtresse avait eu 10 coups d'avance. La vidéo n'était pas destinée aux invités de ses soirées, mais bien à ce moment précis. Comment prouver à ces femmes que Margot pourrait satisfaire l'appétit sexuel de leurs hommes de meilleure façon qu'avec cette vidéo, où Margot faisait jouir vingt-sept hommes plein de vigueur ? La présence de sa Maîtresse sur la vidéo leur montrerait le plaisir qu'elle ressentait à voir sa soumise utilisée de la sorte.

La servante tamisa un peu la lumière et lança le film. Margot ne

regarda pas réellement. Elle somnolait dans la pénombre, bercée par les caresses de plus en plus appuyées de Suzanne sur sa nuque, puis sur ses seins. Tout le long, Margot reposa sa tête sur les cuisses de sa Maîtresse, les yeux rivés sur l'écran, se voyant encore une fois subir les assauts répétés et violents de ces hommes.

Lorsque le film fut terminé et que la servante remit les lumières, les femmes restèrent muettes un instant. Toutes regardaient Margot et Suzanne, les yeux brillant d'un mélange de surprise et de désir. Particulièrement Félicity, remarqua Margot. Assise face à elle, celle-ci n'eut aucune gêne à lui montrer qu'elle ne portait pas de culotte sous sa jupe. Et pour cause : le string blanc de la dame avait été jeté négligemment sur le sol.

Margot se pinça les lèvres pour étouffer le ricanement qui allait sortir de sa bouche, puis Alice reprit la parole, de façon solennelle :

— Avec toi, Suzanne, on ne sait jamais à quoi s'attendre. Tu nous présentes une soumise... magnifique. Rien d'étonnant à cela, te connaissant. Elle s'avère résistante à la douleur. On s'y attendait aussi. Ta fierté semblait se transmettre à elle. Pourtant, elle n'a pas bronché à la petite séance d'humiliation. Mais la persévérance dont elle a fait preuve dans le service, je dois avouer que j'ai été bluffée. Elle ne vaut pas ma Rubis, bien sûr...

Ce disant, elle claqua des doigts. Margot vit ladite Rubis arriver, totalement nue. Elle reconnut la servante et sourit, amusée et plutôt heureuse d'avoir partagé ce moment avec elle. Elle s'installa à genou, aux pieds de sa Maîtresse qui se mit à lui caresser la nuque, presque de la même manière que Suzanne le faisait avec elle.

— Rubis n'avait renversé qu'un verre lors de son test. Et c'est son record de coups de bambou que tu as pulvérisé, Margot. Mais tu as été bluffante, je dois avouer.

Elle marqua une pause, le temps que son regard s'accroche à Suzanne. Alors, son sourire grandit, ses yeux s'adoucirent, se mirent à briller :

— Mais cette preuve-là, Suzanne... Je n'ai même pas réussi à compter combien ils étaient !

— Vingt-sept, répondit Félicity en se mordillant la lèvre inférieure.

— Putain de merde, si vous me permettez ! s'exclama Alice en partant d'un rire nerveux. Suzanne, Margot... je suis tellement heureuse de vous compter parmi nous... Sers du champagne à tout le monde, ajouta-t-elle à l'intention de Rubis en lui claquant la fesse pour qu'elle se relève.

Rubis échangea un regard avec Margot. Elle semblait visiblement ravie du dénouement de ce test. Suzanne joua gentiment avec les pinces sur les seins de Margot qu'elle avait laissées en la félicitant, et Margot remercia chaque dominante. Félicity, elle, la regarda avec un désir brûlant. Elle comprit à quel point elle avait tapé dans l'œil de la femme, et la petite gêne qu'elle fit un peu semblant de ressentir était un message qu'elle lui transmettait : le désir était partagé et elle serait ravie de la revoir dans des circonstances plus... délurées.

De retour dans leur chalet, Suzanne proposa une petite sieste à Margot, que celle-ci accepta volontiers en remerciant sa Maîtresse. Une fois dans la chambre, Suzanne fit signe à Margot de venir s'asseoir près d'elle, sur le lit.

Margot hésita une seconde, mais finit par obéir et s'assit, un peu gênée.

— Te rends-tu compte de ce qui s'est passé aujourd'hui ?

— Au-delà du fait que nous les avons épatées, vous voulez dire ?

— Bien sûr ! s'exclama Suzanne en ricanant. Ça, c'était le minimum.

Margot ricana à son tour, comprenant pourtant que ce qui avait semblé être une tâche presque insurmontable pour elle, qui lui avait demandé de puiser dans ses réserves, était seulement « le minimum » pour sa Maîtresse. Elle perdit son sourire et un silence s'ensuivit, qu'elle brisa d'une voix sérieuse :

— Je suis officiellement votre soumise. Il n'y a plus de retour en arrière.

Elle reconnut cet éclat de fierté dans le regard de sa Maîtresse, qui aimait tant voir que sa soumise comprenait tout aussi rapidement qu'elle. Pourtant, Margot voulut en dire plus.

— Je suis à vous, Maîtresse. Nous sommes liées comme rarement deux personnes ont pu l'être. Je vous aime... Je... vous appartiens, dit-elle en baissant un peu les yeux.

Toutefois, elle les remonta rapidement pour planter son regard dans celui de Suzanne.

— Cette fois, c'est moi qui choisis mon enchaînement.

Pour la première fois, ce fut Suzanne qui baissa le regard. Tout ce temps, elle s'était bercée d'illusions en se disant que pour chacune des filles qui étaient passées par chez elle, elle leur avait préparé une vie meilleure pour la suite. Mais aujourd'hui que tout cela était terminé, elle ne pouvait plus faire autrement que regarder la réalité en face : elle avait torturé toutes ces femmes, les avait abaissées à l'état d'objets sexuels. Certes, du côté bordel, il y avait certaines femmes qui étaient venues d'elles-mêmes. Mais combien avaient été achetées à des réseaux de l'Europe de l'est ? Combien avaient été passées à tabac après avoir tenté de s'enfuir ?

Margot posa une main douce sur sa cuisse. Elle releva les yeux sur elle et fut transportée par l'amour qu'elle y lut :

— Maîtresse... J'ai longtemps espéré vous voir morte, ou au moins derrière les barreaux. Mais vous me l'avez fait remarquer vous-même : lorsque j'en ai eu l'occasion, je ne l'ai pas fait. C'est alors que j'ai compris : la pire chose qui soit arrivée dans ma vie s'est révélée être aussi la meilleure. Et cette chose-là, c'est vous, Maîtresse. Je suis et serai à vous pour toujours.

— Je suis tellement désolée, Margot...

Ensemble, elles se mirent à pleurer. Des larmes où se mêlaient la douleur, la joie, la honte, le soulagement, l'amour, et l'espoir d'un avenir radieux... ensemble.

Alors qu'elles s'étreignaient toutes les deux avec une force que jamais aucune d'elles ne s'était permis, Suzanne embrassa Margot. Celle-ci en fut d'abord surprise. Mais aussi rapidement, son corps répondit à ce nouveau contact. Car ce n'était pas l'un de ces bisous que sa Maîtresse lui offrait de temps à autre pour lui exprimer son attachement. Celui-ci était peint de désir, d'une flamme nouvelle qui envahit chaque parcelle du corps et de l'âme de Margot. Elles s'embrassèrent un long moment, leurs langues dansant ensemble à l'intérieur ou l'extérieur de leurs bouches.

Avec empressement, Suzanne retira la fine robe de Margot. Même ça, c'était différent. Les gestes de sa Maîtresse avaient perdu

leur autorité. Ils n'étaient plus guidés que par la sensualité et le bouillonnement qui trituraient ses tripes. Pour la première fois depuis qu'elle l'avait rencontrée, Margot se rendit compte que Suzanne agissait sans calcul, suivant simplement ses désirs.

Margot la déshabilla à son tour, jusqu'à ce qu'elle ne porte plus rien, transportée par le sourire qui illuminait le visage de sa Maîtresse. Elle la coucha sur le lit, l'embrassa partout (enfin !), découvrit le goût de sa peau, ses endroits un peu plus flasques que d'autres. Pendant de longues minutes, elle parcourut son corps entier, par devant et par derrière, bercée par les gémissements de Suzanne beaucoup moins retenus que d'habitude.

Lorsqu'elle plongea entre ses cuisses, Suzanne jouit presque aussitôt. Rarement elle avait vu sa Maîtresse aussi dégoulinante. Elle n'hésita pas un instant et se reprit de sa liqueur, jusqu'à jouir avec elle lorsque Suzanne se tendit cette fois pour de bon dans un orgasme fulgurant, laissant libre court à ses cris de joie.

Ce que Margot n'attendit pas se produisit pourtant. À son tour, Suzanne s'occupa d'elle. Elle embrassa ses seins, lécha sa peau, descendit rapidement jusqu'à son entre-jambe débordant de cyprine. La surprise mêlée au plaisir fit oublier toute décence à Margot.

— Oh oui, Maîtresse ! Bouffez-moi la chatte ! Enfin !

Et au lieu de subir les réprimandes de celle-ci, Margot la sentit accéder à sa demande. Elle se fit littéralement dévorer, Margot accrochée aux draps, la chatte tendue vers cette langue agile, douce, qui savait exactement ce dont elle avait besoin au moment où elle en avait besoin.

L'explosion fut intense, incontrôlable. Margot s'agrippa violemment aux cheveux de sa Maîtresse et remua le bassin au rythme des saccades que la jouissance lui imprimait. Une petite partie d'elle se rendit compte qu'elle était en train de se branler contre le visage de sa Maîtresse comme si les rôles étaient inversés, mais elle n'avait plus aucun contrôle sur son corps.

Lorsque Suzanne réussit à se défaire de ses doigts crispés, elle ne laissa aucun repos à Margot. Allongée sur le lit face à Margot, elle croisa ses jambes avec les siennes et vint plaquer sa vulve palpitante contre celle dégoulinante de Margot.

— Ensemble, lui dit-elle, avec ce ton autoritaire qui semblait revenir.

— Pour toujours, Maîtresse, répondit Margot.

Dans le jardin, Johann et Luca s'octroyaient une pause, après que Luca ait fait remarquer à son collègue ce qui se passait dans la chambre de la patronne.

— Ben merde, elles y vont à cœur joie, murmura Johann à Luca comme si elles pouvaient les entendre.

— On a beau savoir avec qui elle traîne, c'est pas rien de la voir en pleine action... surtout avec une soumise pareille !

De loin, ils assistèrent sans se douter à ce qui marqua le début d'une longue histoire d'amour entre les deux femmes. Ils ne se doutaient pas de ce qui passait par la tête de leur patronne alors qu'elle jouissait à nouveau de concert avec sa soumise. Ils n'avaient aucune idée que dans son cerveau inondé de plaisir, se mêlaient des images de Margot en robe blanche, de rose qui transperce la peau, de deux sangs mêlés pour toujours. Ils pouvaient encore moins se douter que la soumise, elle, vivait cet orgasme comme une véritable délivrance, comme le point d'arrivée d'un marathon que l'on aurait dû recommencer à plusieurs reprises pour s'être perdu en chemin. Johann et Luca reprirent leur travail lorsque les deux femmes s'allongèrent à nouveau, enlacées sur les draps froissés du lit de la patronne des lieux.

Margot regardait sa Maîtresse somnoler, un fin sourire aux lèvres. Elle sourit à son tour et posa sa tête sur l'oreiller, la bouche de l'oreille de Suzanne, à qui elle murmura :

— En vous choisissant , Maîtresse , je m'accepte enfin.

Margot est mariée à Nicolas. Il vit une vie tranquille, dans les quartiers bourgeois de la capitale, bien rangée et respectable en tous points. Nicolas, pourtant, a un secret. Et celui-ci explose au visage de Margot, un soir en sortant d'un restaurant.

Son existence change alors du tout au tout, l'obligeant à faire ressortir d'elle tout ce que la société dans laquelle elle évoluait réprime chez les femmes : intelligence, assurance, et surtout une endurance à toute épreuve, pour retrouver une vie normale, si tant est qu'elle puisse encore y rêver...

Zeppo nous plonge cette fois dans les tréfonds de l'humanité. Sale, violente, mais où l'ambiguïté règne en Maître. Un texte qui ne pourra vous laisser indifférent.e, à ne pas laisser entre toutes les mains...



Lisez !
Jouissez !